

REVUE
DES
DEUX MONDES

C^I^R ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

D

REVUE

DES

DEUX MONDES

CI^e ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

TOME DEUXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1931

054

R3274

1931, v. 2

JUL 10 '31

291210

R.P

✓

MAGNIFICAT

DEUXIÈME PARTIE (1)

LES DEUX NOUVELLES

DANS l'après-midi du 3 janvier, Gildas Maguern arriva à Angers, selon l'ordre qu'il avait reçu du recrutement de Vannes, car la Bretagne, dont la plupart des hommes servaient dans le 10^e et le 11^e corps d'armée, en donnait aussi au 9^e, qui avait subi de grandes pertes depuis le mois d'août 1914. Avec son petit chapeau rond, sa valise de carton à la main, et l'indécision qu'il montrait, saluant un employé : « La caserne ?... — J'ai pas le temps » ; puis la bibliothécaire de la gare : « Madame, la caserne du 135^e, s'il vous plaît ? — Attendez que j'aie servi les clients ! » il avait si bien l'air d'une recrue, que le gendarme de service s'approcha :

— Sortez : en face, vous prendrez le tram, pour la route de Paris.

Les voyageurs, dans les omnibus et les tramways, laissaient volontiers, en ce temps-là, les soldats s'asseoir, une valise sur les genoux. Loin, à l'autre bout de la ville, en haut d'une côte, Gildas trouva l'immense caserne neuve du 135^e. Un quart d'heure plus tard, il était incorporé ; on lui donnait, dans la soirée, son équipement militaire, et la valise prenait place sur une planche à hauteur d'homme, le long d'un mur blanchi à la chaux, au milieu d'un dortoir dont tous les lits

Copyright by René Bazin, 1931.

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

n'étaient pas occupés. Dès le lendemain matin, en compagnie de trois autres recrues, il apprenait à marcher, à se tenir droit, à plier les genoux, à tendre, au commandement, le bras droit ou le bras gauche, sous la direction d'un caporal, qui ne manqua pas de l'appeler « Sacrée tête de Breton ! » ou « Sacré paysan ! » — le caporal avait, pour père, un puisatier, — et ne cessa point de reprendre le jeune soldat, et de lui faire recommencer les mouvements : « Autant ! » jusqu'à l'exercice du soir. A ce moment, Gildas Maguern lui offrit, dans un café des environs, une bouteille étiquetée « bordeaux », et un paquet de cigares. Et ils devinrent compagnons.

Ce furent des semaines très dures, ces premières semaines de caserne, pour l'enfant des marches de la Bretagne bretonnante, le fils de Jean-Guillaume et de Marie Maguern, élevé dans la campagne, au bord de la mer, dans le peuple tout pareil d'une paroisse chrétienne, et à qui manquèrent subitement tous les appuis qui l'avaient soutenu pendant plus de vingt ans. Il eut le sentiment de l'abandon. Pas un ami ; pas une adresse où en trouver un. Défiant, selon le sang de sa race, il répondait avec réserve aux avances de quelques camarades, dont il ne savait pas même le nom, et qui voulaient l'emmener avec eux dans la ville. Où allaient-ils ? Les promenades ne se passaient pas sans boire. Il avait peu d'argent : la provision du début, écornée rapidement, ne serait pas renouvelée, car, pour rien au monde, il ne consentirait à quêter le père, pauvre homme, qui s'épuisait à nourrir deux femmes sans maris et plusieurs enfants sans pères. Il n'aimait pas ces cafés, où il était seul à boire un cidre d'un cru moins robuste, moins âpre, que celui des pommeraies de Muzillac. Le théâtre, — il appelait ainsi le cinéma et les cafés-concerts où pouvaient fréquenter les soldats, — l'attirait, car il avait de l'aventure dans l'esprit, mais il sentait que c'était là une tentation dangereuse, parce que la mère l'avait dit plusieurs fois à table, à Penmur, et que le recteur avait aussi parlé contre. Et puis, les hommes qui obtenaient la permission du soir, faisaient allusion devant lui à des femmes qu'il ne voulait pas connaître, et dont ils plaisantaient grossièrement. Son enfance, pure et pieuse, se révoltait offensée à de certains propos, et on eût dit qu'elle était une personne vivante et distincte en lui, dans son âme, et faite pour juger la vie nouvelle. Il comparait avec le passé

doux et riant, dont il n'avait point de remords, ces choses qu'il voyait, ou qu'il devinait, ou qu'il lisait, ou qu'il fallait bien entendre. Des images de chez lui venaient à sa défense, dès qu'il se trouvait seul, et c'étaient la mère, les sœurs, le père, des amis qu'il avait eus là-bas, et Anna aussi, qui était sage et demoiselle tout à fait. Il la remerciait secrètement d'avoir été ainsi avec lui, et il se rendait compte, mieux qu'il ne l'avait fait jusque-là, que celle-là était une femme qu'un homme pouvait aimer, parce qu'elle ne l'avait jamais porté au mal ni même au moins bien. Il lui était arrivé une fois de répondre à un camarade, qui lui demandait : « D'où es-tu? — Du pays d'Anna. » L'autre avait riposté, ne comprenant qu'à demi : « De la Bretagne, alors? — Justement. »

Obligé de vivre hors de chez lui, Gildas désirait être envoyé au front. Parce qu'il ne ressemblait pas à tout le monde, on le trouvait sauvage. Il parlait peu et poliment, et cela encore excitait une sorte de jalousie, chez ceux qui se sentaient de même condition que lui, fils du peuple comme lui, élèves comme lui d'une école primaire, mais qui n'avaient pas ce tempérament nerveux, ce visage mince, ce commandement habituel de soi-même, cette qualité naturelle qui vient souvent de la pureté du sang, tout ce qui leur faisait dire, du petit soldat sorti de la ferme de Penmur en Muzillac : « Il n'est pas plus que nous, celui-là, et il prend des airs d'élève-officier. » Il ne prenait point cet air-là, il l'avait. Mais une supériorité devinée, quand elle n'a pas été affirmée par les actes, blesse les cœurs vulgaires. Il s'en trouvait, autour de lui. Après cinq mois de « classes » environ, vers la fin de mai, un incident de chambrée le prouva.

Parmi les officiers qui traversaient quotidiennement le quartier, il y en avait un, qu'on aurait pu prendre pour le frère aîné de Gildas : même taille, même minceur de corps, même vigueur nerveuse, même timidité, cachant une âme intrépide. Il boitait, ayant reçu, dans les combats de 1914 en Belgique, une balle qui avait touché le tibia de la jambe gauche. Malgré la demande qu'il avait faite, de retourner sur la ligne de feu, on l'avait maintenu au dépôt. Il travaillait dans les bureaux, mais, chargé de faire observer la discipline, à ce moment où il y avait peu de chefs et des hommes de toute sorte à la caserne, on le voyait fréquemment dans les cours,

dans les escaliers même, qu'il montait ou descendait avec peine, en s'aidant d'une canne à bout de caoutchouc.

Vers cinq heures, à la fin de l'exercice, les hommes de la section à laquelle appartenait Gildas, — une quinzaine à présent, — venaient de monter dans la chambrée, et se préparaient à « sortir en ville », donnant un coup de brosse à leurs souliers ou à leur pantalon. Gildas, qui avait manœuvré dans un endroit bas et boueux de la cour, avait quitté ses « godillots » de service, et se préparait à prendre une paire de souliers de rechange, empaquetée dans le sac, lorsqu'une recrue du Midi, un brun du pays de Béziers, qui aimait à parler haut, et connaissait mal ces hommes, au milieu desquels il ne se trouvait pas depuis plus d'une semaine, s'avisa de frapper d'un coup de poing l'épaule de Gildas plié en deux, et le fit rouler sur le plancher. Il choisissait mal l'adversaire. Gildas, d'un bond, se releva :

— Tu veux une râclée, gringalet ?

Il s'avança d'un pas, entre les deux lignes de lits. L'autre se recula d'autant, mais en tâchant d'exciter contre Gildas les camarades aussitôt accourus et rangés à distance, pour laisser de l'espace aux lutteurs. L'homme de Béziers avait peur, et criait d'autant mieux :

— Je ne lui ai donné qu'un avertissement ! Et un petit ! Je ferai mieux une autre fois ! Ce Breton s'ennuie à la caserne ; il ne se gêne pas de le dire, et il faut prendre garde ! Car il n'a qu'à raconter ça aux officiers, pour se faire bien voir, et nous serons expédiés, avant notre tour, aux tranchées !

— Tu mens, Marius !

— N'avance pas, Gildas !... Empêchez-le d'avancer ! Le voilà qui me veut la mort !

La recrue du Midi s'était reculée jusqu'auprès du mur, entre deux lits. Les soldats riaient. Gildas avait pris un de ses souliers ; d'un grand geste, il le fit tourner en l'air ; on entendit un cri ; Marius se baissa : le soulier, lancé de toute la force d'un bras solide, effleurait la tête de l'homme et heurtait la muraille, puis retombait sur un lit, avec des éclats de chaux. Des applaudissements s'élevèrent, parce que le coup était rude, et qu'il n'y avait pas de victime. En même temps, les témoins se jetèrent sur Gildas et sur l'autre, pour empêcher les adversaires d'en venir aux mains. Ce fut un tumulte, où les rires

dominaient. En même temps, la porte de la salle s'ouvrit, et le lieutenant parut.

— Fixe ! commanda le caporal, qui était lui-même au plus fort de la mêlée.

Les hommes se placèrent debout au pied des lits. L'officier se fit expliquer ce qui s'était passé. Il était exquis de gravité, ce tout jeune homme, subitement devenu juge... Il regardait, pendant que le chef de chambrée expliquait la cause, tantôt Marius, aussi rouge que le vin de ses vignes, tantôt Gildas, que la colère avait fait pâlir, et qui ne changeait pas vite d'humeur, car le regard du laboureur de Penmur était dur, fixé sur son ennemi, et tout son corps tremblait.

— Descendez tous, dit l'officier, excepté vous, caporal, et vous, Gildas Maguern !

Les marches de l'escalier sonnèrent un long moment. Il ne resta que trois hommes dans la chambrée. Le lieutenant s'approcha de Gildas.

— Viens voir la marque ?

Il prit le soldat par la manche, et l'amena près du mur, entre le lit de Marius et le lit voisin. La semelle boueuse, frappant la surface blanchie à la chaux, s'y était imprimée en creux. Du bout du doigt, l'officier compta les empreintes.

— Vingt-sept clous. Tu pouvais tuer un homme, car le revêtement de la pierre est partout entamé. Écoute-moi bien : tu es bien noté, et nous allons partir prochainement ; c'est là-bas que tu pourras te défendre comme tu l'as fait ici, trop tôt, et ce ne sera pas contre des camarades. Tu vas prendre une brosse et du blanc, et passer la brosse sur l'image que voilà, jusqu'à ce que toute trace ait disparu. Dans une heure, je remonterai, je compterai de nouveau les clous, et tu feras autant de jours de salle de police qu'il restera d'empreintes visibles.

Une heure plus tard, au-dessus du lit de Marius, le mur de la chambrée était plus blanc et plus lisse qu'il ne l'avait jamais été, même dans le neuf.

L'incident eut cependant une suite, et durable, dans l'esprit des soldats et dans celui de Gildas. Celui-ci, que la colère avait surpris et dominé, en garda une honte secrète. Mal habitué au contact des égaux, dans sa ferme de Penmur, où la hiérarchie était partout, il comprit, mieux qu'il ne l'avait fait jusque-là,

qu'il devait surveiller la violence d'une nature susceptible et gagner le commandement de lui-même. Dès le lendemain, avec effort, comme ceux qui ont l'habitude du soin de leur âme et la tiennent propre, il fit la paix, sans même faire observer qu'il avait d'abord été offensé, avec ce gars du Midi, étonné, plaisant à l'habitude et peut-être touché. Quant aux autres camarades, ils conçurent une sérieuse crainte révérentielle, à l'endroit du Breton, qui avait la poigne si rapide et si forte.

Quelques jours passèrent encore. Au début de juin, Gildas était envoyé en Lorraine, dans un bataillon de marche, formé à l'arrière du front. Peu après son arrivée, il écrivit à son père :

« J'ai retrouvé les champs. Je ne suis pas au danger, mais on nous y prépare. On me fait creuser des tranchées; ça n'est guère que des fossés, avec un bon talus du côté de l'ennemi, et je suis premier à ce travail-là. Vous n'avez pas, à Penmur, la même terre que je creuse ici, et qui est caillouteuse, et maigre, à mon avis. Je ne la changerais pas pour celle du Marais Long, la moindre de chez nous. On m'apprend à lancer la grenade. Vous auriez peur, si vous les entendiez éclater. C'est brusque, comme la colère chez certain que je connais, et, homme ou cheval, tout ce qui est à portée des éclats reçoit son compte. Je tire à la cible. Là je ne suis pas des premiers, mais nous avons tous, nous autres enfants de Muzillac, le goût de la chasse, et quand Denise écrira à Pol, elle lui pourra dire que j'ai mis cinq balles dans le panneau, avant-hier. Mon frère Pol! Si j'allais le revoir, à Verdun? Rien n'est impossible. Nous allons où il faut!... Le pays de Lorraine n'a guère d'arbres, dans le coin que j'habite, et les petits bois, en haut des vagues de labour, — car on laboure jusqu'en vue des Allemands, — sont si abimés, que c'est pitié. Dites bonjour et amitiés à tout le monde, en commençant par ma mère. Je suis, avec respect, votre fils pour la vie, — Gildas. »

Il avait donc écrit : « Si j'allais revoir Pol, à Verdun? » Hélas! le 11 de juin, le facteur, en remettant cette lettre justement à Jean-Guillaume, avait dit, déjà à demi détourné vers la ferme des Savarit, où il devait se rendre :

Il y a quelque chose pour vous, à la mairie.

Et quoi donc?

Un papier, je ne sais pas... Allez-y.

L'homme s'éloigna, montant vers la lande, et Jean-

Guillaume, inquiet, remit au lendemain ce qu'il avait résolu de faire dans cette matinée-là, car il s'était promis de couper pour ses bêtes la belle avoine de printemps, qui levait une forêt de tiges pâles et déjà des épis verts, à demi sortis de la gaine.

Il prit sa veste, et partit pour la ville de Muzillac. Les femmes, vite alarmées, l'attendirent avec impatience, et sans se dire, l'une à l'autre, leur émoi. Il fut longtemps dehors.

Quand il revint, tout à coup il leur dit, du seuil de la ferme :

— Mes pauvres, je n'apporte pas une bonne nouvelle!

En parlant, il avait, malgré lui, regardé du côté de Denise, qui était debout à sa gauche. Et aussitôt, la femme avait compris. Elle poussa un grand cri, et, sur la terre, se jeta à genoux :

— C'est Pol qui est mort! Mon Dieu! ayez pitié de lui et de moi!

Elle ne se trompait pas. Pol Maguern avait été tué, devant Verdun, d'une balle en plein cœur, le 1^{er} juin. Le papier le disait, que Jean-Guillaume avait mis dans la poche de sa veste, et qu'il eut tant de peine à déplier, et que Denise ne voulut pas même voir, tant elle se lamentait, assise maintenant près du lit, et disant entre ses larmes :

— Et le petit qui va naître, le petit qui n'aura plus de père!

Anna s'était portée à l'aide. Sans parlementer, sans consolations verbales inutiles, elle embrassait la jeune femme, et ne lui disait qu'un mot, le plus court, qui dit tant de choses :

— Pauvre! Pauvre!

Dans le coin de la cheminée, bâtissant le feu, la mère s'était, au premier mot de mort, souvenue du catéchisme, elle aussi, et adressée à Dieu. Pour l'âme de son enfant, elle priait, inattentive au reste, continuant de travailler.

Toute la paroisse connut vite le deuil qui frappait la maison de Penmur, puisque le facteur savait la nouvelle, et, courant sur sa bicyclette d'une ferme à l'autre, ne manquait pas de dire :

— N'en parlez pas, mais c'est sûr : encore un de là commune qui vient d'être tué! C'est le fils aîné des Maguern, de Penmur.

Avant la fin de l'après-midi, plusieurs « vinrent au deuil », comme ils disaient, amenés par la pitié, et par cette espèce de

fraternité que développe la menace commune. Ce fut, d'abord, la veuve Voilier, qui vivait seule dans sa closerie de Coléno, une grande femme toujours en noir, et qui n'avait de blanc que sa coiffure et ses cheveux, une dont la voix était limpide et chantante, à faire croire que la jeunesse n'a pas la même durée pour tous. Elle avait un fils, déjà quarantenaire, parti avec les territoriaux dès septembre quatorze, et qui ne quittait point les champs ou les bois de Verdun. Elle entra, pour montrer qu'elle était reconnaissante au fermier de Penmur, qui cultivait pour elle trois pièces de terre en pente sur une colline. Elle eût voulu aussi apprendre quelque chose de ce Verdun, dont le nom était partout, et surtout dans son cœur, mais que personne ne pouvait se représenter. Était-ce une ville comme Vannes, ou comme Muzillac seulement, et, après tant et tant de coups de canon, restait-il assez de maisons pour que Théophile, le grand fils, pût coucher quelquefois à l'abri?

La veuve Voilier trouva tous les Maguern réunis dans la salle, comme s'il y avait eu le mort au milieu d'eux; ils s'étaient assis le long des murs, même la petite Armandine, étant bien sûrs que le voisinage les viendrait visiter. Elle demanda plusieurs choses à Jean-Guillaume, de sa douce voix très basse, que tout le monde cherchait à entendre : elle aurait voulu savoir de quelle manière la mort avait frappé Pol Maguern, en bataille à découvert, dans une grande mêlée, parmi des chevaux au galop et des nuages de fumée, tels qu'on les voit sur les images, ou bien au coin d'une rue, par surprise, et parce que Pol Maguern était imprudemment sorti de sa cache. Mais le vieux père n'avait qu'une réponse : « En plein cœur, Marguerite, on ne m'en dit pas plus. » Alors, la veuve Voilier s'était mise à répondre au rosaire que récitait, de sa pauvre voix cassée, la mère, Marie Maguern, assise à gauche de la cheminée, en face de son mari, et qui ne regardait personne, et ne bougeait aucunement, tout entière à sa peine, dont elle ne disait rien, si ce n'est à Dieu. Après un temps convenable, quand Marguerite Voilier avait quitté la compagnie, Jean-Guillaume s'était levé pour lui faire la conduite jusqu'à la porte, et, là, il lui avait dit, bien bas :

— Marguerite, demain, si le jour le permet, Ange et moi, nous irons faucher votre luzerne.

À Penmur, on vit venir aussi les deux cadets de la ferme

de Lantiern, ce bel adolescent de quinze ans, déjà grave et si poli, et sa sœur, qui en a quatorze, la plus belle enfant de Muzillac, disaient les gens : ils représentaient le père, parti aux armées, et la mère, qu'une sorte de paralysie lente empêchait de voyager au delà du poulailler et de la laiterie. Pour eux aussi, Jean-Guillaume travaillait depuis vingt mois sans paiement, parce que cet homme, plus encore que bourru, était miséricordieux. Ils restèrent un petit moment, qui leur parut long, car apprendre à porter son propre mal et à regarder celui des autres, cela se fait lentement. Quand ils quittèrent Penmur, ils s'interrogèrent l'un l'autre, se disant, avec les yeux : « Ça été dur pour nous ! Nous avons été de bons enfants. » Et, à peine dans la lande, hors de vue, ils se mirent à causer bien haut, à cueillir des bouquets et à se poursuivre autour des touffes d'ajonc.

Il vint encore, le soir, le recteur de Muzillac, paternel et interrogateur, qui promit d'écrire au colonel, pour avoir des détails, et pour connaître, si cela se pouvait, où avait été enseveli le mari de Denise, le grand, le placide Pol Maguern, tombé dans la foule des morts, aux champs de Verdun.

Enfin, vers le soir, vinrent des hommes et des femmes, en costume de travail, quelques-uns posant la tranche ou la pelle le long du mur de la maison, et qui ne faisaient qu'entrer et saluer et dire quelques mots, pensant : « Le malheur qui frappe les Maguern, demain peut-être ce sera le nôtre ! »

La nuit fut lamentable. Denise, couchée dans le premier lit-clos, et tremblant de la grande fièvre, ne cessait de gémir. Anna, tout habillée, étendue dans le second, attendait qu'on l'appelât, comme il arriva, pour préparer une tasse de tilleul que la veuve demandait. La plus jeune Maguern, dans le dernier lit-clos, éveillée par le bruit, se plaignait elle aussi entre deux sommes pesants. Et cela faisait, le long de la muraille, trois pauvres petites chapelles, d'où s'élevait, pour la même âme, une prière à peine interrompue par la lassitude des vivants.

Le lendemain, Jean-Guillaume, dès qu'il eut mangé un morceau de pain, bu deux bolées de cidre, et mis dans une giberne d'ancien soldat ce qu'il fallait de provisions pour le repas de midi, appela Ange et Alexis, déjà levés et fourrageant autour des crèches :

— Je vas à la luzerne, comme je l'ai promis hier à la veuve Voilier. Toi, Ange, tu donneras aux bêtes un peu de fourrage, pour les mettre en humeur; pas trop, parce que le foin vaut cher et que le coupage d'avoine est déjà avancé; puis tu viendras me joindre dans la luzerne. Alexis conduira les bêtes dans la lande, pas loin, tout auprès de chez nous, et, avec Rabigo, il gardera le troupeau et la maison aussi.

Il prit alors sa grande faux, celle qu'avec lui pouvaient seulement manier, autrefois, Pol, le tué de Verdun, et Gildas, le soldat de Lorraine.

Trois heures plus tard, et peu après qu'on eut vu disparaître, à l'autre bout de la lande, Ange et sa moyenne faux, qui s'en allaient aussi vers le champ de Coléno, Denise Maguern commença de souffrir. Elle appela Anna.

— Voilà, dit-elle, que je vais avoir bientôt mon enfant. Préviens ta tante, que j'ai entendue parler à ses poules, au fond de la cour;... préviens-la, pas trop de saut, parce qu'elle a de l'âge, et que les émotions, tu sais, ne sont pas bonnes pour elle.

Jusqu'aux environs de midi, rien ne fut changé, dans l'ordre habituel du travail, à la ferme de Penmur. Mais, vers cette heure-là, comme Denise continuait de souffrir, Anna conduisit chez les voisins, qui demeurent sur les falaises et voient aussi l'étang, la petite Armandine, expliquant pourquoi elle l'amenait, et priant de la garder tout le restant de la journée. Puis, sur l'ordre de la mère, Alexis, ayant rentré le troupeau et attaché ses bêtes, ce qu'il faisait déjà très bien, partit, pour prévenir une sage-femme de Muzillac.

— Ne t'amuse aucunement en route, mon garçon, avait dit Marie Maguern; et quand tu auras prévenu la mère Quistrebert qu'on a besoin d'elle sans tarder à la maison, — tu te rappelleras bien et tu diras « sans tarder », — alors tu reprendras tes bonnes petites jambes, et, par les traverses, que tu connais mieux que moi, tu iras jusqu'à la luzerne de la veuve Voilier. Tu y trouveras le père, qui travaille avec Ange. Tu n'as point à t'occuper d'Ange, qui continuera de faucher tant que durera le jour, et tu diras seulement au père : « Maman vous demande de revenir à Penmur, parce qu'il y a du « nouveau », qui n'est point triste, et de ne pas même finir votre planche de luzerne, si vous voulez bien : il va naître un Maguern. »

Le chétif, fier de la confiance qu'on avait en lui, trottait sur la route de Muzillac. Il ne s'arrêtait, ni pour un camarade qu'il rencontrait, ni pour une apparence de nid de merle, aperçue dans les talus. Les gens des premières maisons, le voyant qui tirait la jambe, et ne s'approchait point des étalages, disaient : « Il doit avoir une commission, car il ne muse aucunement ! »

A la crémaillère du foyer, la mère Maguern pendait le plus grand chaudron de cuivre, qu'elle avait bien nettoyé avec des poignées d'orties, et y versait deux pleines seilles d'eau, qu'elle avait tirées elle-même du puits, en ayant soin d'enlever, avec une cuillère, cinq petites rondelles de canetille verte et un débris de feuille de fougère, que le puits donnait quelquefois en été et qui flottaient à la surface. Sur le lit du père et de la mère, dans le réduit, à côté de la grande chambre, Anna disposait du linge, des langes, une brassière qu'elle avait tricotée, et même deux nœuds de ruban, qu'on attacherait au berceau, quand l'enfant serait né : le rose si c'était une fille, le bleu si c'était un garçon. La mère disait :

— Tu devrais mettre un ruban noir !

Ce fut une fille qui vint au monde. Elle naquit dans Penmur, où plus de huit générations de Maguern avaient vu le jour. Elle était frêle, et la grand mère disait « mignonne ». Elle fut posée par l'aïeule dans un berceau, très bas, sur le coffre, auprès du lit de l'accouchée, à l'heure où les premières étoiles se levaient au-dessus de la cour. Ce soir-là, on soupa à la hâte dans la chambre des garçons ; ce soir-là, le père, après avoir récité la prière et invoqué les saints patrons de la famille, dont saint Pol de Léon, dit un *Ave maria* pour « l'enfant-nouveau ». Après quoi il demanda à sa femme :

— Comment s'appellera-t-elle ?

— Denise ne l'a point dit, répondit la mère.

La nuit fut calme, à peu près complètement. L'accouchée, les vieux, les jeunes, dormaient, épuisés de fatigue. L'enfant cria à peine deux petites fois. On remarqua que le chien de la famille, l'étrange Rabigo, n'avait pas donné de la voix non plus en suivant les traces des martres, ou répondant à des bruits lointains, perceptibles pour lui seul, et qui venaient de la route, des fourrés, du ciel où il y a toujours des passants.

Le matin qui suivit, on se leva plus tard que de coutume. Jean-Guillaume, qui n'abandonnait pas vite une idée, s'ap-

procha du lit-clos, où la pauvre Denise était étendue. Denise ne sourit point, mais, quand le père eut pris l'enfant dans le berceau, et l'eut élevé à pointe de bras entre les rideaux ouverts, alors la mère sourit un peu.

— Comment l'appellerons-nous ? dit-il.

— Je ne sais pas : c'est lui qui devait la nommer !

— Écoute-moi, Denise, puisqu'il n'est plus là... Pour les noms, la mode a bien changé ici, et ailleurs. Les anciens ne cherchaient pas, dans les histoires que racontent les journaux, des noms pour leurs fils et leurs filles. On ne connaissait guère les Suzanne, les Odette, les Christiane, les Hélène. Si tu faisais comme eux ? Si tu l'appelais ?...

— Oui, comment ? Dites-le.

— Marie ?

Jean-Guillaume leva l'enfant jusqu'aux lèvres de la mère, et la mère baisa la petite, en disant :

— Je vous salue, Marie.

On baptisa la petite dès le lendemain. Ce ne fut point une fête, mais ils furent tous contents, dans la maison de Penmur. Les deuils sont des nuages. Sauf au cœur de Denise, de Jean-Guillaume et de la mère Marie, le souvenir de Pol Maguern alla vite s'effaçant. Même ceux-là, le travail quotidien les commandait, et le souci des choses qui sont à la charge de chacun, et la fatigue plus tôt venue que la nuit. Après la fenaison, vint la moisson de l'avoine, du seigle, de l'orge, du froment. Le battage commença vers le 10 du mois d'août. La ferme de Penmur, et celles que Jean-Guillaume et son fils cultivaient pour les absents, faisaient partie du « Campbert » de Saint-Gourlais, qui compte vingt-deux domaines, associés pour ce gros œuvre. Le tour de chacun est fixé par la coutume déjà longue. La même machine, les mêmes mécaniciens, arrivent dans l'aire à battre, le soir ou au lever du jour. C'est une grande machine, avec son trieur de grain, et son monte-paille pour former le pailler. Elle a un bon sifflet, oui, et dont personne d'une année à l'autre n'oublie la note aigue. Dès qu'on l'entend, les gens du Campbert se hâtent : ils suivent les voyettes : ils passent les échaliers, et une trentaine de travailleurs sont bientôt là, autour des lames d'acier, qui tournent en ronflant, des meules de gerbes qui diminuent, des meules de paille qui s'élèvent. Jean-Guillaume ne manqua pas une fois

à l'appel, cette saison-là ; Ange, d'habitude, l'accompagnait ; trois fois, ce fut Anna.

Or, la première fois, il ne se passa rien d'inaccoutumé, et cependant la jeune fille crut remarquer que l'oncle Jean-Guillaume était plus confiant avec elle, et plus attentionné qu'il n'était autrefois. Après le dîner, dans la ferme lointaine, après le grand tapage et les beuveries des hommes de Campbell, épuisés, suant, et que le vin ranimait, au moment où les jeunes s'apprêtaient à danser dans l'aire, car c'était le dernier jour du battage chez les vieux Trébestan, l'oncle toucha l'épaule d'Anna, assise au bout d'une table, et dit :

— Viens, petite.

Ils sortirent de la salle éclairée ; la nuit les reçut dans sa paix. Ils avaient du chemin à faire : Jean-Guillaume reprit sa veste, qu'il avait quittée pour dîner, et il releva le col, à cause du vent égal et frais qui venait du sud. Il allait devant, parce qu'il connaissait bien les voyettes, mais il n'allongeait point les jambes et retenait son allure, à cause d'Anna qui le suivait dans l'herbe ou dans les chaumes. Le ciel, ce soir-là, donnait toutes ses étoiles. En arrière, les éclats de voix des danseurs et la musique de l'accordéon essayaient de suivre les marcheurs. Mais, bientôt, le fermier de Penmur et sa nièce entrèrent dans le silence. Ils montaient la pente d'une colline. Quand ils furent au sommet, Jean-Guillaume laissa venir Anna, et dit :

— Ça me faisait quelque chose d'entendre chanter les jeunes : il y en a tant, qui ne chanteront plus !

De cette hauteur, ils apercevaient le phare qui indique l'estuaire de la Vilaine, et Anna s'imagina qu'une blancheur, au ras de l'horizon, sur la mer invisible, était un grand navire, toutes ses voiles dehors. Ils descendirent ; les ajoncs d'une haie cachèrent bientôt l'unique lumière allumée par la main des hommes dans l'étendue des ténèbres. Mais, en approchant de la maison du Grand Néant, et quand il reconnut les premiers champs de sa ferme, Jean-Guillaume pour la seconde fois ralentit la marche, et montra du bras un chaume plus clair sous les étoiles, un champ de choux, une coulée de prairie, et il nomma Gildas.

— Gildas m'a bien conseillé, ces derniers temps, dit-il. Croistu pas, Anna, qu'il sera capable, déjà, de conduire une ferme ?

— J'en suis sûre, dit-elle, avec vous, pour l'empêcher de se tromper!

Pourquoi l'oncle Jean-Guillaume lui parlait-il de Gildas? Revenue à la maison, et couchée, elle songea longtemps aux paroles d'un homme qui n'en perdait aucune, et disait les choses à son heure.

Trois semaines plus tard, c'est-à-dire vers le milieu de septembre, une lettre de Lorraine arriva à Penmur. Elle était courte, comme toutes les lettres de la campagne. Elle rappelait le souvenir du frère mort, et demandait des nouvelles de la maison, plus qu'elle n'en donnait de la guerre. Cependant une phrase, lue et relue en famille à la lampe, inquiéta tout le monde, et demeura écrite dans les mémoires, plus ou moins nettement selon l'âge. Anna la savait par cœur, et se la récitait, en travaillant au ménage, en allant ici et là dans les bâtiments de la ferme. « Nous avons fini notre instruction, paraît-il, et on raconte que nous ne resterons plus longtemps en Lorraine. Quand des renforts seront demandés, nous serons envoyés, dans quel secteur? Dieu seul le sait. Je ne m'inquiète pas. Je suis soldat pour me battre, et non pour tirer à la cible ou jeter des grenades à des ennemis supposés, comme je l'ai fait jusqu'à présent. Je tâcherai de vous faire honneur. »

Le surlendemain, Anna devait se joindre seule au Campbert de Saint-Gourlais. C'était un des derniers travaux de battage de l'année, et il avait lieu dans une ferme voisine de Penmur. Elle s'y rendit, travailla tout le jour et, après souper, comme le temps était beau, les jeunes gens dansèrent. Elle proposa à la fermière de l'aider à desservir les tables et à mettre en ordre la maison. Elle n'avait pas le cœur à danser. Mais les rondes et les polkas, et « le bal » qui se danse à quatre, finirent promptement, et elle ne put refuser de se joindre aux jeunesses qui par la route s'en retournaient vers Muzillac, et par conséquent vers Penmur. En trois groupes, les jeunes gens formant l'avant-garde et l'arrière-garde, les jeunes filles au milieu, ils se mirent en route. L'un des batteurs de blé, scrofuleux et boiteux, exempté de tout service, menait la bande, et, dans la nuit brumeuse, sur le chemin désert, faisait gémir à coups de poignet l'accordéon qui boitait avec lui.

Une fille demanda :

— Prosper, chante donc : *J'aime bien mon mari !*

— Non ! non ! chante : *Mon cœur en mariage !*

Alors, un couplet chanté par lui, et le suivant par la troupe, toute la jeunesse se mit au pas, et les pieds battaient la mesure.

Je suis venu, la belle, vous demander
Votre cœur en mariage, si je l'aurai :
J'aurai votre cœur, la belle, par amitié !

— Mon cœur, en mariage, il est promis ;
Mon cœur, il est promis à un autre aimant ;
Tu n'auras pas mon cœur, comme tu l'attends.

— Si ton cœur est promis à un autre aimant,
Je prendrai mon épée, et je le tuerai :
J'aurai ton cœur, la belle, par amitié.

— Si tu prends ton épée, pour le tuer,
Je me mettrai anguille, sous un rocher,
Tu n'auras pas mon cœur, par amitié.

— Si tu te mets anguille sous un rocher,
Je me mettrai pêcheur pour la pêcher :
Je pêcherai l'anguille, par amitié.

— Oh ! si tu te mets pêcheur, pour me pêcher,
Je me mettrai rose, sur un rosier,
Tu n'auras pas mon cœur, par amitié,

— Ah ! si tu te mets rose, dans un rosier,
Je me mettrai tailleur, pour t'y tailler :
Je taillerai la rose, par amitié.

— Si tu t'y mets tailleur pour me tailler,
Je me ferai bonne sœur au couvent :
Tu n'auras pas mon cœur comme tu l'attends !

— Si tu t'y fais bonne sœur au couvent,
Je m'y mettrai moine pour confesser,
Je confesserai la belle, par amitié.

— Si tu t'y fais moine pour confesser,
Je me ferai étoile au firmament :
Tu n'auras pas mon cœur comme tu l'attends.

Comme dans la version provençale, « l'aimant » finit par ce défi, auquel elle ne répond pas :

Ah ! si tu te fais étoile au firmament,
Je me mettrai ange, en paradis :
J'aurai ton cœur, la belle, comme je l'attends !

La chanson s'envolait à travers les haies ; elle allait sur les prés, elle allait sur la lande, et Anna, qui avait chanté les premiers couplets, depuis un moment marchait silencieuse. Les voisines comprirent ; elles dénouèrent leurs bras, qui retenaient la servante de Penmur. Autour de celle-ci, tout le groupe s'assembla. On était devant la barrière.

— Au revoir la compagnie, dit Anna : je suis chez moi !

Le joueur d'accordéon, le boiteux facétieux, s'approcha, comme les autres, pour lui serrer la main.

— Eh ! dit-il, avez-vous des nouvelles de Gildas, ma belle Anna ? Moi, j'en ai !

Ils rirent tous. L'homme reprit :

— Un camarade à moi l'a vu dans la Lorraine. Gildas se portait comme un charme ; il a demandé : « Salue mon père, salue ma mère, salue mes frères et sœurs, salue aussi Anna ! »

— Ah ! ah ! dirent des voix jeunes ; l'histoire est donc vraie ?

Une fille de Muzillac fit la révérence.

— Mes compliments, Anna ! Dommage qu'il ne soit plus avec nous ! C'est lui, qui aurait bien chanté : « J'aurai ton cœur, la belle, par amitié ! »

Anna, la plus âgée de toute la bande, — elle avait vingt-cinq ans depuis une semaine, — prit son air de sœur aînée, et répondit :

— Ce Prosper est un mauvais plaisant ! Mais vous tous, ne chantez plus jusqu'à la grande route de Vannes : ils ont eu de grands chagrins à Penmur. Et leur fils, qui est en Lorraine, va partir pour le front. Ne chantez plus !

Elle s'éloigna, et tant qu'elle fut dans la lande, puis dans la cour de la ferme, aucune chanson ne s'éleva du chemin, où les batteurs de blé s'en allaient de compagnie.

La vieille mère Maguern attendait sa nièce. Elle n'aimait pas se coucher avant que tout son monde fût rentré. Chaque soir, sans jamais se fier à personne, et quittant ses sabots pour ne pas faire de bruit, elle s'assurait que les verrous étaient

mis à la porte de la grande chambre, à la porte des garçons sur l'étable.

LA CONFIDENCE

Le 11 novembre 1916, une lettre, datée de l'avant-veille, arriva du front de guerre à Penmur.

« Depuis ma dernière, disait Gildas, nous avons fait du chemin. A la fin d'octobre, nous avons quitté l'endroit où nous étions, et je vois bien que d'apprentis nous sommes devenus compagnons. D'abord, on nous a conduits à Villers-Bretonneux, — je ne devrais pas mettre les noms sur le papier, mais vous ne direz pas ce qu'on vous raconte. J'ai été désigné, avec plusieurs autres, pour rejoindre le 133^e de ligne, qui est notre régiment. Nous l'avons trouvé au repos, le 6 novembre, à Morlancourt. Ah ! mes parents chéris, qui dormiez dans la ferme, cette nuit-là si vous aviez entendu ! Les lieux de repos ne sont pas toujours pour le soldat des lieux de tranquillité. A onze heures du soir, vacarme d'enfer au large. Toute la terre tremblait. Nous étions debout, dès la première explosion, et comme nous couchons tout habillés, nous avons été sans retard aux nouvelles. Grandes lueurs dans le ciel ; des avions boches tournaient au-dessus de nous. Il paraît que c'est eux qui ont mis le feu aux dépôts de munitions de Cerisy-Gailly, à quatre kilomètres d'ici. Défense d'allumer même une cigarette. Ça nous aurait cependant réchauffés un peu, car les maisons où nous sommes en cantonnement n'ont plus une vitre. Les souffles d'air ont fait sauter les vitraux de l'église, déjà bien abîmée. Pauvres paroissiens, nous avons quand même un petit office le soir : chapelet, instruction, salut. J'ai regardé l'aumônier. Ça peut être utile. Il a l'air bon, et brave, comme nous tâcherons de l'être. Car nous serons envoyés, sans beaucoup de retard, pour relever les camarades qui ont trinqué là-bas. Que la famille prie pour eux et pour nous ! Je me porte bien. Le froid est cependant plus rude que chez nous, et la pluie tombe si dru que l'étang de Penmur, s'il en recevait seulement la moitié, noierait la route de Vannes, pour courir à la mer. »

Il ne se trompait pas. Dès le 10 novembre, Gildas partait pour faire la relève. Le régiment, dans la nuit, passait par

Maricourt, Maurepas, Combles; plus loin, un écriteau, sur de petits tas de ruines presque en ordre, apprenait à la colonne montante qu'il y avait eu là un village, du nom de Frégicourt. La destruction ne datait pas de beaucoup de jours : un chat miaulait encore sur une poutre tombée. Les hommes lui jetaient du pain de munition. Ils n'étaient pas seuls à monter, ceux du 133^e : sur la route, réparée nouvellement, bordée de territoriaux qui attendaient, pour reprendre le travail, que la colonne eût fini de passer, il y en avait à la file, des camions, des automobiles plus légères, des canons! En avant, à une distance qu'on ne pouvait mesurer dans les ténèbres, des éclairs brillaient un instant, ou une minute, explosions, signaux, commencements d'incendie. Trois fois, des obus tombèrent en bordure de la route, une fois l'un d'eux éclata sur la route même. Et ce furent des cris, un arrêt, un déversement d'hommes dans les champs, puis la reprise de la marche après un temps, le défilé de la colonne qui serrait les rangs, à droite, à cause des morts et des mourants étendus de l'autre côté. Et bientôt, on enfonça dans de la terre détrempée, trouée, où plusieurs glissèrent, essayèrent de se redresser, levèrent un bras, qui s'abattit, et ne reparurent plus.

Les soldats de la relève, épuisés, en sueur malgré le froid vif de la nuit, chargés de plaques de boue, à plusieurs épaisseurs, les plis de leur capote aussi lourds que ceux des statues, arrivèrent là où on les attendait, là où ils devaient tenir. Deux heures du matin. Tout de suite, il fallut travailler, à la pioche, à la pelle. Pas de tranchées, pas d'abris! Dans la journée même, les Français avaient pris un terrain, qu'ils n'avaient pas eu le temps d'organiser. Les anciens livrèrent aux nouveaux des trous d'obus, et, de l'un à l'autre trou, ceux de la relève creusèrent des fossés. La peur du jour venant rendait les bras plus rapides. Les grands charrueurs du pays des Mauges, ceux du Saumurois, du Craonnais et du Baugeois, traçaient des sillons plus profonds que ceux qu'ils avaient jamais faits. L'ennemi était proche, et des balles passaient. Quelques-unes tuaient. Des plaisanteries de héros se mêlaient au bruit des pelletées de terre qui font « plaf » en retombant : « C'est pas gentil, aux camarades, de nous livrer la maison en si mauvais état ! On ne sera pas à l'aise là-dedans, avant après-demain. »

Le jour se leva, glacé. On ne voyait plus les hommes, terrés comme ils pouvaient. Quelques-uns dormaient, couchés sur le manche de leur pelle, à plat ventre. D'autres cherchaient à se rendre compte du paysage, et un peu du danger; ils profitaient d'une motte pour lever un peu la tête. Les lignes de leurs tranchées formaient des dents de scie. Par les pointes, ici et là, elles n'étaient pas à plus de vingt mètres des tranchées allemandes. Tout autour, la plaine de Morval, vaste, mouvementée : des champs qui furent plantés de betteraves, de petits plateaux séparés par des gorges creuses, où il y a de l'herbe et des chardons secs d'au moins deux années. Quelques boqueteaux sur les crêtes, tout pelés par endroits; mais ce ne sont pas les bûcherons qui ont fait les coupes nouvelles : c'est par le feu des canons de France ou des canons d'Allemagne, que furent tracées les lignes, en tous sens, couleur de terre remuée, parmi les taillis, et les baliveaux de chêne au-dessus le disent bien, qui sont brisés à mi-hauteur, et, n'ayant plus de sève depuis un an déjà, sont aussi noirs que des traits de fusain. Dans la vaste plaine, il n'est pas resté d'arbre debout : les buissons même ont été éventrés, parce qu'ils pouvaient cacher des hommes. Tout le sol est nu, et une seule ombre s'y pose, celle des crêtes de menus plateaux que le soleil frappe de biais.

Le 14, dans la nuit, les hommes du 135^e d'infanterie, ceux du moins qui sont devant un petit fortin boche, établi là tout près, couronnant une vague de terre, savent qu'ils vont attaquer. Il faut faire des prisonniers, et identifier les régiments ennemis qui nous sont opposés. Deux heures durant, l'artillerie française canonne le fortin. Gildas Maguern est au fond d'une cagna, pleine d'hommes qui attendent l'heure de « sortir ». Sûrement, ils n'en ont point envie, mais ils « sortiront », parce que l'âme n'est pas abattue, qu'elle tremble seulement, comme la terre, et parce que « le faut ». Quelques-uns font semblant de dormir; ils ne veulent pas qu'on voie leurs yeux. Mais le fracas les empêcherait bien de dormir, s'ils voulaient le faire. On respire mal, comme s'il y avait trop de monde dans le souterrain. L'air est saturé de poisons. Des gouttes d'eau, — la pluie de la veille, — tombent du plafond, que soutiennent des branches et trois beaux chevrons pris aux tranchées de l'arrière. Il y a une petite lumière. Dans sa main,

qui fait le creux, et qu'il tourne de son côté, le sergent tient une lampe électrique, de sorte que lui, on le voit nettement. Il est blond, très jeune; il n'a pas de moustaches; il a une figure d'enfant de chœur et un calme singulier. Gildas, assis à côté de lui, le regarde. Il le connaît à peine : depuis si peu de jours ! Le sergent tire sa montre, et la remet dans la grande poche de la capote. Quand les obus éclatent tout près, il a un sursaut involontaire; sa tête, en arrière, touche la paroi de la cagna, et puis il remue les lèvres, comme s'il disait une prière. Toutes les fois qu'il bouge, les hommes l'observent. Le souterrain ouvre sur une tranchée. Cependant, à l'extrémité de ce couloir, le peu d'espace par où vient l'air du dehors commence à pâlir. Le vacarme grandit encore. Un homme est entré, et il a dit que deux guetteurs étaient tués. Six heures un quart; six heures vingt; six heures vingt-cinq. A six heures trente, le sergent se lève, et dit, d'une voix sans apprêt, mais nette : « La demi-section avec moi ! Allons, mes gars, venez ! »

Ils se sont levés; ils se sont heurtés les uns contre les autres, dans l'étroit passage, et puis la petite demi-section s'est jetée dans le champ qui monte : elle a couru vers le fortin. Il n'était pas à plus de vingt-cinq mètres. Mais les canons allemands ripostaient à présent, et les balles sifflaient, et plusieurs des hommes qui couraient si bravement tombaient tout à coup, à la place où d'anciennes javelles avaient été abattues, voilà deux étés.

Le fortin allemand reçut la visite des autres, et rude, car ils tuèrent trois des occupants, et ils en ramenèrent deux, qui avaient jeté leurs armes. Gildas était arrivé second sur l'ouvrage allemand; il avait sauté dans la tranchée. Manqué par une grenade, qu'il avait pu saisir à temps et rejeter par-dessus le parapet, il avait fait prisonnier l'un des boches, et, le chassant, à la pointe du fusil, il revenait au galop, vers les trous d'obus et la cagna du 133^e : la terre volait autour de lui et de son prisonnier, plus dru que les brins de paille, quand on battait au fléau. Tout à coup, il cria à un compagnon : « Occupe-toi du boche ! » et, faisant un crochet à droite, descendit dans un creux, pas bien profond, où il y avait un blessé et deux hommes agenouillés, sous l'averse des éclats de fer et des balles. Il avait reconnu, dans l'homme agenouillé

près de la tête du mourant, l'aumônier du régiment ; il avait reconnu, de l'autre côté, un brancardier ; et le blessé, comment ne pas courir à lui, comment ne pas s'arrêter, et se proposer pour l'emporter ? C'était le sergent de la demi-section, le petit qui commandait tout à l'heure !

— Ah ! que je souffre ! disait le sergent. Je vais mourir ! Laissez-moi ! Sauvez-vous !

Il avait le ventre ouvert ; le sang coulait sur les vêtements et sur la terre ; l'aumônier, pour retenir les intestins, qui s'échappaient et coulaient aussi, essayait de ramener par-dessus la capote et de la boutonner. L'homme hurlait de douleur. L'abbé allongeait le ceinturon. Les balles de mitrailleuse se piquaient autour d'eux.

— Attends, mon pauvre ! On va t'emporter !

A ce moment, il aperçut Gildas, et, rudement :

— Va-t'en d'ici ! L'endroit est mauvais ! On est assez de deux ! Va-t'en !

Gildas avait obéi. Ni lui, ni les deux grands charitables qui emportèrent le blessé, une minute plus tard, ne furent touchés par les obus ou les balles qui les cherchaient. La tranchée les reçut tous quatre. Mais le sergent ne pouvait vivre. Il fut enseveli, la nuit suivante, au bas d'un champ devenu jachère. L'aumônier fabriqua la croix avec deux bâtons et il récitait les prières, et il s'en alla vers les autres de sa longue paroisse. Les soldats l'aimaient, lui qui faisait les attaques sans arme, avec eux, pour eux. Gildas, en le voyant repartir, au matin, pensa : « Je le reverrai. On est frères, à présent. »

Il le revit, mais pas tout de suite. Du 13 au 20 novembre, la pluie tomba encore, puis ce fut un froid sévère, et il fallait, à tout prix, malgré le sol gelé, piocher la terre et faire des tranchées, là où n'étaient encore que des creux de sillons. Beaucoup d'hommes du 135^e avaient dû être évacués vers les ambulances : bronchite, pieds gelés, blessures. Dans la nuit du 20 au 21, après onze jours dans ce secteur exposé et sans défense : relève. Gildas, — qui n'a eu ni blessure, ni maladie, — défile avec les autres devant le général Fayolle. Il n'est pas content, le grand mince général, qu'on ait laissé trop longtemps ces braves au pire danger. Gildas a même entendu l'ordre donné à demi-voix : « Tout de suite au repos, et loin ! »

Les survivants cantonnent bientôt à Corbie, d'où ils partent

pour s'installer dans les ruines et les demi-ruines de Cerisy-Gailly, où la grande explosion a eu lieu, le 6 novembre. Gildas et quatre de ses camarades ont trouvé une cave, de la paille et un lit de fer. Ils se déclarent très bien logés. Le village est à vingt kilomètres des lignes. C'est dire que les avions le bombardent, en passant, la nuit surtout. On peut suivre, à l'oreille, le déplacement de la bataille quotidienne, les combats d'artillerie, au nord, au sud, les coups précipités, les gros, les petits.

Depuis le 27 décembre, on est là, presque tranquille, mieux nourri. La soupe n'est plus froide, comme devant le fortin allemand. Après l'exercice, la troupe flânait, buvait, fumait, dormait : non pas toute. Il y avait des âmes qui songeaient à des choses anciennes, et à d'autres qui ne leur seraient point venues à l'esprit sans le danger d'hier, sans la menace de demain, sans le repos entre les deux. Il y en avait qui priaient. On était dans le temps de Noël. Beaucoup se rappelaient la messe de minuit, la famille en marche, les détours qu'on faisait dans les chemins creux. Gildas Maguern se voyait à la porte de l'écurie de Penmur, attelant la Roussette, dont les yeux brillaient plus vifs que les étoiles. Il revoyait les frères, la sœur, et Anna avec son tablier de velours. L'avant-veille de la fête, les hommes, à partir de cinq heures, qui commencent la nuit, venaient de toutes les caves et des greniers, et des hangars encore debout de Cerisy-Gailly. Ils venaient, après l'exercice, vers l'église blessée, branlante; et le froid était dur, à cause du toit qui laissait passer la pluie, à cause des fenêtres béantes, que l'explosion avait dégarnies de leurs vitraux. Ils accouraient aux sacrements. Leur baptême les amenait, car l'aumônier confessait dans le chœur. Il était en soutane, assis tout au fond, derrière l'autel, sur un banc qui n'avait plus que trois pieds, et que soutenait, comme quatrième, une chaise renversée; devant lui, un morceau de tapis, sur lequel les pénitents s'agenouillaient. Il y a une pauvre lumière, posée sur le bras d'une stalle du chœur; une bougie fichée dans une ancienne lanterne de procession. On ne se voit pas; on se devine. Les soldats sont si nombreux que les premiers de la masse qui attend, assis comme ils peuvent, agenouillés ou debout, touchent les épaules ou les jambes de celui qui se confesse, à qui l'aumônier dit, quelquefois : « Parle pas si

haut! Ils vont t'entendre! » Et l'homme répond, d'habitude : « Bah! il n'y a pas de déshonneur à se confesser... Et puis, moi, j'écoutais pas les autres, tout à l'heure. »

Gildas est parmi les autres. Après une grande demi-heure, il fait son signe de croix, et s'agenouille sur le tapis. Le prêtre l'interroge un peu. Il reconnaît une âme droite et pure. Les yeux s'habituent à transformer la lueur en jour. Il est ému par cette franchise du visage de l'enfant de Penmur, par ce regard direct; il admire la fermeté du ton, l'aisance à répondre, et alors, mû par une inspiration soudaine, il demande ;

— Que faisais-tu ?

— Je cultivais la terre.

— Les miens l'ont aussi cultivée. C'est un grand métier. Tu n'as jamais pensé à autre chose ?

— Si.

— Je parie que tu as pensé à être prêtre ?

— Oui. Et moi qui ne voulais pas vous en parler ce soir ! On est trop !

— Reviens demain, si tu peux, après ma messe, dans la sacristie.

Et l'abbé étend le bras, pour montrer la porte de la petite pièce, où étaient les ornements autrefois.

Le lendemain, Gildas a pu venir au rendez-vous. Cet aumônier aux yeux fraternels lui serre la main, et l'attire. On peut s'asseoir. Ils s'asseyent sur les marches de bois, devant les armoires éventrées.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur l'aumônier.

— Non.

— Le nouveau, qui vous a vu à Morlancourt; celui que vous avez « posté », quand j'ai voulu secourir le sergent, après l'attaque...

— Bien ! Raconte-moi ton histoire. Tu es Breton, n'est-ce pas ?

— Maguern : ce nom-là, c'est un numéro de régiment.

— Alors, comment l'idée t'est-elle venue ?

— Et à vous, l'autre jour, celle de m'interroger ?

— Ce sont des mystères véritables : raconte le tien.

Le soldat était tourné du côté de l'abbé, mais ne le regardait plus. Il regardait la fenêtre sans vitre, l'air, le ciel, et ce qu'on ne voyait point avant l'explosion et les bombardements : les

trois poiriers et le prunier d'un jardin, derrière un petit tas de ruines.

— Voilà. J'avais dix ans. J'étais pieux, mais je ne pensais pas toujours à Dieu. Un jour d'été, que je ne pensais point à lui, bien sûr, j'avais seulement communiqué le matin, je me trouvais dans le grenier à foin avec ma fourche. Et, tout à coup, je fus pris de joie; je sentis mon cœur qui s'ouvrait; j'étais comme si j'avais eu de la fête en moi, et j'entendis qu'on me disait : « Tu seras mon prêtre. » Je ne pensais pas à répondre. Je ne pensais qu'à écouter, tant c'était doux. Mais la parole ne revint pas. Quand je compris que mon cœur se refermait, j'étais changé. Jusqu'à ce moment-là, je regardais les prêtres comme un pauvre regarde les riches. Je les voyais bien honorés; ils ne me semblaient pas les mêmes hommes que nous. Eh bien! après ce jour-là, j'étais de la même famille qu'eux.

— As-tu dit à quelqu'un ce qui t'était arrivé?

— Cela me coûtait beaucoup. On était pauvre à la maison; on l'est redevenu, depuis la guerre, à cause des voisins qu'il faut secourir. Je ne l'ai pas dit à mon père, parce qu'il n'aime point qu'on lui parle de ce qui n'est pas son travail; il a trop besoin d'aide. Je l'ai dit à ma mère, une petite fois, en secret, et j'ai bien vu qu'elle aurait été contente, un jour, d'assister à la messe de son fils. Et puis, mon idée a passé : mais pas tout à fait. Je l'ai sentie qui revenait, quand une fille de chez nous, qui est bonne pourtant, m'a demandé de se marier avec moi. Je lui ai dit, à elle aussi, que j'avais eu l'idée d'être prêtre. Elle a ri. Ça n'a plus de vraisemblance, de vouloir être prêtre, à mon âge, quand on est comme je suis...

Il montrait ses vêtements de soldat, sa musette, ses souliers, tachés jusqu'au-dessus de la cheville.

— Et à présent, ton idée te revient-elle encore?

— Elle me revient toujours. J'ai plus pensé, depuis que je suis à la guerre, que dans tout le reste de ma vie. Il y a eu des occasions, il est vrai. Tenez, le 14 novembre, quand on a fait le coup de main...

— Je ne comprends pas?

— Ce que vous a dit mon sergent blessé, tombé. Vous étiez à genoux, à côté de lui...

— C'est toi qui l'es arrêté un moment? C'est à toi que

j'ai crié : « Va-t'en. J'ai pas besoin de toi. L'endroit est mauvais ? »

— Oui.

— Tu n'as pas pu entendre ce qu'il m'a dit ?

— L'autre me l'a raconté, le brancardier. De toute la nuit d'après, je n'ai pas dormi une heure, tant ça me fouillait le cœur, ces mots-là.

— Brave, va ! Qu'est-ce qu'il disait donc, mon pauvre petit sergent, que j'ai rapporté mort dans la cagna ? Que je voie si le brancardier n'a pas inventé !

— Oh ! non ! ça ne s'invente pas des choses pareilles ! C'est trop beau ! Le sergent avait eu le ventre ouvert par un éclat d'obus ; le sang coulait de partout, sur lui, sur vous...

— J'en ai encore, sur ma soutanelle...

— Ça me faisait une pitié ! Le pauvre, je ne pouvais regarder ses entrailles qui sortaient, et que vous tâchiez de retenir en boutonnant dessus la capote... C'est pour cela que je suis parti, pas parce que vous le commandiez. Lui, il mourait. Il n'avait plus de corps, que pour un instant. Alors, il paraît qu'il a dit : « Que je souffre !... mais j'accepte, monsieur l'aumônier, j'accepte la mort, pour que j'aie des frères dans le sacerdoce. »

L'abbé, pâle au même souvenir, faisait signe de la tête : « Oui, c'est vrai, il a dit cela. » Et il attendait la suite, pour voir encore si toute l'histoire avait été rapportée aux hommes de la tranchée. Et Gildas, alors, soutenu par le geste et sûr de n'avoir point été trompé, reprit, les yeux tout droit dans ceux de l'abbé :

— Il vous a dit ensuite : « Sans la guerre, j'aurais été ordonné prêtre. Oh ! la belle fête ! Je l'attendais : Dieu n'a pas voulu !... » Sa voix s'éteignait. Vous vous êtes penché, le brancardier aussi. Car il y avait grand tapage d'obus autour de vous ; vous avez entendu ses dernières paroles : « Monsieur l'aumônier, j'ai tort de dire ça... Dieu m'a ordonné, Lui, tout à l'heure. Ma première messe, c'est à présent que je la dis, avec mon sang, comme Jésus-Christ ! »... Ces mots-là, ils ont été rapportés dans la tranchée, à quatre camarades et à moi, et je les ai dans l'esprit, tout le temps, comme si la commission avait été faite à mon intention...

L'aumônier prit les deux mains de Gildas, et les garda dans les siennes, priant, cela n'est point douteux, pour le fils de

Jean-Guillaume et de Marie. Ensuite, il se leva. Des hommes frappaient à la porte.

— Attendez! dit Gildas Maguern. Je n'ai pas tout dit! Monsieur l'aumônier, vous ne riez pas de moi, je le vois bien, quand je vous avoue mon idée d'être prêtre.

— Nous nous reverrons. Penses-y, et moi j'y penserai.

— Je n'y manquerai pas! Mais est-ce que cela se peut?

— Oui, si tu ne changes pas; oui, si tu es brave.

— Je n'ai pas d'argent.

— L'argent n'est rien.

— Je n'ai point fait d'études, et, à mon âge, on a la tête dure pour apprendre!

— La tête dure, oui, cela est vrai. Tu devras te donner de la peine... Mais, tu as cassé des mottes, souvent? Tu en casseras une de plus. Je t'aiderai,... je te regarderai vivre. Si je suis content, nous ferons du latin.

— Où donc?

— A la guerre.

Les hommes entraient. Gildas les écarta, en étendant les bras, et, se penchant de nouveau vers l'abbé, il dit, le visage pâle et en fête, comme il avait dû l'avoir, à dix ans, dans la grange au foin :

— Il en faudra des miracles!... Je vous reverrai,... je crois que je ne serai pas tué, et que...

Il sortit, sans avoir achevé.

Dans la journée, on apprit que le régiment partirait à deux heures du matin, pour Bouchavesnes, où il y avait besoin d'un renfort. L'église fut remplie, comme la veille. L'abbé dit à beaucoup les mêmes mots :

« Mes amis, ce sera Noël, cette nuit. On nous appelle plus loin. Mais il y aura le temps, de minuit à deux heures, de venir entendre une messe et de communier. Revenez, et que vos camarades viennent, même ceux qui cantonnent plus loin, et qui passeront à travers champs... Venez! C'est peut-être pour quelques-uns le dernier Noël... Défense d'éclairer la route, à cause des avions... »

Deux mois plus tard, au repos, sur une colline de la Marne, à Soulange, un aumônier et un soldat étaient assis à l'ombre d'un sapin, et l'aumônier commençait de faire à Gildas Maguern le premier cours de latin. On entendait le canon,

mais loin. Les beaux jours de mars ont une lumière d'été. L'air seulement était plus frais et la terre d'un vert jeune. Sur la pente du coteau, à l'étage en dessous, un vieil homme, encourageant un vieux cheval qui s'arrêtait souvent, traçait des raies brunes entre des rangs de ceps. L'abbé disait, ouvrant un livre de classe :

— Vois-tu, le latin, c'est une curieuse langue. Il a, pour habiller les mots, autant de tenues différentes qu'ils ont de rôles à remplir. Ainsi le mot qui veut dire le Seigneur, tu vas le trouver affublé de toutes sortes de terminaisons, selon qu'il est sujet, complément direct ou indirect : *Dominus, Domine, Domini, Domino, Dominum, Domino*. La série des cas se nomme déclinaison : tu apprendras la première et la seconde, à tes loisirs, dans la prochaine période de tranchées.

Et c'est pourquoi, depuis ce jour de mars, le candidat séminariste portait, dans sa musette à provisions, une petite grammaire latine, un carnet et un crayon. Les camarades le voyaient lire, quand il ne guettait ni ne mangeait; ils ne s'étonnaient guère : il ne savaient pas le secret. La ferme de Penmur n'en savait rien non plus : mais le temps était venu de le dire.

CONSEIL CHEZ LA VOILIÈRE

Jusque-là, Gildas avait écrit, soit de la tranchée, soit des cantonnements de repos, des lettres brèves et comme impersonnelles. Beaucoup de ses compagnons auraient pu les signer à sa place. Un mot, pour affirmer qu'il n'avait été ni blessé, ni « gazé »; un autre pour qualifier le temps qu'il faisait; un autre assurant qu'on n'oubliait personne de la maison lointaine; c'était presque tout : presque tout, parce que Gildas oubliait rarement de demander des nouvelles de la terre de Penmur, de certains champs qu'il savait mieux grenants que d'autres, ou de la pêche que faisait illicitement « mon petit frère », dans l'étang aux eaux vives, ou même des bêtes de l'étable, des bœufs qu'il n'avait point vus au travail, ou des anciens qu'il nommait par leurs noms, tant de fois chantés le long des jachères. Le père n'aimait point à lire « l'écriture moulée », mais, quand la mère, plus habile, ses lunettes à branches courbées enfoncées dans les cheveux, avait achevé

la lecture de la lettre du fils, il la pria de reprendre les passages où il était question de la ferme : « Il a bien du goût pour la culture, disait-il, et tu lui marqueras, dans la réponse, plusieurs choses qu'il sera content d'apprendre. » Il était rare aussi qu'il n'y eût point un souvenir pour « ma cousine Anna », et, sans doute, la politesse et l'habitude avaient la plus grande part dans l'attention dont elle était l'objet, mais Anna, vive au travail et songeuse en son cœur, ajoutait à ces pauvres mots une tendresse qu'il n'y avait pas mise. « Quand il sera de retour, pensait-elle, les cloches ne tarderont guère à sonner pour nous deux. »

Une seule personne de la famille connaissait parfaitement l'âme de ce mince Breton, capable de porter longtemps et silencieusement un rêve, puis de l'abandonner tout à coup sans une hésitation, parce qu'un plus bel idéal lui était apparu : c'était la mère. Il lui ressemblait. Bien des hommes de cette race antique avaient quitté une ferme comme Penmur, et des parents et des amis, pour s'engager dans la marine, et connaître « les îles », dont on parle à la veillée. Bien d'autres, aux temps plus lointains, avaient abandonné l'Armorique, pour aller chercher au delà du détroit quelque'un des monastères célèbres de la Grande-Bretagne, vers qui le souci de leur âme et de la gloire de Dieu amenait par centaines les fils chrétiens des Celtes. Le même appel, autrefois à peine compris, maintenant net et certain, s'était fait entendre au fils d'un laboureur de Muzillac.

Gildas écrivit. La lettre fut retirée au bureau de poste un matin de dimanche par la mère et Anna, qui étaient allées à la grand messe. Dans son paroissien d'abord, puis entre ses doigts qui souvent la pressaient, la lettre, avec la mention : « Postes aux armées », et l'adresse : « à Madame Marie Maguern... », fut rapportée à la ferme, sans avoir été ouverte. La mère n'aimait point qu'un autre qu'elle-même ouvrit ses lettres, et elle avait, ce matin-là, oublié ses lunettes à l'armature de corne noire.

Il était près de midi. Les plus jeunes de la maison, Alexis et Armandine, se trouvaient au fond de la cour, près du hangar d'où l'on voyait si bien l'étang de Penmur, et, comme font les perdrix, ils s'étaient réfugiés là, pour l'abri qu'on y trouvait, le soleil de mars étant chaud déjà, quand le vent ne

souffle plus. La mère Maguern entra dans la grande salle; jeta un regard du côté du foyer, afin de s'assurer que la marmite bouillait bien; inspecta les lits-clos; tira les rideaux du troisième, qui n'étaient point fermés; déposa, à la place habituelle, dans un trou du mur de sa chambre, qu'elle appelait sa chapelle, son livre de messe, et son chapelet; puis revint dans la pièce principale de la maison, et dit :

— Y a une lettre de Gildas.

La veuve, et Jean-Guillaume Maguern, arrivant du dehors, s'avancèrent vers elle, qui s'était assise sur une chaise, au haut bout de la table, et se tinrent attentifs, tandis qu'avec la lame de son couteau, elle coupait l'enveloppe. Anna demeura debout, sur le seuil, les épaules appuyées aux vieilles pierres usées. Une voix encore nette, et que l'on sentait contente de prononcer les mots écrits par l'enfant, se mit à dire : « Ma chère maman, les nouvelles de ma santé sont toujours bonnes, et ce serait à croire que j'étais né pour être soldat, si je n'avais trouvé, à la guerre même, la preuve que Dieu me veut dans un autre service. Vous vous rappelez sûrement qu'un jour de ma petite jeunesse, je vous ai raconté, en secret, que, pendant que je travaillais, tout seul, j'avais eu, tout à coup, une espèce de fête dans mon cœur, et un désir très vif d'être prêtre, et une assurance que je le serais un jour... »

La mère Maguern s'arrêta, leva la tête vers son mari, et dit :

— Je ne t'en ai point parlé, Jean-Guillaume, parce qu'il me l'avait défendu, mais c'est vrai.

Elle reprit la lecture : « En ce temps-là, nous n'avions pas donné toute l'attention qu'il aurait fallu à ce signe d'en haut, et, si vous vous souvenez, la seule personne, avec vous, à qui je m'étais confié, m'avait conseillé d'attendre, d'autant mieux que mon père devait, pour nous élever, travailler plus que bien d'autres, et que je commençais à être un aide, pour lui. Les années sont venues, et le travail du père n'a pas diminué, au contraire. Il m'était resté un souvenir de mon désir d'être prêtre, et il se présentait à moi, dans les occasions où j'aurais pu engager mon avenir. Mais voici qu'aux armées, où toute la France est présente par toutes les espèces de gens qu'elle nourrit, mon idée ancienne a reparu. Je vous raconterai, un jour, comment j'ai été amené à la révéler à un aumônier, très brave et très aimé ici : je le faisais sans croire qu'il fût

encore possible, à mon âge, d'entreprendre des études. Il m'a détrompé; il m'a étudié pendant un bon bout de temps, et maintenant j'apprends le latin avec lui, au son du canon, entre les coups de main, ou dans les semaines de repos, à l'arrière.

« Maman, dites bien à mon père que, d'après les paroles de l'aumônier, il n'aura point à payer gros pour mes études, après la guerre; qu'on pourrait peut-être avoir une bourse... »

— Alors, interrompit Jean-Guillaume, c'est un mendiant que j'ai élevé? Je ne veux pas!

— Tais-toi, Jean-Guillaume : il y a encore dix lignes sur le papier!

« Je ne voudrais point lui faire de peine. Je suis sûr que mes deux frères l'aideront encore mieux, par la suite, en pensant qu'ils doivent faire l'ouvrage de celui que Dieu réclame à la terre de Muzillac.

« Dites aussi, ce que je viens de vous marquer, à ma cousine Anna... »

La mère se tourna un peu du côté de la porte, et, du coin de ses yeux, elle aperçut la longue fille immobile, dont le visage était tourné vers la cour et vers les nuages passant.

« Elle sait bien que, si j'avais dû me marier, je n'aurais point cherché au loin. Mais je suis appelé à n'avoir d'autre famille que la misère du monde, à laquelle dans mon cœur j'appartiens déjà.

« Ma chère mère, je n'ai pas voulu profiter de la permission que j'aurais pu obtenir, avant d'être engagé sur la ligne de feu. J'irai plus tard vous revoir tous, à moins que l'ennemi ne soit pas raisonnable. Mon capitaine m'a dit que ça pourrait être en avril ou mai. »

La mère s'arrêta de lire. Il n'y avait plus, sur le papier, que les lignes du salut à chacun de la maison. Et, à peine avait-elle abaissé la feuille, qu'elle tenait dans sa main, que Jean-Guillaume frappa la table, du poing, et dit :

— Faudra voir! J'irai plutôt jusqu'à la tranchée où il est, pour expliquer à son aumônier que Gildas ne peut pas, comme ça, quitter Penmur!

— On ne te recevrait pas, mon pauvre homme!

La mère avait son air déterminé, qu'on ne lui voyait que

dans de rares occasions, et lorsque le cœur était blessé. Elle reprit, la main tendue entre elle et son mari, comme s'il eût été possible encore de repousser les mots déjà dits :

— Jean-Guillaume, je ne te reconnais pas là !

— Ça t'étonne ?

— Empêcher notre enfant d'aller à Dieu, qui l'appelle !

— Qu'en sais-tu ?

— Ceux-là le savent, qui ont l'habitude de ces choses-là, et qui sont nos prêtres.

— Ils ne connaissent pas la pitié où je suis, avec trois domaines dont je cultive deux par charité !

— Gildas n'est plus là depuis quatorze mois : et cependant tu suffis, avec Ange et Alexis.

— Je ne pourrai continuer.

— La guerre ne continuera pas non plus.

L'homme se détourna, tendant le poing on ne sait vers quoi, et disant :

— Moi, je suis contre. Et je le ferai voir.

— Moi, je suis pour : je trouve même que c'est bien de l'honneur pour Penmur.

Jean-Guillaume leva les épaules :

— La ruine, dit-il. Ma mort peut-être.

Sans s'arrêter, il marcha vers la porte, passa devant Anna, sans même la regarder, et s'en alla vers les enfants, qui attendaient au soleil, près du hangar, qu'il fût l'heure de diner. Et il dit à Alexis le chétif :

— Rentre à présent. Tu m'apporteras une tranche de pain, avec un morceau de lard : je ne mangerai pas avec vous.

La mère Marie s'en vint, la première, vers Anna, qui n'avait pas dit un mot, et qui maintenant, la tête baissée, pleurait, laissant couler ses larmes sur ses joues et sur sa robe.

— Petite Anna, je te vois en grande peine. Je te comprends... J'avais deviné, à bien des choses, que tu avais devers lui tes amitiés... Mais ce n'est pas lui qui te quitte, ma fille : c'est Dieu qui nous le prend!... Essuie tes pauvres yeux,... parce que les enfants reviennent. Je te parlerai plus tard... Tu es comme ma fille, Anna...

Denise n'avait rien dit. Mais, à l'expression de son visage, lorsque le père s'emportait et déclarait ne pas vouloir que

Gildas entrât au séminaire, il était facile de voir qu'elle n'était point du même avis, et qu'elle accepterait volontiers que le frère de son mari défunt, le second de la famille, devînt prêtre. Son rôle, à elle, demeurerait important, dans la ferme où elle était la seconde.

Ainsi, dès le premier moment où la lettre venait d'être lue, dans la grande salle de Penmur, deux personnes, la mère et la belle-sœur de Gildas, pour des raisons bien différentes, souhaitaient que le petit soldat, là-bas, pût continuer de prendre des leçons de latin; elles avaient déjà accepté, dans leur cœur, qu'il s'éloignât de la famille, de Muzillac, de la Bretagne peut-être, et ne reparût plus qu'en passant dans cette chambre où on parlait de lui ! La mère du moins, la vieille Marie, acceptait le sacrifice pour l'amour de Dieu, et cela troublait Anna, qui se demandait : « Vais-je pleurer, quand la mère accepte ? Quand elle se réjouit même ? Et suis-je encore chrétienne, moi qui suis toute révoltée d'amour, parce qu'il me quitte aussi ? »

Pendant qu'elle servait à table, et dans l'heure qui suivit, elle fut si triste qu'Armandine, la jeune, deux fois, l'attira pour l'embrasser. Lorsqu'elle eut remis la vaisselle en ordre, elle s'approcha de sa tante Marie, qui avait coutume de lire les psaumes, dans la maison ou dehors, quand elle ne pouvait assister aux vêpres. Tante Marie venait de se retirer dans sa chambre.

— Si vous n'avez point à me commander, dit-elle, j'irai à Muzillac, et même, après les vêpres, je tâcherai de voir une amie.

La vieille femme comprit que la jeune cherchait une consolatrice, une meilleure que ne pouvait être à cette heure Marie Maguern, qui venait de dire sa joie, sa fierté, son espérance, en lisant la lettre de Gildas. Elle aimait de grande tendresse Anna au diadème étoilé, Anna aux yeux tristes, qui la regardait sans rancune, et seulement avec le regret de n'être pas comprise. La jeunesse croit vite que les vieux parents ne la comprennent plus entièrement.

— Va, ma fille, tu as bien besoin de ne pas être à la maison aujourd'hui ! Va ! Avec Denise, je ferai ce qu'il faudra.

Anna s'en fut donc seule, par le chemin, puis la route, jusqu'à la paroisse de Muzillac. Quand les vêpres furent ache-

vées, sortant une des premières, pressant l'allure pour n'être pas rattrapée, elle ne descendit point vers le quartier commerçant de la ville, mais, par une petite rue, puis une autre, puis une piste traversant une pâture, elle se jeta dans la campagne, en habituée de tous les champs et de leurs talus coupés de passages.

Il faisait un temps doux et sans vent. Les bourgeons commençaient d'éclorre sur les tiges des ronces, les chatons de saule de réjouir par places les clôtures des prés bas et le bord des ruisseaux sans nom. Le silence de la terre épargnée, en cette soirée de dimanche, cantique d'adoration, plaisait au cœur de Dieu. Plusieurs le devinaient. Anna pensait : « Le pays est bon : si nous l'avions habité, le salut d'une famille est une belle chose aussi. » Déjà elle disait : « Si nous avions », n'ayant plus guère d'espoir, tant le coup l'avait brisée. Deux perdrix se levèrent d'un jeuné blé : elle les regarda passer la haie et s'abattre dans un guéret, où elles coururent ensemble, jusqu'à ne plus paraître. Un sentier montait une pente. Anna s'y engagea. Des épines, aux deux côtés, accrochaient sa robe noire et son châle de laine grise. Mais c'était le plus court, pour aller à la closerie de Coléno. Les accrocs n'importaient guère ! On ne voyait que devant soi, dans cette espèce de couloir, entre deux talus garnis de broussailles : mais la Closerie était en haut.

Elle apparut tout à coup, longue de toits, courte de murs, percée de deux fenêtres et d'une petite porte au milieu, et posée en bon air libre, à la pointe du coteau. Devant la façade, un jardin recevait le soleil, quand il y en avait ; la pluie, quand il en tombait ; le vent que les navires, au loin, avaient eu dans leurs voiles. Point d'arbres autour de ce menu carré si soigneusement bêché, planté, sarclé, mais quelques piquets de bois, reliés par des fils de fer. Une allée sablée au milieu, des planches de terre, d'où sortaient déjà des tiges d'ognons pointues, les dentelles vertes du persil, des pousses de haricots portant leur graine à pointe de bras et plusieurs autres semis de légumes. Au bout de l'allée, à trois pas de la closerie de Coléno, il y avait encore deux touffes de lavande, une à droite, une à gauche, aussi vieilles que des chênes de belle venue : deux grosses boules de branches pressées, tordues, d'un vert fané, mais d'où s'échapperaient, bientôt, l'été venant, des cen-

taines de fusées violettes, des sachets de fleurs durables autour d'un fil solide, et par quoi toute la colline serait embaumée. Enfin, au delà des deux pelotes de lavande, assise sur une chaise à grand dossier, prenant le frais, songeant, les yeux baissés, il y avait la veuve Marguerite Voilier, justement cette amie qu'Anna Magnern souhaitait de rencontrer à Coléno, âme simple, instruite par la pauvreté acceptée, la solitude et les longs repliements. Autrefois, la première année que la jeune fille était « en condition » à Penmur, la veuve Voilier, l'ayant vue venir, l'avait saluée en disant : « Bonjour, faite pour être aimée ! » Et, depuis ce temps-là, le mot était toujours entre elles. Sur le sable, Anna marchait avec précaution. Elle était pareille à ces plaideurs, qui considèrent leur juge. Elle avait choisi, et tout de suite, Marguerite Voilier, à cause du grand cœur secret qu'elle savait être en cette femme, pauvre et vivant solitaire sur la plus haute motte peut-être du pays houleux de Muzillac.

La femme ne se doutait pas qu'une autre femme s'approchait. Longue et maigre, déjà vieille, percluse de rhumatismes, elle avait un visage plutôt sévère, parce qu'on ne voyait point ses yeux, en ce moment, ses yeux bleu-mauve pareils à ses fleurs de lavande, et si purs que les petites de l'école ne s'y trompaient pas, et que, pour les voir, elles disaient par les chemins : « Bonjour, mère ! Bonjour, mère Marguerite ! » D'où venait, à cette créature, la joie qu'elle donnait, rien qu'à regarder les gens et de son air tout simple ? Pas de la vie. Celle qu'on appelait la Voilière, placée de bonne heure dans les fermes, peu payée, peu jolie, s'était mariée, vers la trentaine, avec un journalier du Guerno, le village voisin, et qui était mort trois ans plus tard, lui laissant des dettes et un fils. A présent, ce fils était aux armées, et la mère, décidée à « tenir » dans la closierie de Coléno, comme lui dans un trou d'obus, levée avant le jour, couchée tard dans la nuit, ne pouvait vivre que par la charité de Jean-Guillaume qui labourait les champs, et en partie les moissonnait. Mais cette veuve, cette ignorante de tout le non-nécessaire, avait une âme de prière ; et en elle étaient la paix et la lumière aussi, pour elle-même et pour d'autres.

Il fallut qu'Anna se tint debout, pendant une minute, à côté de la closière ; il fallut qu'elle fit même le tour de la songeuse,

et s'arrêtât droit devant elle. Alors, les paupières se relevèrent; le visage de la vieille femme fut aussitôt illuminé par la douceur des yeux qui accueillaient Anna.

— Te voilà donc à Coléno, ma jolie? Ton oncle y vient souventes fois, pour faire le gros travail, en attendant mon fils; mais toi, je ne te vois guère. Ta place est dans la maison. As-tu une commission pour moi?

— En vérité, non, Marguerite Voilier : je suis venue de moi-même.

La femme se pencha vers la jeunesse qui parlait sans sourire.

— C'est donc que tu souffres?

— Oui, Marguerite.

— Va quérir une chaise dans la salle, et mets-toi près de moi. N'y a point d'oreille dans le voisinage. La petite Jeannette, qui soigne mes vaches et un peu moi, s'en est allée à Muzillac, et ne rentrera qu'à la nuit. Va quérir la chaise!

Anna trouva vite la chaise, et la plaça tout à côté de celle de la veuve Voilier, de sorte que les quatre mains reposaient, parallèles, allongées sur les robes noires, et que les mots n'avaient besoin d'aucune force pour aller d'une femme à l'autre.

Devant elles, il y avait plus de ciel que de terre, mais la terre était longue aussi. De ce faite de collines, elles la voyaient divisée en rectangles, par les haies d'ajoncs qui se serraient de plus en plus en s'éloignant, jusqu'à se confondre, vers les rivages de mer qu'on ne pouvait voir. Le vent ne faisait point de bruit, le monde était tranquille.

— Oh! Marguerite Voilier, c'est le cœur que j'ai malade!

— Comme il nous faut souffrir de bon matin! dit la femme... Moi, je ne pourrais compter mes jours heureux : je n'en ai pas eu.

— Moi, j'en ai eu, répondit la petite, mais je crois bien qu'ils sont finis.

Elle se mit à raconter l'histoire de son amour : un peu les choses anciennes, et, bien au long, ce qui s'était passé dans les derniers temps, depuis le soir où, avec Gildas, elle traversait la lande. Elle ne regardait point la femme qui l'écoutait, et celle-ci non plus n'était point tournée du côté d'Anna. Mais leurs deux minces visages étaient droit devant elles, figures

de proues de navires, côte à côte, immobiles, orientées vers le large.

Quand elle dut prononcer les mots qui avaient été dits, le matin, et qui vivaient dans son esprit, chacun avec son accent, chacun avec sa douleur, Anna s'attendrit sur elle-même, et sa voix s'éleva, et la jeune fille ne s'adressait plus à la campagne profonde, mais elle s'était un peu détournée vers Marguerite Voilier :

— Comprenez-moi bien, afin de me conseiller ! Vous le voyez, d'après ce que j'ai dit : je n'épouserai pas d'autre homme que Gildas Maguern. Il viendra bientôt en permission. Si je veux le voir, je le verrai. Je le sais ! J'en suis sûre ! Je peux prendre le chemin de fer, et donner rendez-vous à Gildas devant la basilique de ma patronne sainte Anne : qui m'en empêchera ? Je peux aller à sa rencontre où il m'aura dit d'aller, et personne ne l'empêchera non plus de descendre, où il m'aura commandé de venir, lui, soldat de la guerre, tout libre pour dix jours. Alors, je m'expliquerai avec lui, et je connaîtrai son cœur.

La vieille femme ressemblait, en ce moment, à quelque statue émaciée et pensive de sainte Anne. Elle répondit :

— C'est vrai. Tu as encore la puissance sur lui. Tu en es trop sûre pour que ça ne soit pas. Mais prends garde !

— Marguerite, je vous consulte en vraie confession. Je ne vous cache rien. Mes heures, depuis ce matin, je les ai dépensées à faire des projets et à les défaire. Tout ce que nous nous dirions, lui et moi, je l'ai inventé dans mon esprit, et je me suis vue lui parlant, et je l'ai vu me répondre.

— Dis-le moi.

— Oui, parce que moi, je ne peux plus juger. Je souffre trop. Nous sommes là-bas, près des marches de l'église de Sainte-Anne, et nous avons l'air de deux pèlerins qui accomplissent le vœu. Mes paroles, il n'y a que lui qui les entend, lui et Dieu... Moi, je ne sais pas s'il pourra apprendre le latin, comme il essaie de le faire, avec un aumônier, entre les batailles ; je ne sais pas si on le recevra prêtre, ni si la vocation tiendra. Il peut bien se tromper. D'autres hommes pieux, comme lui, ont cru être appelés, et ne l'étaient pas... Si je lui dis ces choses-là...

— Pas toi !... Tu ne peux que le troubler. T'a-t-il donné le

droit de l'entreprendre, là-dessus? A-t-il promis de se marier avec toi?

— Non, Marguerite Voilier, comprenez bien : il n'y a pas eu de parole entre nous. C'était son idée qui le retenait. Je l'aimais, comme je l'aime encore; je le sentais tout près de me dire qu'on se marierait ensemble, et puis l'idée lui parlait. Mais si je lui dis, au contraire : « Gildas, tu es libre, ne me considère point; peut-être que je t'aurai aimé plus que tu ne m'as aimée : mais je ne te reprocherai rien... »?

La vieille femme s'était tournée vers Anna; elles se regardaient l'une l'autre, à présent :

— Tu as pensé cela?

— Oui.

— Tu serais capable...?

Mais, voyant l'admiration qui grandissait dans les yeux de Marguerite, la jeune fille secoua la tête, plusieurs fois, avec force, et dit, se penchant, et angoissée :

— Non! Ne continuez pas! J'ai pu le penser un moment, un tout petit moment... Nos pensées, c'est comme les chiens, qui ont cassé leur chaîne et qui courent les champs. Va donc les empêcher de galoper! Mais cela me fait horreur à présent, Marguerite. Je ne suis pas capable, je ne serai jamais capable de lui dire : « Quitte-moi! », car alors, je suis perdue, et par moi-même. Je n'ai plus d'avenir. Je serai veuve comme vous, mais sans avoir été mariée... Il ne faut pas faire attention aux folies qui m'ont traversé l'esprit, Marguerite Voilier. La vérité, c'est qu'il va venir en permission...

— Oui, ma petite. Il est peut-être en route?

— Oui, il est en route. Il vient. Mais alors, le contraire de ce que je disais tout à l'heure, ce que j'ai dans le cœur pour lui, est-ce que je peux le lui dire?

— Non, Anna!

— Je sens que je pleurerai, dès qu'il sera dans ma vue, et que je n'aurai d'autre idée que de le ramener à moi... Vous me regardez, maintenant, avec vos yeux tristes... J'espérais que vous me comprendriez, vous au moins! Je vois bien que non!

Et elle détourna le visage, et se mit à regarder, comme auparavant, l'extrême bord des terres, où la brume cachait la mer.

La femme demanda, doucement :

- Que disent-ils chez toi, ma petite?
- Chez nous, ils sont divisés.
- Ton oncle Jean-Guillaume?
- Contre Gildas, parce qu'il a besoin d'être aidé.
- Ta tante Marie?
- Pour son abbé, qui dira la messe.
- La veuve de Pol Maguern?
- Je devine qu'elle désire aussi que Gildas devienne clerc : elle sera plus sûre alors de demeurer chez nous. Marguerite! Marguerite! Ils ont tous pensé à lui, ou à eux-mêmes : personne n'a pensé à moi!... Un peu la mère Marie, cependant, pour dire vrai.

Celle qui avait beaucoup pleuré dans sa vie, ne répondit pas tout de suite. De nouveau, les deux femmes, la jeune et la vieille, juste de même taille, la tête un peu levée, regardèrent devant elles, voyageant en pensée au-dessus des terres que l'ombre effaçait. A l'extrême horizon, le bord du nuage, qui couvrait les campagnes et les villages, avait fini de peser sur les eaux. La nuit était partout, excepté sur cette mer lointaine, au long des rochers et des plages. Et c'était, là-bas, pour un moment, une traînée de lumière pâle, où bientôt luirait sans doute la première étoile. Les femmes ne se dirent pas qu'une petite joie était là pour elles deux. Mais elles trouvèrent que le vent était doux à respirer. Elles demeurèrent attentives à cette clarté inattendue. Et Marguerite Voilier, du ton d'une mère qui endort un enfant, dit à l'autre :

— Petite, Dieu seul a pitié. Il sait la douleur de chacun. Si tu peux penser à Lui, plus qu'à toi, tu seras bénie. Vois-tu, il y a des joies que nous n'avons pas cherchées, et qui ressemblent d'abord à des peines, jusqu'à ce que nous les ayons goûtées.

L'autre se leva, et descendit à travers champs. Une fille, en chantonnant, montait par le sentier qu'avait suivi Anna.

La servante de Penmur ne rentra chez elle qu'à sept heures sonnées. C'était la grande nuit, avec toutes ses étoiles. Dès qu'elle eut ouvert la porte de la salle, Anna vit bien qu'on avait dû dire, avec inquiétude : « Où est-elle? Que peut-elle faire, à pareille heure? » La petite fille de Denise tendit les bras à l'arrivante; sa mère montra le couvert mis sur la table,

et se détournait vite, pour signifier qu'elle avait fait ainsi l'ouvrage d'une autre, et qu'elle entendait que cela ne se répétait point; les deux fils inégaux de Maguern, qui se chauffaient sous la hotte de la cheminée, suivirent du regard la grande fille qui entra, et hochèrent la tête, d'un air de dire : « Elle va être secouée ! Le père a été de méchante humeur, depuis l'arrivée d'une lettre, ce matin ; il est là, dans sa chambre, avec notre mère ; on les entend se disputer ; deux fois déjà, il a demandé après Anna. Sûr, elle va être secouée ! »

Comme pour leur donner raison, à peine Anna était-elle entrée, que la porte de la chambre voisine s'ouvrit, et que Jean-Guillaume, apercevant sa nièce, dit :

— Viens ici, Anna : j'ai à te parler ?

Mais il n'avait pas l'air dur en la commandant. Les enfants pouvaient bien se tromper.

Dans la chambre de Jean-Guillaume et de Marie Maguern, il faisait presque entièrement noir. Les vieux époux n'avaient point allumé de lampe ou de bougie. Il n'est pas nécessaire de voir clair pour se disputer. Ils s'étaient expliqués âprement, ne cédant rien l'un à l'autre, depuis une heure. Une lame de lumière, venant de la salle où était réunie la famille et coulant sous la porte, permettait de deviner, dans l'angle des murs, près de la fenêtre, la mère de Gildas, assise, penchée, respirant vite, et essuyant ses yeux avec le mouchoir qu'elle tenait à deux mains.

Le père était près d'elle, debout. Ce fut lui, dès qu'Anna se fut glissée jusqu'à eux, qui dit, baissant la voix, pour n'être pas entendu des enfants :

— Anna, j'ai écrit à Gildas, et j'ai mis la lettre à la poste moi-même. Il prétend avoir l'idée de devenir clerc ; il ne me l'a jamais dit, avant la guerre.

— A moi, il l'avait dit ! répondit la mère, en relevant la tête, qu'elle rabaissa aussitôt après.

— Tu as eu tort de ne point m'en faire part, Marie ; et à présent, il est trop tard. Ça ne s'est jamais vu, dans nos campagnes tout au moins, des enfants qui entrent au collège à vingt ans ! Je n'y crois point, à ces envies-là de changer de métier, quand on est dans la plus forte saison du travail. S'il veut donner l'exemple de la charité, il en a une à faire ici : aider son père et courir à nous, dès que la guerre sera finie.

Sa place est marquée à Penmur. Je n'en peux plus. Toi, la mère, tu as grand besoin de te reposer aussi... Nous nous retirerons dans Muzillac, pas loin de l'église...

Il toucha de la main l'épaule d'Anna :

— Voilà notre nièce, qui tiendra volontiers la maison d'ici. J'ai écrit tout ça à Gildas, et je compte qu'il va cesser ses grimaces, à présent...

La mère s'était levée. Ses yeux luisaient dans l'ombre, ses yeux fatigués; ils luisaient de l'honnête colère de la foi blessée.

— Mauvaise parole, Jean-Guillaume!

— C'est pourtant la mienne.

— Un païen ne parlerait pas autrement!

— A savoir?

La vieille femme s'enhardit jusqu'à répondre :

— Corentin Maguern, ton frère, ne ferait pas ce que tu fais!

Jean-Guillaume eut un rire sonore, où la colère, le défi, le ressentiment étaient mêlés. Il se tourna, de nouveau, vers la jeune fille :

— Qu'elle aille donc le trouver, si tu crois cela!

Il se mit à rire encore, et, à tâtons, se dirigea vers la porte.

Dans la salle voisine, les enfants, qui entendirent l'apre ricanement du père, s'imaginèrent que c'était là un signe de bonne humeur. « Tant mieux! pensèrent-ils. Fini, l'orage! »

Ils se trompaient...

Dans la nuit, après que les garçons se furent retirés dans leur chambre, la mère Marie prit à part sa nièce, dans le coin de la salle, près de la cheminée, et dit :

— Comme tu n'as point, cette année, ni l'année dernière, été voir ton père, à l'île aux Moines, moi, je suis d'avis que tu lui fasses visite, en effet, et plus tôt que plus tard. On verra bien! Pourquoi ne partirais-tu pas dès demain, puisque le père a permis?

— J'irai, dit Anna.

LE RETOUR A L'ÎLE AUX MOINES

Au petit jour, Anna montait dans la carriole, conduite par Ange Maguern, pour prendre le premier train à la gare du chemin de fer départemental, qui vient de la Roche-Bernard,

et se dirige vers Vannes. Elle emportait un paquet pas plus gros qu'une citrouille, enveloppé d'une serviette blanche : un peu de linge, trois coiffes, qui seraient mieux repassées dans les îles qu'à Muzillac, une paire de sabots, à cause des vasières qui touchaient la maison de son père, et quatre pommes de reinette, conservées dans le grenier de Penmur, et que Marie Maguern, au dernier moment, avait remises à Anna : « Je les gardais pour Gildas : donne-les au père Corentin, qui n'en mange sûrement plus, à l'île aux Moines! »

La distance n'est pas grande entre Muzillac et Vannes. Anna fut rendue dans la petite capitale de la Bretagne du sud, avant que le soleil de mars eût attiédi l'air d'une nuit glacée. Il lui fallut cependant se hâter. Le petit vapeur partait de bonne heure. Elle descendit, marchant bien, dans l'air vif, et se demandant pourquoi la mère Maguern avait eu cette idée de faire interroger Corentin Maguern, au sujet de la vocation de Gildas. « En vérité, songeait-elle, je suis conduite, et je ne choisis pas le chemin! Mon père n'a guère de religion : un pauvre reste, une graine encore, au fond du cœur. Depuis longtemps, je n'ai pas repris mon habitude : il sera content de me voir, mais si je lui demande si Jean-Guillaume a eu raison de se déclarer contre « l'idée » de Gildas, ou la mère Marie de se déclarer pour, le plus probable est qu'il rira de nous tous, me renverra demain, après m'avoir bien soignée, et me conseillera d'épouser ce garçon, plus riche que lui, plus riche que moi. »

Elle allait vite, la voyageuse, car le sifilet du vapeur avait déjà appelé les retardataires. Elle monta à bord, et trouva place à l'avant, parmi des femmes et des jeunes filles, qui rapportaient du marché des paniers de provisions. Un abbé ouvrait son bréviaire. Des marins de l'État s'en allaient en congé; une famille de commerçants de la ville, père, mère, quatre enfants jouant au « cheval échappé », le cinquième endormi dans les bras d'une nourrice, devaient se rendre dans quelque villa de l'île aux Moines, ou d'Arradon, ou de Port-Navalo, dont on ouvrirait les fenêtres et balaierait les parquets de sapin, en prévision des vacances prochaines. L'hélice du vapeur commençait de tourner, et soulevait un gros bourrelet d'eau, qui suivait le bateau, et, déferlant sur les deux bords de la rivière,

courbant les roseaux et fouillant la vase, retombait en cascades boueuses.

De plusieurs points du Morbihan, des barques venaient à l'encontre du petit vapeur : un chaland à pétrole, transportant une vache et son veau ; un sinago pansu, dont les deux voiles rouges enveloppaient vingt femmes et filles, chacune ayant à ses pieds un mannequin de coquillages ou de poissons. Sur les cheveux bruns, sur les cheveux blonds, le diadème brodé des îloises étincelait. Anna, curieuse et le cœur battant, se dressa, quand les deux bateaux se croisèrent, à dix mètres l'un de l'autre. L'une des filles, entre les voiles du sinago, tendit le bras, désignant Anna, et l'on put voir la blancheur de ses jeunes dents. Mais aussitôt, la seconde voile ayant passé comme la première, pages tournées par le vent, tout disparut : les femmes, les paniers, le sourire de celle qu'on n'avait pas eu le temps de reconnaître. La rivière de Vannes s'élargissait.

Anna est debout, à l'avant du bateau, appuyée au garde-fou, au-dessus de l'ancre pendue. Elle ouvre grands les yeux, à l'image de son golfe, jardin d'îles basses ou de mince relief, posées sur les eaux calmes. Les terres inclinées forment l'enclos immense. On les peut suivre du regard, jusqu'aux brumes là-bas, jusqu'à Locmariaker, porte sur l'Océan, goulet par où s'emplissent ou se vident à moitié dix mille hectares de lac. Elle reconnaît son pays, la grande fille de Corentin Maguern ; toute l'étendue baigne dans une clarté voilée. Le vif de l'eau est bleu, le tour des îles est pâle, à cause des vasières à peine recouvertes.

Quand le bateau a touché l'estacade de l'île d'Arz, quand elle sent que le temps est venu maintenant de mettre le cap sur le port de la grande île, la sienne, Anna ne songe plus qu'à cette visite qu'elle va faire à son père. Deux ans qu'elle n'est venue là ! Dans quel état va-t-elle trouver la petite ferme, où elle a été élevée ? Elle n'est point attendue. Peut-être faudrait-il courir les chemins, à la recherche de Corentin Maguern, qu'on rencontre plus souvent chez les autres que chez lui : s'en aller jusqu'à Kergrancie, et même jusqu'au Kerno, où il y a un petit débit, dont il aime trop la « picherelle » ?

Le vapeur a repris le chenal, et avance lentement, contre les courants. On aperçoit tout un morceau de l'île, une baie

longue, avec son petit port et son quai de débarquement, que termine une pointe de roche, plantée d'une futaie de pins et de lambertianas, qu'on nomme le « bois d'amour ».

Anna regarde, au delà des canots et des barques, ancrés au bord de l'île, le chemin qu'elle va suivre tout à l'heure, et qui monte, et se perd vite parmi les maisons, les murs de vergers et les arbres qui couvrent la pente. Car l'île aux Moines a l'échine assez haute, dans cette partie du nord par laquelle on l'aborde. Pour se rendre chez son père, Anna traversera en partie le village, elle franchira l'arête des terres, et descendra vers l'est. Tout lui parle, chaque toit dit son nom. Il lui vient à l'esprit des images qu'elle croyait perdues, des souvenirs du temps de l'école, du temps de la mère, qui était la plus belle femme de l'île.

Triste passé, puisque la mère est morte jeune, puisque cette femme, qui n'était point née dans les îles du golfe, mais au loin, dans celle de Houat, et d'un sang de marins, avait réussi à séparer Corentin de Jean-Guillaume, à lui faire quitter une bonne ferme de Muzillac, où elle ne pouvait s'habituer et, pour vivre dans le vent de la mer, avait obligé ce faible Corentin à louer quelques hectares de terre sur les grèves de l'île aux Moines. Avant même qu'elle mourût, Corentin était ruiné ; elle avait aidé à la ruine, étant de tête légère, folle de parures, toujours en promenades et en projets, courtisée par les capitaines en retraite et les patrons de sinagos, qui la prenaient à bord et la conduisaient aux fêtes d'Auray ou à celles de Vannes, et jusque bien loin du golfe, vers Houat et vers Belle-Ile, tandis que l'homme, abandonné, buvant les petits profits de ses champs mal tenus, laissait grandir, à peu près au hasard, la fille et les deux fils qu'il avait eus de cette Noémie Bohan, échappée des falaises de Houat, mais demeurée sauvage, et hostile à la terre que le flot n'enveloppe point. Heureusement, Anna avait été instruite, et élevée à moitié, par une vieille iloise, voisine pieuse, qui avait eu pitié de l'enfant. Jeunesse à qui la vraie tendresse maternelle avait manqué, celle qui ne caresse pas trop, celle que l'âme intéresse d'abord, et qui pense aux avenir.

Le vapeur, bien gouverné, se glissait le long de l'estacade en pente ; la plupart des voyageurs descendaient ; Anna, portant son paquet blanc, les suivait, et la crainte l'avait saisie,

et le regret de ce voyage trop vite accepté, inutile presque sûrement, dangereux peut-être. Car le père ne la retiendrait-il pas ? Comment ferait-elle, s'il la suppliait de rester à la ferme, de le servir, de remplacer les deux frères embarqués, et s'il se fâchait, et, violent comme il l'était, s'il ameutait les voisins, parce qu'aucun de ses enfants ne consentait à vivre avec lui ?

Elle allait dans le chemin pierreux, derrière une vingtaine de passagers, qui ne furent plus, bientôt, qu'une douzaine, et puis moins nombreux encore ; un groupe s'engageait dans une venelle, un autre s'arrêtait devant une porte qui s'ouvrait.

A présent, la jeune fille est seule. Elle se hâte ; elle descend une petite pente ; l'église est devant elle, au loin ; il y a, vers la droite, des fermes, quatre ou cinq, des ruelles et des cours, des étables et des granges enchevêtrées, et les terres baissent beaucoup, et les petits vergers clos de murs touchent la grève, et sont touchés par le flot, dans les grandes marées.

Anna s'est arrêtée. Son cœur bat violemment. Au bas de ce raidillon, foulé par le fer des roues et par le pied des bêtes, le long toit d'ardoises, perpendiculaire à la route, et qui, aux matins d'été, fait ombre sur la mer, c'est celui de Corentin Maguern.

RENÉ BAZIN.

(La troisième partie au prochain numéro.)

LE CHÔMAGE MONDIAL

Le chômage, tel qu'il sévit parfois dans notre civilisation moderne, est une maladie grave, guérissable en principe avec le temps, mais qui a pris récemment les proportions d'un fléau mondial. L'épidémie a commencé par exercer ses ravages en Angleterre un peu après la guerre et continue à s'y développer de jour en jour. Elle a gagné, depuis une quinzaine de mois, la plupart des nations industrielles et elle finit maintenant par atteindre la France, longtemps épargnée parce qu'elle peut davantage vivre sur elle-même et parce qu'elle avait eu à réparer les destructions de la guerre avec un personnel ouvrier insuffisant.

Les nombres de chômeurs que l'on publie fréquemment diffèrent suivant le mode de calcul et aussi suivant la tendance qui préside à leur élaboration et seraient donc à discuter. Là où l'assurance fonctionne, on y comprend tous les assurés en cause. Ailleurs, ce seront simplement ceux qui viennent s'inscrire ou demander du secours. Partout, on peut confondre les chômeurs partiels avec les chômeurs totaux, faire entrer en ligne de compte les chômeurs saisonniers de l'agriculture, etc. C'est ainsi que le total mondial varie, suivant les évaluations, entre 15 et 20 millions. Mais, qu'il s'agisse de l'un ou l'autre chiffre, on n'en est pas moins épouvanté quand on se représente cette immense armée de 15 ou 20 millions d'hommes amenés par les circonstances à se croiser les bras.

Tel est cependant le résultat auquel conduit une addition bien simple. 4 millions et demi de chômeurs en Allemagne,

2 millions et demi en Grande-Bretagne, un demi-million en Italie, plus de 200 000 en Pologne, 180 000 (complets ou partiels) en Belgique, 150 000 en Tchécoslovaquie, constituent pour l'Europe un minimum de 8 millions, que l'on porte souvent à 11. Aux États-Unis, on compte 7 à 8 millions, 400 000 au Japon, etc. Et ces nombres, au lieu de diminuer, s'accroissent sans cesse avec une effrayante rapidité.

Par exemple, en Angleterre, on en était à 1 154 129 en juillet 1929, à l'avènement du ministère travailliste. On a atteint 1 539 000 au début de mars 1930, 2 011 467 à la fin de juillet (dont 1 257 982 chômant totalement), 2 618 000 à la fin de décembre. En Allemagne, on comptait un million en 1929, 1 700 000 en mai 1930, 3 millions en juillet; on en est à 4 millions et demi. Aux États-Unis, le chômage n'a commencé qu'après la crise boursière à la fin de 1929. En février 1930, on parlait déjà de 3 700 000. Depuis lors, ce chiffre a plus que doublé et tous les récits nous peignent, dans ce pays des milliardaires, des queues d'indigents s'allongeant pour obtenir des rations de pain. En Italie, on se vantait il y a un an d'échapper au chômage. Dans l'été de 1930, on a monté à 300 000, aujourd'hui à 500 000, etc.

Le mal étant tel et aussi manifeste, on ne peut s'étonner que les médecins les plus réputés aient été appelés en consultation. La commission du chômage du Bureau international du travail a eu récemment à étudier le cas. On y a opposé ce que l'on a appelé les solutions ouvrières et les solutions patronales, comme si patrons et ouvriers n'avaient pas ici le même intérêt. Mais les pays atteints par le chômage ne paraissent pas destinés à s'en porter mieux. Je ne prétends pas non plus, bien entendu, donner ici en quelques pages un remède précis à une crise aussi générale, aussi intense, aussi prolongée et d'origine aussi complexe. Peut-être, toutefois, me sera-t-il permis d'indiquer quelques observations dont on ne me semble pas tenir un compte suffisant quand on établit le diagnostic. On pourrait les considérer comme de simple bon sens si la notion de bon sens n'était, en des questions pareilles, celle sur laquelle on s'entend le moins.

Le chômage actuel a un certain nombre de causes immédiates sur lesquelles on est généralement d'accord, mais pour lesquelles on reconnaît avec non moins d'unanimité que l'on

ne peut à peu près rien. Je vais les rappeler très rapidement. Il a également des causes plus profondes dont on ne parle guère et qui me paraissent à la racine même du cancer sous la morsure duquel le monde civilisé s'affaiblit rapidement. C'est elles que je voudrais essayer de dégager.

LES CAUSES DONT ON PARLE

En premier lieu, le chômage vient évidemment de la surproduction, ou, si l'on préfère, de la sous-consommation mondiale. Les crises de ce genre subissent une évolution cyclique à retours périodiques facilement explicables et dont on n'a qu'à attendre la fin comme celle d'un phénomène naturel, d'un tremblement de terre, d'un cyclone, ou, plus simplement, d'une saison pluvieuse en relation avec les taches du soleil. Mais la surproduction actuelle a un autre motif : c'est le développement excessif des installations qu'avait provoquées la guerre et qu'on a encore accrues après la guerre au moyen des bénéfices réalisés, prétendant ainsi abaisser le prix de revient par le travail en série sans avoir à se préoccuper de la vente. On dit, par exemple, qu'aux États-Unis, l'industrie de l'automobile est équipée pour produire 8 millions de voitures par an, quand le monde en absorbe 6 ; 900 millions de paires de chaussures pour une consommation américaine de 300 millions ; 750 millions de tonnes de houille quand le marché américain n'en prend que 500 millions ; 66 millions de tonnes d'acier quand, en 1930, il a fallu se réduire à 40 millions ; 1750 millions de dollars de laine pour une production effective de 656, etc. Cette surproduction spéciale de l'après-guerre tient à une crise de folie que l'humanité traverse depuis vingt ans et dont nous aurons à rechercher les causes psychologiques.

Il est non moins clair que la fermeture des marchés russes ou extrême-orientaux doit mettre nécessairement les pays exportateurs d'Europe ou d'Amérique dans la gêne. Cela revient à dire qu'il vaudrait mieux pour nous ne pas voir la Russie sortie de la civilisation et la Chine plongée dans l'anarchie. Mais pourquoi a-t-on commencé par envisager avec satisfaction et par encourager les débuts de ce bouleversement asiatique ?

Mentionnerai-je encore une cause dont on parle quelque-

fois, la mauvaise répartition des crédits ou de la richesse représentée par l'or? Ici encore personne ne contestera que, si tous les pays étaient riches ou disposaient d'un crédit inépuisable, ils pourraient entreprendre des travaux utiles occupant de nombreux ouvriers. Mais les États qui se plaignent aujourd'hui de ne pas inspirer assez de confiance aux prêteurs auraient dû y songer plus tôt, au moment où ils ont trouvé très commode d'accroître leurs dettes par le gaspillage et de les amortir par la banqueroute.

On invoque enfin le surpeuplement, jusqu'à préconiser la restriction de la natalité. Cela peut être vrai localement. Mais comment s'expliquer que, dans l'ensemble, la guerre ait eu pour effet imprévu de manifester, sinon d'accentuer ce surpeuplement, qui d'ailleurs augmenterait en même temps le nombre des consommateurs?

Une cause un peu moins directe, mais encore facilement admise de tous, c'est la rapidité, la brusquerie avec laquelle s'est faite la rationalisation de l'industrie. Ici pourtant nous commençons à aborder un domaine où, les faits étant admis, la discussion tourne à l'aigre sur les conclusions à en tirer. La rationalisation a été d'abord considérée à juste titre un peu partout comme un bienfait. Elle représente, en effet, la substitution de la science et de la technique à un grossier empirisme, l'économie des matières premières, des combustibles et des efforts humains, l'utilisation plus complète des ressources naturelles, la réduction du prix de revient : en un mot, ce que, dans le langage courant de toutes les cérémonies officielles, on nomme journellement le progrès. Il est bien clair du reste que, si l'on diminue la part de l'effort musculaire, on est amené à réduire le nombre des manœuvres, puisque c'est précisément ce qu'on cherche. Les loisirs que l'on veut leur assurer et qui constituent les congés payés ou la semaine anglaise, peuvent aussi devenir le chômage.

L'objection que l'on fait à la rationalisation est celle que l'on a toujours commencé par opposer à toutes les étapes du machinisme, probablement depuis le jour où l'on a remplacé les silex par du bronze ou la bêche par la charrue et personne ne songe plus cependant, je crois, à détruire les métiers Jacquard pour reprendre le métier à main, les navires à vapeur pour employer les seuls bateaux à rames, les automobiles ou

les chemins de fer pour voyager en diligence. Nous n'en sommes pas encore à brûler, comme Omar, les bibliothèques et les Sorbonnes. On exagère d'ailleurs un peu la part de la rationalisation dans le chômage et, comme nous le verrons mieux tout à l'heure, si la rationalisation a pris un tel essor, peut-être un peu trop vite, c'est bien parce que les manœuvres l'ont voulu.

CELLES DONT ON NE PARLE PAS

J'arrive maintenant aux causes dont on ne parle pas et qui me paraissent à la base de tout : à savoir les faillites inavouées de ces théories étatistes et de cette économie dirigée qui, surtout depuis la guerre, nous ont fait vivre, sans souci des réalités et de l'expérience, dans ce qu'on pourrait appeler une maison à l'envers.

Pourquoi, en effet, indépendamment des causes énumérées plus haut, y a-t-il chômage mondial ? Ce n'est assurément pas par le désir des industriels qui luttent contre lui de leur mieux en invoquant le secours de l'État, ni, au début, par celui des ouvriers. C'est parce que les consommateurs ne peuvent ou ne veulent plus payer les prix qu'on leur demande et que l'industriel est contraint à leur demander par les exigences des manœuvres et du fisc, celui-ci lui-même mis en branle par la toute-puissance déraisonnable du nombre. Quand le prix de revient dépasse le prix de vente, l'industriel congédie tout ou partie de ses ouvriers et, si ceux-ci ne veulent pas se plier aux conditions nouvelles du travail ou accepter une autre tâche dans le même pays ou la même tâche dans un pays différent, ils sont amenés à chômer.

Il y a deux manières d'assurer un bénéfice à l'industrie, donc de la développer et, en fin de compte, d'augmenter le personnel occupé, de réduire le chômage, c'est d'accroître le prix de vente ou c'est de diminuer le prix de revient. (Je ne parle pas des artifices de la réclame.)

La première méthode est la plus commode, la plus conforme à l'inertie et à la paresse naturelles, celle qui lèse le moins d'intérêts immédiats, celle qui réjouit aussitôt ouvriers et intermédiaires, celle enfin que l'on réalise le plus aisément par des combinaisons arbitraires, syndicats, trusts, cartels

internationaux (1), monopoles de fait ou de droit, tarifs de douane, étatisme sous toutes ses formes. Elle concorde avec une tendance générale au despotisme qui, sous des noms divers, dictature, bolchévisme, parlementarisme socialisant, etc., a éliminé aujourd'hui partout le culte périmé de la liberté. C'est donc celle que l'on avait commencé à pratiquer avant la guerre (à laquelle elle pourrait bien avoir contribué) ; c'est celle qui sévit depuis la guerre et que l'on a encore prétendu nous imposer par les méthodes orgueilleuses de l'économie dirigée. Une solution américaine, dont la vogue s'est étendue à travers le monde, consistait à gaver les ouvriers pour en faire des consommateurs, sans s'occuper ni du prix de revient, ni des possibilités de vente : considérations désuètes, tout au plus bonnes pour la décrépitude des Européens. Je ne ferai qu'une observation à cet égard. Voilà au moins treize ans que les médecins officiels appliquent cette méthode au malade. Le résultat étant celui que l'on voit, la conclusion, semble-t-il, devrait être qu'il faut changer de médecins ou tout au moins de système.

Le seconde méthode, qui est plus rude et qui nécessite plus d'énergie, cherche, non à augmenter le prix de vente, mais à abaisser le prix de revient par l'économie, par le machinisme, par la rationalisation, par une meilleure utilisation des efforts humains et des ressources mises à la disposition des hommes. Quoi que l'on fasse et si absurdement qu'on s'entête par principe dans une lutte stérile contre les nécessités économiques, on sera forcé, en définitive, d'en venir là. Car le consommateur, c'est tout le monde. L'État qui finance puise dans la bourse d'à peu près tout le monde. Il arrive un moment où ce « tout le monde », si inerte et sans cohésion qu'il apparaisse d'abord, finit par se révolter et se mettre en grève. La grève des consommateurs est la leçon des étatistes et des syndicalistes trop ambitieux.

En ce moment, on n'achète plus rien, ni matières premières, ni produits fabriqués, ni valeurs de bourse, et, plus les producteurs et les intermédiaires sont réduits à la portion congrue, plus eux-mêmes s'associent pour leur part à cette grève de la consommation. Ainsi le mouvement s'étend de

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} mars 1930.

proche en proche jusqu'au jour où il aura produit ses conséquences inévitables, en déterminant à la fois la chute des salaires et celle des prix. Cette chute, un gouvernement fort peut essayer de la réaliser brusquement par ukase autocratique. Nous venons d'en voir des exemples en Italie et en Allemagne. Ailleurs elle se produira plus lentement, mais forcément, un pays moderne étant impuissant à se défendre contre des mouvements d'ensemble qui se propagent suivant les lois de l'équilibre hydrostatique. Ainsi les acheteurs, lassés d'attendre en se privant, reviendront vers les vendeurs, la production reprendra, le chômage se réduira. Tous les autres procédés que l'on a pu mettre en avant sont des palliatifs plutôt dangereux qu'utiles : de simples cachets d'antipyrine qui donnent l'illusion d'avoir guéri la fièvre et qui en laissent subsister la cause profonde.

Que l'on ne s'y trompe pas, une réduction simultanée et générale des salaires et des prix n'aurait aucun inconvénient pour tous les travailleurs, qui dépensent en entier leur salaire du jour, du mois ou de l'année. Peu leur importe que la valeur absolue se modifie, si la valeur relative reste la même ! Cela consiste simplement à changer l'étalon de mesure, la valeur du franc, comme si on transposait un morceau de musique dans un autre ton. Seul le décalage, qui altère un moment les rapports, peut être pénible et doit être évité. La vie à bon marché présente, au contraire, des avantages indéniables pour tous ceux qui cherchent tant soit peu à économiser. Peut-être vatt-elle se réaliser partout, quoique nous ne nous en apercevions guère. Elle s'est déjà traduite par une baisse considérable des matières premières, assez connue aujourd'hui pour qu'il soit inutile d'y insister. Cette baisse devrait amener automatiquement la baisse du coût de la vie, si l'on ne voyait pas intervenir ici les deux facteurs du malaise que j'ai signalés plus haut, la force du nombre représentée par les manœuvres et sa traduction par le fisc.

On remarquera que je dis ici les manœuvres et non les ouvriers, ce qui est tout différent. L'ouvrier accomplit une œuvre en y apportant son talent, son intelligence, le produit d'un long apprentissage. Le manœuvre n'y collabore comme une machine que par la force de ses muscles. Or, grâce à la puissance des syndicats et de ce grand syndicalisme que l'on

appelle le suffrage universel, les manœuvres, multitude coordonnée, ont pris partout possession du pouvoir et imposé un nivellement par en bas qui a eu pour résultat d'éliminer les ouvriers qualifiés. Il est très naturel et très légitime que les manœuvres ou les ouvriers cherchent à améliorer leur situation. Mais, pour obtenir des résultats qui pouvaient être excellents en eux-mêmes, ils ont prétendu aller beaucoup trop vite et mettre la charrue avant les bœufs. Une avidité maladroite a opéré finalement contre leurs propres intérêts en déterminant la crise dont ils se plaignent aujourd'hui. Le fisc, qui est devenu un instrument de spoliation entre leurs mains, a agi dans le même sens et contribué au même résultat.

Il faut bien s'imaginer que, dans un prix de revient, à part une somme de plus en plus minime consacrée à la rémunération du capital, tout le reste n'est en dernière analyse que dépenses de main-d'œuvre ou impôts. Ce sont des dépenses de main-d'œuvre qui constituent, indépendamment des salaires propres à l'usine, les dépenses de matières premières, de combustibles et de transports. Quant aux impôts, il ne faut pas seulement comprendre sous ce nom les impôts directs qui peuvent apparaître sur un bilan ou que l'on met à la charge des actionnaires et obligataires, mais aussi tous les impôts indirectement perçus dans une dépense, un achat ou une obligation légale, chemins de fer, assurances sociales, taxe d'apprentissage, etc. L'exagération de ces deux éléments est la cause première de la vie chère. Elle est aussi l'origine de certaines transformations, contre lesquelles les ouvriers protestent et qui ont contribué à les faire chômer.

Pourquoi, par exemple, a-t-on rationalisé avec tant d'intensité? C'est d'abord parce que les manœuvres exigeaient des salaires accrus au coefficient 7 ou 8 au lieu de 5; c'est parce qu'ils donnaient pour le même prix une quantité de travail moindre (journée de huit heures, etc.). C'est parce qu'ils exigeaient des maisons ouvrières dont la construction était devenue ruineuse. C'est peut-être plus encore parce qu'ils ne savaient plus leur métier et changeaient constamment d'entreprise avant d'avoir eu le temps de l'apprendre. Cela éclate, notamment, dans deux des industries qui ont été les plus lentes à adopter le machinisme, la mine et l'agriculture. Dans les deux cas, la machine ne constitue pas toujours une économie bien sensible,

mais elle remédie à l'impossibilité de trouver et de garder le nombre d'ouvriers voulus pour effectuer un travail. Une anomalie de la situation présente est que le manque d'ouvriers pour beaucoup d'ouvrages coïncide avec le chômage pour d'autres et, dans une certaine mesure, y contribue en supprimant des consommateurs possibles. Pourquoi aussi les pays exotiques se sont-ils constitué une industrie au détriment des exportations européennes? Parce qu'on leur imposait des prix trop élevés.

Toutes ces exigences ouvrières et fiscales (ce qui, comme cause première, revient au même, le gaspillage du budget étant la conséquence du socialisme) ont pu trouver leur satisfaction pendant quelques années où l'Europe, sans toujours s'en douter, a dévoré les réserves accumulées pendant des siècles de patience et d'économie. Alors tout le monde a vécu plus ou moins sur le capital et l'on a pu énoncer gravement tous les paradoxes : que le salaire d'un ouvrier doit être déterminé d'après un certain standard de vie jugé indispensable et non d'après les possibilités de vente limitant le prix de revient; que l'on peut augmenter indéfiniment la production pour pouvoir travailler en série, parce que les salaires surabondants multiplient les consommateurs; que, dans un placement, l'intérêt ne doit plus intervenir, mais seulement la majoration illimitée du capital réalisée par la hausse en bourse, etc. Voilà ce que j'appelais tout à l'heure vivre dans une maison à l'envers. Mais, par l'épuisement bientôt accompli des réserves européennes, l'humanité est forcée de revenir à l'ancienne loi si démodée, si raillée récemment, de l'offre et de la demande, à la considération de l'intérêt dans un placement, à la réduction des prix et des salaires.

DES REMÈDES?

On hésite cependant à y arriver, et il me reste à parler des deux remèdes que l'on a préconisés un peu partout avec insistance et dont l'un ne me paraît qu'un moyen d'aggraver le mal, l'autre un palliatif provisoire. J'entends par là la généralisation de l'assurance-chômage et l'exécution des travaux publics.

Et d'abord l'assurance. Il est un fait que l'on ne devrait pas

oublier, c'est que le chômage est né et a grandi d'abord en Angleterre, pays où l'assurance-chômage est devenue, comme nous allons le voir, un véritable scandale. Cela seul devrait suffire pour écarter l'idée de le généraliser.

Toute assurance, ne craignons pas de le dire, développe, aux dépens de la communauté, le danger contre lequel elle prémunit les individus. Elle peut constituer un progrès réel mais qui a sa contre-partie. Nous l'observons même pour les incendies que l'on met moins de prudence à éviter, surtout moins de zèle à éteindre, quand le risque apparaît limité et couvert par l'assurance et que, dans des cas trop nombreux, des malfaiteurs, généralement impunis, allument alors volontairement. Le fait n'est pas moins manifeste pour les accidents d'automobiles. Les chauffeurs iraient certainement moins vite s'ils se savaient exposés à payer la casse. L'assurance-maladie multiplie plus nettement encore, accentue et prolonge les maladies vraies ou simulées.

Dans le cas du chômage, ce qui s'est passé en Angleterre a été singulièrement concluant. Depuis que les lois de 1911 et de 1920 ont assuré aux chômeurs de toutes les industries des allocations d'assistance sans condition de prime et sans limite de durée, on a vu leur coût passer progressivement de 1 240 millions de francs en 1921, à 6 500 millions en 1929, à 43 milliards en 1930, en même temps que le nombre des chômeurs croissait dans les proportions indiquées plus haut. Les allocations de chômage étant devenues l'objet de l'inévitable surenchère électorale, il est rapidement arrivé que l'*Unemployment fund*, impuissant à payer, a dû demander à l'État des sommes croissantes. Ce fonds de chômage avait déjà, en juillet dernier, emprunté 7,5 milliards. Il en est à 8,7. Et cela ne comprend pas toutes les formes d'assistance publique (hygiène, retraites, etc.), et toutes les manifestations de la charité privée. Rien que pour les chiffres officiels, on arrive en 1929 à plus de 42 milliards prélevés par le prolétariat sur l'État. A quoi il faut encore ajouter les travaux publics destinés à réduire le chômage. Au mois de mars 1930, le ministère travailliste se vantait d'avoir dépensé à cet effet, dans ses dix mois de pouvoir, plus de 8 milliards de francs. Le chômage encouragé par l'assurance est un gouffre dans lequel s'engloutit la fortune de l'Angleterre.

Pourquoi les chômeurs anglais se multiplient-ils à ce point ? Ce n'est pas seulement parce que l'industrie anglaise subit un marasme incontestable, dont ils sont eux-mêmes la cause : c'est parce qu'ils ont à peine de bénéfice à travailler et qu'ils s'habituent à la paresse. Cela ne veut pas dire que le secours de chômage permette de mener large vie. Mais il donne le moyen, vivant sans rien faire, de ne pas mourir de faim. Alors que le coût de la vie a baissé en Angleterre d'environ 22,5 pour 100 entre 1921 et 1929, le taux des secours accordés aux chômeurs a augmenté de 13 pour 100 pour les célibataires et de 33 pour 100 pour les hommes mariés pères de trois enfants. Dans ces conditions, tous les artifices ont été imaginés, propagés et généralisés pour obtenir le meilleur bénéfice avec le moins de peine : travailler juste assez pour toucher la prime en y ajoutant néanmoins un certain gain, faire travailler quelques heures une seule personne du ménage secouru, etc... Les ouvriers, généralement peu experts, qui ont été les premiers atteints par les licenciements, ont fait rapidement ces calculs dont tout Anglais connaît aujourd'hui beaucoup mieux que nous le résultat.

L'assurance de chômage est calculée de telle manière qu'un ouvrier ayant femme et enfants peut avoir avantage à ne pas travailler, recevant ainsi par semaine 17 schellings pour lui, 9 pour sa femme et 12 pour six enfants, soit 38 schellings, ou 235 de nos francs-papier (39 francs par jour, dimanche exclus). Un ménage gagnera autant, l'homme restant oisif et la femme travaillant deux ou trois jours par semaine, que s'ils se fatiguaient tous deux. Et les facilités pour toucher la prime sont grandes. Il suffit d'avoir travaillé et payé pendant deux mois sur deux ans et on est arrivé à admettre comme naturel et légitime que l'ouvrier sans place se refuse à changer de lieu, de métier ou de conditions de vie. On a vu des chômeurs envoyés au Canada en revenir parce qu'ils trouvaient le travail trop dur et recommencer à émarger. Il faut donc, pour préconiser encore l'assurance comme un moyen de guérir le chômage, une foi singulière dans la mystique socialiste.

Reste la ressource, très généralement adoptée comme moyen d'attente, de commander des travaux publics aux frais de la communauté. L'argumentation sur laquelle on se fonde est plausible et la méthode peut être admise à la condition

qu'il n'y ait pas gaspillage. En industrie, il faut, quand on le peut, utiliser les périodes de mévente à exécuter des travaux d'avenir destinés à assurer la prospérité future : travaux que l'on tend à négliger, faute de personnel, dans les périodes de prospérité. Un État est encore mieux fondé à pratiquer le même système. Néanmoins, n'oublions pas que le paiement de ces travaux est fourni par l'impôt, ou par l'emprunt qui constitue un impôt différé ! Il a en conséquence des limites étroites et on peut se demander si un dégrèvement immédiat n'atteindrait pas plus complètement le même résultat en permettant aux industries de réduire leur prix de revient, de vendre et, par conséquent, de produire davantage. Rappelons-nous également que l'effet de ce système est nécessairement provisoire, donc impuissant dans le cas d'une crise qui se prolonge et que l'on risque alors de tomber dans l'erreur des ateliers nationaux !

On peut, dans le même ordre d'idées, concevoir un procédé beaucoup plus radical : c'est, pour supprimer le chômage, de forcer bon gré mal gré les chômeurs à travailler. Une telle solution bolchéviste semble d'abord tout à fait contradictoire avec la solution travailliste précédente ; mais on va voir qu'elle peut en être l'aboutissement logique.

En Angleterre, où il reste de grosses réserves bourgeoises à dévorer, on en est encore, nous venons de le voir, sous prétexte de remédier au chômage, à nourrir des chômeurs de plus en plus nombreux aux frais de ceux qui ont fait autrefois quelques économies. Une portion croissante de la nation vit ainsi sur des réserves qui s'épuisent. Cela ne peut durer toujours. Le fléchissement récent de la livre sterling, que l'on a dû soutenir momentanément par des moyens de fortune, en est un indice critique. Si l'on ne change pas de système, ce qui sera dur, il viendra un jour où les réserves seront épuisées et l'on se trouvera dans le cas de la Russie où la dilapidation a été plus intensive. Là, l'État, ne pouvant plus nourrir toute sa population à ne rien faire en lui assurant le « *standard of living* » exigé par l'ouvrier anglais, la fait maintenant travailler tout entière de force où il lui convient, comme il lui convient, dans les conditions qu'il lui convient : ce qui est extrêmement commode pour les ingénieurs et supprime toute velléité de grève. Après quoi, il vend n'importe à quel prix les produits obtenus

et en répartit la proportion qu'il veut en salaires. C'est-à-dire que, sous la forme particulièrement implacable de l'esclavage, ce pays si « avancé » est en somme ramené au vieux principe de l'économie classique imposé par la nécessité des temps anciens, où le prix de vente déterminait le prix de revient, donc les salaires.

On pourrait par suite considérer cette solution comme à peu près « rationnelle », si elle ne nécessitait pas l'abominable emploi de la terreur. Elle est l'exagération de ce qu'ont été conduites à imposer ailleurs des dictatures, dont le principe n'est pas si éloigné qu'il semble du bolchévisme : réduction automatique obligatoire, immédiate et arbitraire de tous les salaires et prix. Les pays parlementaires de l'Europe occidentale, qui n'osent pas employer de telles méthodes, devront sans doute tôt ou tard en arriver au même résultat : la solution la plus logique du chômage mondial étant l'abaissement des prix de revient obtenu par un moyen quelconque, non le maintien contre vents et marées de théories à allure mathématique que la simple expérimentation biologique a condamnées. Souhaitons que cela se passe chez nous en douceur, par une évolution naturelle, avant que le chômage ne soit devenu critique, et assez tôt pour que, dans l'intervalle, nous n'ayons pas été refoulés sur tous les champs d'exportation et envahis, sur notre propre sol, par les produits étrangers !

L. DE LAUNAY.

VERS LE CONSULAT A VIE

I

LES DERNIÈRES OPPOSITIONS A BONAPARTE

Neuf mois ne s'étaient pas écoulés depuis que, dans les journées des 18 et 19 brumaire, Bonaparte avait été, par un irrésistible mouvement de l'opinion, porté à la tête de la République. Un pays sombrant dans l'anarchie, fruit d'épouvantables discordes, et par l'invasion menaçante, condamné à la ruine, avait tout attendu de lui : le rétablissement de l'ordre, la réconciliation des partis, la reprise du travail, la conquête de la paix par la victoire.

A travers les difficultés sans nombre que j'ai essayé de montrer ici, ce jeune consul de trente ans avait, nous l'avons vu, satisfait à la plupart des aspirations de la Nation de telle manière qu'il avait, sur beaucoup de points, vraiment dépassé ses vœux et ses espérances (1). Il avait fondé un gouvernement, fait accepter une Constitution, réorganisé les finances, restauré le Trésor public, créé de toutes pièces une administration, restitué la justice, refait une discipline à l'armée, remis en route le travail national et, par-dessus tout, en tentant d'arbitrer les querelles, réussi à imposer sinon entre les partis, du moins dans la masse du peuple l'union, condition nécessaire du relèvement ; il avait, par une série de mesures provisoires, à peu près rétabli la paix religieuse et la

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai, 4^{re} et 15 juin, 15 juillet, 15 août, 15 septembre 1929.

paix sociale. Enfin, dans la journée de Marengo, fruit du miraculeux passage du Saint-Bernard, il avait ramené définitivement la victoire sous nos drapeaux.

Des oppositions avaient cependant tenté de se produire. L'opinion, qui, tous les jours, se prononçait avec plus de force pour le sauveur, s'en était, à la vérité, montrée plus indignée que lui-même. Il n'avait pas cependant songé à les briser. Elles étaient naturelles de la part des derniers partis qu'il déposédait et allait étouffer, et il attendait que, la fièvre s'étant définitivement calmée, une autorité plus forte, d'autre part, lui permit de triompher des derniers complots comme des dernières intrigues.

Marengo, qui rétablissait la fortune de la France à l'extérieur, avait, semblait-il, porté assez haut le prestige du Consul et d'ailleurs sa popularité pour qu'il pût, par de nouvelles institutions, achever avec plus d'assurance son entreprise de restauration nationale et, par l'établissement définitif de la paix des consciences, son œuvre de réconciliation nationale; nous allons voir cependant les oppositions, d'abord désarmées, se réveiller en un dernier sursaut; mais il n'en avait rien à redouter: la masse populaire, paysans et ouvriers, dans laquelle la gratitude se muait en amour, lui conférait une force devant laquelle les oppositions les plus résolues devaient fléchir.

L'EUROPE APRÈS MARENGO

Le bienfait qu'on attendait maintenant de lui avec le plus de passion était la paix. Bonaparte avait, un instant, espéré qu'elle sortirait immédiatement de Marengo. La victoire avait en effet produit en Europe un vrai saisissement. En Hollande, en Suisse, le parti français prévalait sur les hostilités déconcertées. En Espagne, où Godoy, le « prince de la Paix », s'appropriait à s'émanciper en cas de défaite, on s'aplatissait. Berthier, entouré du prestige de Marengo, y était envoyé pour tirer parti de la réaction qui se produisait; il devait obtenir que Madrid pesât sur le Portugal, au besoin par des menaces d'invasion, pour qu'il rompit avec l'Angleterre et que, par ailleurs, en échange de la Toscane qui serait donnée, avec le titre royal, aux princes de Parme, infants d'Espagne, celle-ci cédât à la France la Louisiane; car, désespérant de

fonder une colonie africaine avec l'Égypte bien menacée; et escomptant déjà la paix générale, le Premier Consul songeait à un empire d'outre-Atlantique et l'Espagne paraissait disposée à s'y prêter.

En Russie, le terrain était, nous le savons, bien préparé : le tsar Paul, furieux des échecs subis, l'été précédent, en Suisse, par ses armées, en rejetait la faute sur ses odieux alliés et se cantonnait, depuis dix mois, dans une inactivité irritée; le Consul le savait accessible aux sentiments les plus divers, sensible à l'outrage, aussi sensible à la flatterie et capable de passer des haines les plus atroces aux enthousiasmes les plus aveugles. La défaite de ses alliés à Marengo avait rempli de joie son âme ulcérée; la victoire du Consul, sans le réconcilier avec la République, l'avait, d'autre part, exalté d'admiration pour ce « nouveau Frédéric II », avec qui l'on pourrait peut-être s'entendre pour remanier et réorganiser l'Europe sur les bases de l'autorité. Là-dessus, Bonaparte lui annonça qu'il lui renvoyait les 6 000 prisonniers russes internés en France et les lui renvoya en effet, habillés de neuf et réarmés. Puis, désespérant de garder Malte que les Anglais allaient faire tomber, il offrit au Tsar de lui remettre l'île des Chevaliers en dépôt.

Dans les vicissitudes de la politique, les tsars sont toujours restés russes : ils ont, depuis Pierre le Grand, gardé leurs vues sur la Méditerranée, débouché de leur puissance, sur Constantinople et les Détroits. Quel point d'appui serait Malte pour de tels projets, et quel moyen de s'ouvrir une voie vers le Bosphore ! L'expédition de Bonaparte en Égypte avait, plus qu'aucune entreprise française, jadis irrité le Tsar, et maintenant c'était l'Angleterre qui, sur le point de s'établir à son tour en Égypte et à Malte, était devenue pour lui l'ennemie. Soudain Paul se sentait pour « Albion » la haine que, naguère, il concevait contre la France. L'offre de Malte fut accueillie et, avec sa versatilité ordinaire, Paul ne songea plus qu'à l'alliance française, — et avec tant de fougue que, ayant fermé naguère l'oreille aux suggestions, d'ailleurs assez faibles, de la Prusse en vue d'un rapprochement franco-russe, il trouvait maintenant trop timide la politique de Berlin.

De fait, nous savons combien la Prusse était atermoyante à la veille de Marengo. Tout au plus avait-elle alors admis cette

alliance qu'on qualifiait plaisamment à Paris « d'alliance offensive ». Paul, maintenant, la pressait de conclure avec Paris et Pétersbourg une triple entente contre l'Angleterre qui serait chassée des mers et l'Autriche qui perdrait en Allemagne sa séculaire hégémonie. Berlin se décida à envoyer à Paris un ambassadeur, le Toscan Lucchesini, avec des instructions qui s'inspiraient de ses convictions les plus âpres, car il y était question de faire donner à la Prusse toute la Franconie, les évêchés de Bamberg et de Wurzburg et, plus généralement, tout ce qui, arraché à l'Empire en déliquescence, servirait à « couvrir le patrimoine de la maison de Brandebourg exposé à être envahi par l'Autriche ». Et sans cesse il y était parlé de ces « arrondissements » qui vont si souvent revenir dans la correspondance des ministres prussiens. On espérait à Berlin que « Bonaparte, guidé par des vues de modération, tranquilliserait le continent sur les idées, subversives de tout ordre social, qui guidaient autrefois les gouvernants de France », moyennant quoi la Prusse achèverait de lui amener la Russie, — le pourboire étant bien précisé et de fortes dimensions.

En réalité, c'était moins contre l'Autriche que contre l'Angleterre que se formait cette coalition retournée. Les abus tyranniques du *droit de visite* soulevaient maintenant contre « Albion » les colères de presque toutes les nations. Tandis que Lucchesini, muni des instructions les plus favorables, s'acheminait vers Paris, le traité de Saint-Ildefonse était conclu, par lequel, le 1^{er} octobre, l'Espagne s'engageait à céder à la France la Louisiane et la partie espagnole de Saint-Domingue en échange de la Toscane accordée aux infants de Parme ; et c'étaient là les bases de cet Empire colonial d'Amérique qui, à défaut de l'empire colonial africain, se reconstituerait contre l'Angleterre. Mais la veille, 30 septembre, une convention avait, d'autre part, été signée entre la France et les États-Unis qui, rétablissant les relations entre les deux États, constituait en réalité un accord dirigé contre la tyrannie maritime de la Grande-Bretagne ; c'était une très grande victoire de la doctrine du « pavillon couvrant la marchandise » contestée et violée, à journée faite, par le gouvernement britannique.

Le Consul entendait bien en effet frapper avant tout l'Angleterre. Il venait de se convaincre, une fois de plus, qu'elle

seule était derrière les dernières résistances de l'Autriche.

On avait, un instant, pu concevoir l'espérance que Vienne céderait sans plus de défaites. Au lendemain de Marengo, le comte de Saint-Julien, chargé par le maréchal de Mélas de porter à sa cour l'humiliante convention d'Alexandrie, avait passé par le quartier général de Bonaparte et reçu de lui mission d'amorcer une négociation plus large. Modéré dans la victoire, le Consul, maître de l'Italie, se contentait d'offrir, le lendemain d'un si grand triomphe, ce qu'il offrait la veille : le rétablissement des clauses de Campo-Formio, ajoutant simplement que, « en obligeant le peuple français à faire la guerre, on l'obligerait à ne penser qu'à la guerre, à ne vivre que par la guerre », — avertissement que Vienne eût bien fait d'entendre à cette heure où, réellement, l'homme n'aspirait qu'à une carrière pacifique.

Saint-Julien avait cependant trouvé, à Vienne, le chancelier de Thugut fort peu disposé à traiter sérieusement. A la veille même de Marengo, l'Autriche, fort désargentée, avait touché deux millions et demi de livres sterling, moyennant promesse de ne pas faire de paix séparée. Marengo donne à la chancellerie de Vienne, que cet afflux d'or rendait optimiste, l'impression d'une victoire française, certes, mais difficilement enlevée et destinée à rester sans lendemain. Elle avait eu vent, par ses agents, des complots de Paris pendant l'absence du Consul : elle en concluait que celui-ci restait menacé et qu'il fallait se garder de céder aux conseils de Mélas qu'on taxait de panique. L'Autriche en était encore à réclamer le retour aux frontières de 1789 ! Elle n'envoya Saint-Julien à Paris qu'avec l'idée d'amuser le tapis. Il y arriva le 20 juillet. Bonaparte ne fut pas un instant dupe, mais, ne fût-ce que pour rester, aux yeux de la France et de l'Europe, dans le rôle pacifique que, depuis un an, il assumait, il affecta de croire l'Autrichien autorisé formellement à traiter. Il déploya à le conquérir tous ses dons de séduction, si bien que, l'assaillant d'instances, il l'amena, dès le 28, à signer de véritables *préliminaires* de paix sur les bases du traité de Campo-Formio. Saint-Julien repartit pour Vienne avec Duroc, chargé de recueillir la ratification. Mais la chancellerie impériale, surprise et irritée, arrêta, le 5 août, Duroc à la frontière autrichienne, fit incarcérer Saint-Julien et le désavoua à Paris.

Cependant, craignant de laisser à Bonaparte le bénéfice entier de son rôle de pacificateur, l'Autriche offrit d'envoyer à Lunéville un plénipotentiaire chargé plus authentiquement de traiter. Le Premier Consul put, le 25 septembre, annoncer au pays cette nouvelle dont il ne tirait, à la vérité, qu'un espoir à échéance incertaine. Les conférences commencèrent néanmoins. Mais Malte ayant, sur ces entrefaites, succombé, l'Angleterre faisait savoir à Vienne que moins que jamais elle songeait à traiter : maintenant elle comptait faire capituler l'armée française d'Égypte, fort mal en point, et voulait se laisser le temps d'enlever, avant toute négociation, ce magnifique avantage. Or l'Autriche s'obstinait à déclarer qu'elle ne traiterait à Lunéville que si un plénipotentiaire anglais était admis en tiers dans la négociation, ce qui n'était que moyen dilatoire et objection de mauvaise foi.

À la vérité, hésitait-elle, pensant peut-être abandonner son alliée, mais en se faisant payer cet abandon par de gros avantages. S'ils cédaient la Lombardie, les vaincus de Marengo prétendaient, modestement, à tout le reste de la Péninsule et revenaient même sur la cession de la rive gauche du Rhin. C'est dans cet esprit que Cobenzl fut envoyé à Lunéville. Il y était à peine arrivé, que le Consul le faisait prier de pousser jusqu'à Paris. Depuis les conférences d'Udine en 1796, Bonaparte connaissait le ministre autrichien et il pensait exercer sur lui les mêmes procédés de persuasion que quatre ans avant. Cobenzl n'était pas à Paris depuis une heure, que Talleyrand le 28 octobre au soir l'amenait aux Tuileries où Bonaparte le retint jusqu'à l'aube.

Tout fut mis en œuvre, — jusqu'à la mise en scène la plus étudiée, — pour impressionner l'envoyé d'Autriche. Et dans des conférences poursuivies à Malmaison, il continua à tenir l'Autrichien entre les flatteries et les menaces : Cobenzl pouvait encore sauver sa monarchie, mais, les hostilités reprises, Bonaparte était résolu, dit-il, de ne plus laisser à celle-ci même la frontière de l'Adige : Venise lui serait enlevée. On verrait bien ce que le cabinet de Saint-James aurait gagné à avoir empêché l'Autriche de traiter à temps. Celle-ci voulait que l'Angleterre fût représentée à Lunéville, soit ! mais alors le Consul y convoquerait les représentants de la Prusse et de la Russie dont maintenant il se croyait sûr : un congrès euro-

péen réglerait le sort de l'Europe. Cobenzl ne se laissa pas impressionner : « Je n'ai rien cédé », écrivait-il encore le 4 novembre. Bonaparte déclara alors que les hostilités reprendraient le 22 et, en fait, tandis que le plénipotentiaire regagnait Lunéville avec Joseph Bonaparte, chargé de conférer avec lui, le Consul avisait Moreau d'avoir à envisager une rentrée en campagne.

Le Consul se sentait fort, d'ailleurs, de l'arrivée de l'envoyé de Prusse Lucchesini, le 28 octobre, et des résultats de ses premières conversations avec lui : « Je veux, lui avait-il signifié, la ligne du Rhin et l'exclusion absolue de la maison stathoudérienne en Hollande » ; mais il avait ajouté qu'il était prêt à empêcher en Allemagne, d'accord avec la Prusse, « les agrandissements monstrueux de l'Autriche ». L'ambassadeur prussien s'était montré favorable à une alliance si lucrative, et déjà d'autres princes allemands, flairant une curée, envoyaient des plénipotentiaires à Paris pour obtenir des promesses. Le Consul se sentait ainsi sollicité de trancher le sort de l'Empire germanique. Comme, par ailleurs, le prélat romain, Spina, était arrivé, chargé par Pie VII de traiter du Concordat, Bonaparte, qui comptait cette arrivée pour une nouvelle victoire, était d'autant moins disposé à céder à l'Autriche la moindre parcelle de cette Italie où le Pape, hier hostile, pouvait, contre l'Empereur, lui apporter sous peu un appui moral considérable.

MESURES DE PACIFICATION

Il en attendait un bien autre de l'opinion française elle-même.

Tout en poursuivant ses négociations avec l'Europe, il avait repris, avec plus de fermeté encore qu'avant Marengo, sa politique de restauration intérieure fondée sur les réconciliations nécessaires. De la réalisation de ce programme il résulterait pour lui un accroissement d'autorité personnelle que l'Europe attendait pour s'engager à fond. La Prusse avait, à cet égard, formulé le sentiment de l'Europe continentale entière, ennemis, amis et neutres : on ne pourrait, avait-on écrit de Berlin, former une ligue générale qu'à la condition « que la France s'affermît dans son gouvernement intérieur ».

Le Consul voulait y travailler encore en passant maintenant aux grandes mesures de réconciliation. Tandis qu'il abouchait l'envoyé de Rome avec l'abbé Bernier et les pressait d'assurer promptement la restauration du culte en France, il méditait de rayer de la liste des émigrés des catégories si larges de pro-crits, qu'en attendant une amnistie générale, on ferait tomber cette liste à la moitié à peine de ce qu'elle restait après tant de grâces individuelles. Restauration du culte et rappel des émigrés ne devaient point paraître d'ailleurs mesures isolées : il entendit affirmer que les liens se renouaient entre le glorieux présent et le passé glorieux de la France. Il décida que la Fête du 1^{er} vendémiaire (21 septembre), anniversaire de la fondation de la République, serait un éclatant hommage à toutes les gloires.

Une cérémonie serait célébrée en l'honneur des deux admirables soldats de la Révolution, Desaix et Kléber, morts le même jour, l'un sur le champ de bataille de Marengo et l'autre sous les coups d'un assassin en Égypte ; mais auparavant on transporterait, en un triomphal cortège, aux Invalides les cendres du grand Turenne. Les deux cérémonies étaient liées dans l'esprit du Consul : elles constituaient les deux parties d'un acte symbolique.

Elles eurent lieu au milieu d'un extrême enthousiasme échauffé par un déploiement insolite d'appareil militaire qui donnait bien la note des nouvelles fêtes nationales. Turenne aux Invalides, ce n'était cependant pas assez ! Dans les semaines qui précédèrent ou suivirent, on autorisait la ville du Puy à célébrer une fête en l'honneur de la dépouille de Du Guesclin et la ville d'Orléans à relever la statue de Jeanne d'Arc abattue en une heure de délire, tandis que l'on reconstruisait le monument commémoratif de la victoire de Villars remportée à Denain, sous les enseignes fleurdelysées. Du Guesclin, Jeanne d'Arc, de tels souvenirs allaient surexciter la vieille haine contre l'Angleterre ; quant à Turenne, à Villars, ils avaient vaincu les Impériaux, les soldats de Vienne. Le présent donnait la main au passé, au milieu d'un enthousiasme général. On ne discuta plus à Paris (les rapports en font foi) la décision qui visait au rétablissement de la colonne élevée à la mémoire de la victoire remportée à Ivry par le fondateur de la dynastie de Bourbon, cet Henri qui avait, deux siècles auparavant,

pacifié les Français et réconcilié les partis. C'était encore un geste symbolique. Avant peu le Consul dira : « Je suis Henri IV. »

LE RAPPEL DES ÉMIGRÉS

La mesure de pacification la plus épineuse, parce qu'elle pouvait aller contre le but, était le rappel des catégories d'émigrés. Ils étaient environ 100 000 Français jetés hors du pays où la plupart aspiraient, jusqu'à la frénésie, à rentrer. Tous, il s'en fallait, n'étaient pas de ces ci-devant qui avaient, en 1789 et 1791, émigré par pure haine du nouvel état de choses et, dévoyés par la passion, pris du service, en passant par l'armée de Condé, contre leur pays dans les rangs de l'étranger. La plupart avaient simplement fui, après 1791, la proscription certaine, la mort menaçante. Certains même avaient été inscrits sur la liste par des mains haineuses ou intéressées, sans avoir positivement « émigré ». Parmi tous ces gens « coupables » d'émigration armée ou d'émigration forcée, il y avait des hommes de grande vertu, de grande valeur, de grande utilité pour la Nation, ou bien encore des paisibles gens, qui, revenus, feraient « de bons sujets ». Et parmi ceux qui naguère étaient partis avec les sentiments les plus violents, la plupart, même dans l'entourage des Princes, étaient bien revenus des folles illusions qui longtemps les avaient soutenus. Particulièrement avaient-ils acquis, au service ou simplement au contact de l'étranger, un véritable dégoût, une singulière xénophobie qui s'était vite traduite par une joie paradoxale, et cependant explicable, devant les défaites de leurs hôtes d'Europe par les soldats de la Révolution détestée. Si quelqu'un d'entre eux, depuis brumaire, rentrait par grâce, on était frappé de ce sentiment : « Ils nous reviennent, écrit une royaliste, avec *une telle haine des étrangers* et une joie si vive de retrouver leur pays, qu'ils ont l'air d'oublier qu'ils y reviennent la plupart pour y mourir de faim. » Cette haine des étrangers allait surtout à l'Angleterre contre laquelle beaucoup d'entre eux avaient, presque malgré eux, senti renaître les rancunes ancestrales. Ne verra-t-on pas le duc d'Enghien lui-même écrire au prince de Condé les lignes les plus exaspérées contre l'Angleterre jugée perfide et odieuse : « Quels

amis que ces Anglais! » C'était là le sentiment des émigrés; Bonaparte ne les ignorait pas et ils lui étaient agréables.

Mais ce n'était là qu'un côté de la question. Il y en avait d'autres. Nul événement n'avait, plus que l'Émigration, soulevé l'indignation de la Nation: des plus forcenés aux plus modérés, tous les tenants de la Révolution avaient honni, vitupéré, anathématisé les émigrés; les décrets, les proclamations, les arrêts des tribunaux et leurs considérants, les discours à la tribune, les articles des journaux avaient répandu dans le peuple la haine, le mépris, et presque l'horreur de ces malheureux. Bonaparte lui-même avait naguère encore sacrifié aux formules qui les vouaient à « l'exil éternel ». Ils étaient, pour toujours, par des serments solennels, « rejetés par la Nation de son sein ». Et il y avait contre eux chose bien pire que la haine et le mépris: il y avait les craintes des acquéreurs de biens nationaux. Les bulletins de police de tout l'an VIII étaient remplis par les échos des propos inquiets et parfois affolés des paysans ou des petits bourgeois qui, à chaque rentrée individuelle, se croyaient menacés dans leurs biens nouveaux.

Bonaparte, très sincèrement, condamnait les émigrés en masse, ou plutôt l'Émigration: mais son esprit réaliste lui faisait envisager comme funeste et nuisible le maintien de cent mille Français hors de France. « C'est l'une des plaies de la République, avait-il écrit, dès le début, à son ministre de la Justice; il faut nous en guérir le plus tôt possible. » Mais il avait, avant Marengo, reculé devant une mesure générale ou simplement considérable de pardon. Il avait moins égard en cela aux murmures violents des anciens révolutionnaires qui l'entouraient qu'à ces inquiétudes des « acquéreurs » qu'il ménageait plus qu'aucune autre classe de citoyens. Il avait d'ailleurs cru d'abord pouvoir s'en tenir aux grâces individuelles. Il en avait, personnellement, accordé, mais, comme, de sa femme à ses amis, à ses ministres et jusqu'aux révolutionnaires les plus opposés à la rentrée en masse, tous sollicitaient de ces grâces, — chacun ayant « son bon émigré », — il avait fini par instituer une « commission des émigrés » au ministère de la Justice.

A son retour de Marengo, il avait appris que plusieurs membres de cette commission s'étaient laissé beaucoup moins

influencer par le souci de la justice que par les recommandations et, ce qui était plus grave, par des pots-de-vin : très mécontent, il avait nommé une nouvelle commission qui se prononcerait sur les cas individuels. Fouché, j'y ai longuement insisté ailleurs, était vivement hostile à cette méthode. Intelligent plus qu'homme du monde, il la jugeait absurde : l'improbité des derniers commissaires n'avait été, à ses yeux, qu'un accident fatal; les abus étaient inévitables. « La Commission des émigrés, écrit une dame noble, tribunal facile à se concilier quand on n'y arrivait pas les mains vides. » Il en serait toujours ainsi, pensait Fouché. Certes, en sa qualité d'ancien terroriste, le ministre de la Police eût-il dû être opposé à toute mesure qui ferait rentrer en France la masse des émigrés, tous contre-révolutionnaires certains; mais, étant homme de sens, il envisageait cette rentrée comme inévitable et, pour la rendre inoffensive, la concevait réglementée par son ministère à lui. Il poussait à un décret qui, désignant officiellement de larges et nombreuses catégories d'émigrés, laisserait à la police le soin de contrôler si les gens rentrant appartenaient ou non aux catégories arrêtées. Les émigrés, aussi bien, aspiraient à cette réglementation; les gens rentrés eux-mêmes restaient inquiets et eussent tous approuvé la comtesse d'Albany écrivant : « Ils se fient à la loyauté de Bonaparte *qui peut manquer d'un jour à l'autre.* »

Mais les émigrés déjà rentrés, d'autre part, n'étaient pas tous prudents. Le témoignage de Thibaudeau s'appuie de lettres où il était dit que certains étalaient une téméraire insolence : « Ils se montrent en vainqueurs, calomnient l'indulgence et insultent aux maux que nous avons soufferts. Il faudra bientôt leur payer les intérêts des intérêts de leurs biens ! » écrivait l'un, et l'autre (le général Marmont, peu suspect de jacobinisme outrancier, aide de camp du Consul et conseiller d'État) : « Vous pouvez difficilement vous faire une idée de l'insolence de ces messieurs. » À la vérité, ajoutait-il : « Heureusement, la prudence et la volonté ferme du Premier Consul nous en débarrassent formellement... Ils ont donné l'éveil par leur propre sottise. » Et, de fait, Bonaparte hésitait : suivant les termes mêmes de Thibaudeau, l'affaire restait « une épine pour le gouvernement ».

Finalement, le Consul se décida à entrer dans les vues

de Fouché. L'arrêté du 28 vendémiaire an IX (20 octobre 1800) décidait les éliminations par catégories. Elles étaient, ainsi que l'avait conseillé le ministre, si larges et si nombreuses que, du coup, la liste tombait de 100 000 environ à 52 030. Fouché, qui s'était fait confier le contrôle, en profita pour gagner personnellement les bonnes grâces de ces contre-révolutionnaires : il fit élargir encore les cadres des catégories pour s'autoriser à accorder tant de rentrées, que, par les soins de cet ancien proscripteur de marque, la liste se trouvait bientôt, en fait, réduite à 3373 noms. Mais il s'était fait, par ailleurs, donner la surveillance des gens rentrés et tenait ainsi sous son joug les bénéficiaires de la grande mesure. Il va sans dire que celle-ci avait été présentée aux autorités et au peuple en de tels termes, qu'elle n'apparaissait que comme une mesure de grâce collective quelque peu dédaigneuse et accompagnée de précautions humiliantes. De solennels serments rassuraient, d'autre part, les acquéreurs : la rentrée même équivalait, disait-on, pour tout émigré à une renonciation formelle à toute revendication, à toute reprise. Les émigrés se ruèrent aux frontières, aux littoraux, fort insoucians en effet, pour l'instant, de leurs revendications subsidiaires et concevant, pour une heure, une gratitude exaltée envers celui qui avait rouvert aux trois quarts des proscrits les portes de la patrie. « Quelle nuée de bénédictions va pleuvoir sur Bonaparte ! » avait-on écrit, au lendemain de l'arrêté.

Nuée de bénédictions d'un côté, mais levée persistante d'inquiétudes et de mécontentements de l'autre.

Les partis n'arrivaient pas encore à désarmer. Cette demi-mesure, qui n'était pas encore l'amnistie, et plus encore les pourparlers qui, nous le verrons, se poursuivaient, préparant, au milieu de mille difficultés, le Concordat attendu, agitaient assez violemment les esprits. Bonaparte, s'il ne se laissait plus intimider ni arrêter, n'en cheminait pas moins à travers les écueils.

Tout ce qui se faisait, tout ce qui se préparait, tout ce qui se prévoyait, continuait à soulever, dans les partis subsistants, la satisfaction ou l'irritation, l'espérance ou la crainte. Et par ailleurs les événements qui se succédaient servaient de prétexte aux coteries qui se heurtaient dans les alentours mêmes du Consul. Allait-on, après le retour de tant d'émigrés, leur

laisser prendre de l'influence? Ne grossiraient-ils pas le parti royaliste et, s'ils se ralliaient sincèrement ou se résignaient au régime, n'allaient-ils pas fortifier ce parti *réacteur* qui, devant les mesures de réparation et de restauration, réclamaient toujours plus et, interprétant les actes, les paroles, les intentions du Consul dans le sens qui leur souriait, le compromettait par son adhésion même? Ce parti contre-révolutionnaire constituait aux yeux des ex-révolutionnaires une menace plus redoutable encore que les royalistes intransigeants. N'allait-on pas, avec le rétablissement du culte, ressusciter « l'influence des prêtres » et abaisser les idées « philosophiques » que beaucoup ne voulaient pas séparer de la République? Cette République même, déjà incarnée pour dix ans dans un homme, n'allait-elle pas se transformer en une dictature et même, le mot était déjà prononcé, en une nouvelle *monarchie*? Et parmi les hommes mêmes qui tous étaient issus de la Révolution, allait-on donner la prééminence au parti des « constituants » ou au parti des « conventionnels »? Car les querelles d'idées se compliquaient et s'aggravaient de luttes de clientèles et de personnalités. « Il faut une main bien forte, écrivait-on le 13 septembre 1800, pour calmer les passions et des haines de parti qui sont plutôt suspendues qu'éteintes. » Et chacun, sous le Consul conciliateur, essayait de faire prévaloir encore ses idées et plus encore ses rancunes. Tout à l'heure un conspirateur « anarchiste », traduit devant le tribunal, se défendra en disant : « On conspire partout, dans les rues, dans les salons. »

ILLUSIONS ROYALISTES

Les plus dangereux des conspirateurs semblaient cependant, pour une heure, paralysés. J'entends les royalistes. A la veille même de Marengo, toute une partie des agents des princes, — le « comité » de Paris relevant directement de Louis XVIII, — désapprouvait absolument les projets d'attentat conçus et déjà fortement poussés par l'« agence » du comte d'Artois dont Hyde de Neuville était le chef et Cadoudal le plus violent fauteur. Marengo avait arrêté net, pour un temps, les menées du dangereux chouan qui, la veille, se déclarait « prêt », et, rentré dans l'ombre, réfugié en Angleterre, il

avait
préva
négo
Lo
temp
tant
plum
il ava
était
où la
la ten
agent
sans
quem
déjà
d'arm
Dans
l'idée
hosti
sent
d'une
répon
U
les ro
tibles
au «
telle
leyra
vena
car,
à cro
« l'h
du P
inter
« Ma
vous
rent
que
étran
être

avait ajourné ses redoutables desseins. Alors avait, de nouveau, prévalu près du Comte de Lille, — Louis XVIII, — l'idée d'une négociation avec le « général Buonaparte ».

Louis XVIII avait, après brumaire, encore eu foi quelque temps dans le triomphe de la cause sans compromission. Excitant Rivarol à commencer une campagne de presse, « de cette plume bien supérieure à celle qui écrivit la satire *Ménippée* », il avait ajouté, sur un ton belliqueux (chez lui insolite), qu'il était prêt à « faire *enfin* sortir l'épée de Henri IV du fourreau où la plus fausse des politiques (celle des cabinets européens) la tenait *enchaînée* ». Devant l'évidente déconfiture de ses agents, Louis revenait maintenant à l'idée de se faire restaurer, sans avoir à tirer « l'épée de Henri IV », mais, plus pratiquement, en se servant de celle de Bonaparte. Il avait jadis déjà sollicité Paul I^{er} (qualifié assez singulièrement de « frère d'armes ») de servir d'intermédiaire entre « le général » et lui. Dans les salons royalistes de Paris, on continuait à caresser l'idée d'un « Monck », solution de paresse qui flattait les gens hostiles à toute entreprise osée. Une caricature courait, représentant Bonaparte portant au dégraisseur un habit souillé d'une tache, *13 vendémiaire*, et recevant de celui-ci cette *fine* réponse : « Je l'enlèverai, mais pas à moins d'un louis. »

Une foule d'intermédiaires s'offraient. Tout ce qui, parmi les royalistes, pouvait approcher les gens influents et susceptibles de prêter une oreille favorable, se faisait fort de suggérer au « général » l'idée qu'il se couvrirait d'une gloire immortelle en restaurant les lis. On *tâtait* Joséphine, Lebrun, Talleyrand. Mais on le faisait avec une maladresse extrême, provenant d'une méconnaissance prodigieuse de la vraie situation : car, malgré tant d'épreuves et de déceptions, on en était encore à croire faire acte de condescendance en destinant à ces gens-là « l'honneur » de contribuer à la restauration du Roi. La Tour du Pin, envoyé à Talleyrand, devait faire miroiter, par son intermédiaire, aux yeux de Bonaparte, « l'épée de connétable ». « Mais, avait dit l'émissaire, M. de Talleyrand, qu'en ferez-vous ? — On peut lui dire, aurait repris le Roi, que si nous rentrons en France, véritablement il ne peut pas y rester, mais que je lui garantis un sauf-conduit pour aller vivre en tel pays étranger qui lui conviendra le mieux. » On eût promis peut-être au consul Lebrun une place de conseiller au Parlement

rétabli et fait espérer à Joséphine qu'elle serait dame d'honneur de la duchesse d'Angoulême. Et l'on eût cru aller loin!

Le pis fut que, jugeant le terrain préparé, et l'heure venue de porter le coup, Louis XVIII, le 20 février 1800, s'était décidé à adresser une lettre au « général » : « Quelle que soit leur conduite apparente, des hommes tels que vous, *monsieur*, n'inspirent jamais d'inquiétude, écrivait le Roi. *Vous avez accepté une place éminente et je vous en sais gré...* Sauvez la France de ses propres fureurs, vous aurez rempli le premier vœu de mon cœur; rendez-lui son Roi, les générations futures béniront votre mémoire. Vous serez toujours trop nécessaire à l'État, pour que je puisse acquitter par des places importantes la dette de mes aïeux et la mienne. » Remettant la lettre à d'Avary, le prétendant, à la vérité, lui avait dit, avec un certain scepticisme : « C'est un billet bien cher joué à une loterie de fort peu d'espérances. »

Bonaparte, à qui étaient déjà parvenues les suggestions et les offres officieuses, avait toujours haussé les épaules à ces ouvertures. La duchesse de Guiche, adressée à Joséphine, lui ayant dit que les Bourbons élèveraient sur le Carrrousel une colonne sur laquelle ils placeraient la statue du nouveau Monck, le Consul avait souri : « Cette colonne aurait pour piédestal mon cadavre », avait-il dit, — ce qui témoignait une fois de plus, de sa part à lui, d'une parfaite conscience des réalités : car à d'Avary lui-même une dame royaliste écrivait qu'il faudrait, après l'avoir récompensé, se débarrasser du « nouveau duc de Guise ». Le « nouveau duc de Guise » avait, pour repousser les offres du Roi, d'autres raisons que ces sinistres prévisions. Il disait volontiers : « Je pourrais rappeler le Roi et le faire monter sur le trône. J'y parviendrais en six mois. Mais à quoi cela servirait-il ? La difficulté n'est pas de rétablir le Roi, mais la royauté. » Il voyait juste : Bonaparte lui-même n'eût pu, à cette heure-là, imposer à la France une monarchie tenue alors par neuf Français sur dix pour périmée, et le régime désuet qu'à Mittau encore on rêvait de rétablir sous le drapeau blanc fleurdelysé. Un fonctionnaire de Bonaparte disait que « la France dès lors n'était pas une simple matière à contrat entre deux prétendants ». « La Révolution, ajoutait-il, ne pouvait pas plus être transférée à Louis XVIII que la légitimité à Napoléon. »

Ce dernier mot vise l'idée que, de temps à autre, Bonaparte

parte, de son côté, caressait et que certains percevaient. Sil songeait alors à restaurer le trône, c'était à son profit. « Les Français, confiait-il à Rœderer, ne peuvent plus être gouvernés que par moi. Je suis dans la persuasion que personne autre que moi, fût-ce Louis XVIII, *fût-ce Louis XIV*, ne pourrait gouverner en ce moment la France », et à Bourmont il avait déjà dit : « Après ma mort, vous ferez ce que vous voudrez. » Mais au même Bourmont il avait, parlant de Louis XVIII, déclaré : « Loin de lui nuire, je respecterai ses malheurs, et lui rendrai tous les services que je pourrai, bien entendu excepté sa couronne : elle est perdue pour sa maison ; l'histoire offre d'autres exemples d'un changement de dynastie. » Il savait quelle réponse il devait faire, mais il en avait redouté, pour l'heure, la brutalité, même enveloppée de bonne grâce. Le prétendant n'était pas mûr pour être sondé sur une abdication en faveur du soldat heureux. Cela viendrait peut-être plus tard. En faisant attendre sa réponse, il avait laissé « le Roi » dans une incertitude commode pour la sécurité du gouvernement et de sa propre personne : on n'encouragerait aucun complot, aucun attentat royaliste, pensait-il, tant qu'à Mittau on compterait sur lui-même pour restaurer le trône.

Après Marengo, Louis XVIII, impatient d'obtenir une réponse, avait insisté. Dans une lettre pressante il s'écriait : « Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione, d'Arcole, le conquérant de l'Italie et de l'Égypte, ne peut pas préférer à la gloire une vaine célébrité. Cependant vous perdez un temps précieux ; nous pouvons assurer le repos de la France : je dis *nous*, parce que j'ai besoin de Bonaparte pour cela, et qu'il ne le pourrait sans moi. Général, l'Europe vous observe, la gloire vous attend, et je suis impatient de rendre la paix à mon peuple. » Alors Bonaparte s'était décidé à répondre, le 20 fructidor an VIII (7 septembre 1800) : « J'ai reçu, monsieur, votre lettre ; je vous remercie des choses honnêtes que vous me dites. Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France ; il vous faudrait marcher sur cinq cent mille cadavres. Sacrifiez votre intérêt au repos et au bonheur de la France : l'histoire vous en tiendra compte. Je ne suis pas insensible au malheur de votre famille ; je contribuerai avec plaisir à la douceur et à la tranquillité de votre retraite. » Mais les illusions étaient, à Mittau, si tenaces, que, le 22 mars 1801, Louis XVIII écrira encore : « Bonaparte

est aujourd'hui le plus grand des guerriers dont la France s'honore; il en sera le sauveur... La manière dont il m'a répondu ne m'empêchera pas assurément de lui adresser une nouvelle lettre. » Ce prince adorait écrire, s'étant toujours mieux servi du porte-plume que de l'épée.

LA FAMILLE ET JOSÉPHINE

En attendant, des royalistes se ralliaient, assez nombreux, au régime. Là encore Marengo portait ses fruits; le Consulat se stabilisait et les mesures de réparation encourageaient tous les jours davantage les adhésions. Une royaliste fervente n'écrivait-elle pas elle-même que les plus fidèles ne pouvaient s'empêcher de comparer leurs princes pusillanimes « à cet usurpateur ambitieux, énergique, audacieux... qui ose tout, tente tout, étonne et force presque tous les cœurs à l'admirer »; et une autre, encore en émigration, n'apprenait-elle pas avec amertume que « Buonaparte tournait toutes les têtes avec ses belles paroles avant que l'on sache si les effets suivront », quitte à écrire ensuite qu'« autant vaut cette majesté-là qu'une autre! »

Si une royaliste, la veille si tenace et encore reléguée dans l'exil, pensait ainsi, qu'était-ce de ceux qui, rentrés à Paris, n'aspiraient, surtout quand ils étaient jeunes et avisés, qu'à trouver dans le régime la place qu'ils allaient effectivement y prendre! Ainsi pensait un Pasquier, qui, « ne pouvant refuser au gouvernement consulaire le mérite de ses bonnes intentions », brigait pour le Conseil d'État, suivi dans ce ralliement par le vicomte François de Chateaubriand, prêt d'accepter une place de secrétaire d'ambassade. Et les uns se ralliant comme eux à la capacité, les autres, à l'exemple du jeune Philippe de Ségur, se ralliaient à la gloire, d'autres encore aux honneurs, tels « ces de l'Aigle, de La Grange, de Noailles et *tutti quanti* » que M^{me} de la Tour du Pin voyait papillonner autour de Joséphine, « faisant déjà prendre les mesures en imagination des habits de chambellan », dont effectivement elle devait les voir revêtus plus tard. En fait, des groupes entiers adhéraient : « Bonaparte, écrivait un royaliste, le 8 juillet 18 0, est à la fois heureux et adroit et, plus il s'approche du gouvernement d'un seul, plus il s'éloigne du gouvernement

légitime dont le parti diminue, hélas ! chaque jour. » Mais ce qui, plus que ces adhésions distinguées, enchante le Consul, c'est l'adhésion de la plèbe naguère royaliste. Avec quelle joie il signalera au préfet de la Vendée ces paysans, « chouans » de la veille qui, devant une tentative de descente anglaise, ont couru aux armes ! et ce sont « ceux-là mêmes, fera-t-il observer, que la guerre civile avait le plus égarés » ! Avec quel plaisir il déclare vouloir les récompenser, — et ces prêtres vendéens qui ont su défendre la Patrie « contre ces méchants hérétiques d'Anglais » !

« Plus il s'approche du gouvernement d'un seul, plus il s'éloigne du gouvernement légitime... » C'était penser juste, et nombreux étaient ceux qui le voyaient s'acheminer à une dictature : dès le 1^{er} vendémiaire on avait déjà dit, à *l'Empire* : « On assure positivement que le Consul veut être proclamé Empereur », écrit-on en septembre. Nombreux aussi étaient ceux qui y poussaient. Toute une coterie de droite s'était formée dont Fontanes était l'âme et qui, chose étrange, avait pour chef ce Lucien, naguère encore tenu pour un des Bonaparte les plus avancés, l'ex « Brutus » de Saint-Maximin en 1794.

C'est que cet ancien Brutus de l'an II était, comme la plupart des membres de la famille, mais pour l'heure plus qu'aucun autre, exalté par les plus fiévreuses ambitions. L'illustre frère devait, le plus promptement possible, être poussé, sinon à un trône restauré, — Lucien se tiendra toujours pour « républicain », — du moins à une magistrature viagère avec possibilité de désigner son successeur. Il était peu douteux que, possédé encore de cet esprit de famille singulier qu'on a si souvent relevé et que les siens trouvaient si naturel, le Consul ne cherchât, en ce cas, son successeur parmi ses frères. Or, Lucien, s'estimant, à juste titre, le plus capable d'entre eux, travaillait à créer une situation d'où pouvait sortir pour lui la plus grande fortune. Ses vœux se rencontrant avec ceux des partisans de la réaction, il avait momentanément renoncé à être, au ministère de l'Intérieur, — ce qu'on avait tout d'abord cru, — l'homme de la Gauche. Sa sœur, Élisabeth Bacciochi, avait ouvert un salon mi-littéraire mi-politique, y recevait, y appelait les représentants de l'esprit nouveau, hostile au *philosophisme*, et, sinon à la Révolution, du moins aux révolutionnaires compromis. Fontanes y était le grand favori ;

il y avait présenté Chateaubriand qui alors préparait le *Géne du Christianisme*, et le ci-devant vicomte n'était que le personnage le plus éminent du groupe néo-catholique qui avait là son champ d'action et son centre d'expansion. Le fâcheux Pascal Bacciochi, l'ex-adjutant de place épousé trop tôt par l'ambitieuse Élisabeth, étant sans cesse employé à d'obscures et lointaines missions, c'était Lucien, qui, veuf de Christine Boyer, faisait avec Élisabeth les honneurs du salon; on l'y avait conquis à la politique de réaction, et on préparait dans ce milieu l'avènement non plus seulement de César, mais de « Charlemagne ». Fontanes travaillait à une brochure en ce sens, ce fameux *Parallèle entre César, Cromwell, Monck et Bonaparte* qui allait sous peu, par son apparition, émouvoir jusqu'à l'exaspération les adversaires du pouvoir personnel. Et Lucien couvrait de son autorité de frère du Consul et de ministre très agissant cette politique que Joseph Bonaparte, incertain encore, et ses amis « libéraux » et « philosophes » n'encourageaient que d'une façon beaucoup plus timide.

La « famille », à la vérité, trouvait une adversaire dans Joséphine. Celle-ci connaissait, en fait, son mari mieux que « la famille ». Le Consul, fort disposé à faire la fortune des siens, était cependant trop avisé pour croire que la France, au cas où il disparaîtrait, accepterait pour chef l'un de ceux-ci : il jugeait Joseph très ordinaire, mais il tenait Lucien lui-même pour un agité, peu propre à cet esprit de suite nécessaire à qui veut gouverner durablement. Et, s'il envisageait déjà le pouvoir suprême et, ce qui est moins prouvé, la fondation d'une dynastie, il ne pouvait concevoir l'établissement de l'hérédité qu'au profit d'un héritier direct que Joséphine semblait ne jamais devoir lui donner, ou d'un fils adoptif qu'il n'apercevait pas nettement. « Je n'ai point l'esprit de famille, avait-il, le 2 août 1800, protesté devant Rœderer. Ce que j'ai craint le plus pendant que j'étais à Marengo, c'était qu'un de mes frères ne me succédât si j'étais tué. »

Joséphine redoutait toute augmentation de pouvoir pour son mari. Cette créole, apparemment frivole, indolente et insouciant, était plus fine et plus prévoyante qu'on ne le pensait. Se sachant détestée de toute la famille, traitée de tout temps par elle en intruse et en rivale, elle n'imaginait pas sans frémir le sort qui lui serait fait si jamais un de ses après beaux-

frères
voyai
taire
avoir
amis
était
répug
« ma
pectiv
ne d
elle s
Et il
avait
grâce
qu'el
El
minis
ses co
ce jet
le m
const
lègue
tait d
Ce
des c
écrire
l'Eur
tenai
géné
il éta
exalt
drait
n'aba
assag
donn
les m
éléme
Jour
son s
de r

frères succédait, en cas de malheur, à son mari. Aussi bien ne voyait-elle pas sans inquiétude se préparer un pouvoir héréditaire qui surexciterait chez Bonaparte le regret de ne point avoir de fils et peut-être le pousserait à ce divorce dont les amis de la famille commençaient à répandre le bruit. Elle était restée, par surcroît, royaliste de sympathie et il lui répugnait que son mari « usurpât » le trône de ses anciens « maîtres », les Bourbons ; elle tremblait enfin que la perspective même de cette usurpation, en rallumant les haines, ne déchainât les attentats. Peu portée aux grandes pensées, elle s'était néanmoins fait de ses appréhensions une politique. Et il suffisait d'ailleurs que ses beaux-frères, qu'en vain elle avait essayé de conquérir par toutes les séductions de sa bonne grâce, fussent les partisans d'un pouvoir transmissible, pour qu'elle y fût opposée.

Elle trouvait des alliés dans le sein du gouvernement. Les ministres restaient fort divisés. Lucien s'était rendu odieux à ses collègues par ses tendances à l'omnipotence ; l'ambition de ce jeune homme de vingt-sept ans, sa prétention à être dans le ministère le représentant le plus autorisé du maître, ses constants empiètements sur les fonctions de certains de ses collègues, son caractère téméraire, avide et arrogant, tout heurtait des hommes tels qu'un Fouché, un Talleyrand.

Celui-ci passait aux yeux des étrangers pour le plus éminent des conseillers de Bonaparte. « Sous une apparence débile, va écrire l'un d'eux, il n'en mène pas moins et son maître et l'Europe. » C'était beaucoup dire, mais le ministre, ainsi jugé, tenait à maintenir cette réputation et à la justifier ; Lucien le gênait donc. D'ailleurs, modéré de caractère et de politique, il était hostile à tout excès de pouvoir, estimant que, fortifié et exalté par une augmentation de puissance, Bonaparte deviendrait ingouvernable, insupportable, dangereux ; peut-être n'abandonnait-il pas tout à fait l'idée qu'un Bourbon, — enfin assagi, après une période d'exil plus ou moins prolongée, — donnerait enfin l'aman aux gens compromis et consentirait à les maintenir dans leurs places. Bref, quoique frayant avec des éléments contre-révolutionnaires qui, au grand scandale du *Journal des hommes libres* et de ses lecteurs jacobins, peuplaient son salon, il se trouvait, pour l'heure, hostile à tous les projets de réaction et il eût suffi d'ailleurs qu'il aperçût, groupés

autour de Lucien, dans le salon d'Élisa, les partisans les plus enthousiastes d'une restauration catholique, pour que cet illustre détroqué s'opposât à toute sa politique ! Telles considérations le rapprochaient de Fouché, — momentanément.

Fouché, « ce ministre indéchiffrable », ainsi que l'écrivait déjà M^{me} de Damas, n'était indéchiffrable que pour qui ne le connaissait pas bien. Sans doute était-il déjà l'homme qui flattait et trompait tous les partis, si dissimulé, qu'il arrachait à la même dame ce mot amusant : « Il ment en biais ! » Mais sa politique était alors encore résolument orientée vers la résistance à toute politique de réaction. Frayant, lui, avec tous les partis de gauche, — des « anarchistes » même aux sénateurs opposants, — il montrait, par ailleurs, dans ses délicates fonctions, un si évident doigté, que sans cesse il faisait fléchir les méfiances, sans cesse renaissantes, du Consul à son égard. C'est qu'il s'imposait à lui par la constante démonstration de son influence sur les éléments révolutionnaires et tout à la fois le satisfaisait en mettant celle-ci au service de la pacification : et, affichant publiquement des principes révolutionnaires intransigeants en un style parfois acrimonieux, il s'empressait, avec une singulière bonhomie, de les atténuer dans la pratique, en se prêtant aux mesures de réparation, à condition qu'on lui confiât le frein qui les empêcherait de s'accélérer. Ainsi bien persuadé qu'on aboutirait à une dictature comme, auparavant, à un Concordat, s'efforçait-il simplement de retarder l'heure où, le Concordat conclu, la question du Consulat à vie, puis de l'Empire, se poserait. Lucien, qui empiétait au reste plus spécialement sur les prérogatives de la police, lui paraissait d'autre part dangereux parce que trop pressé et il le minait, au nom des principes, bien entendu, mais avec la plus grande acrimonie personnelle.

L'OPPOSITION DE GAUCHE

Il s'appuyait sur l'opposition de gauche. A l'extrême gauche de la nation, les « anarchistes » s'exaspéraient de leur impuissance même. Ils n'avaient pas de chefs, — les révolutionnaires de marque non ralliés, Barras, Reubell, Larevellière, Lindet, s'enfermant dans un silence boudeur, — mais de simples sous-chefs, ex-clubistes aigris, officiers jacobins mis en réforme, sur-

vivan
caban
mesu
souli
teurs
conce
« des
avait
lutio
Parf
« la
des
cont
eux,
le 1
daie
les
meu
infe
ou
exéc
le m

Très
gau
titu
jou
l'in
tiqu
sén
où
por
teu
che
s'y
dél
pre
por
ren
Ch

vivants subalternes du parti de Babeuf. Ils fréquentaient les cabarets des faubourgs, épiloquaient violemment sur toutes les mesures et toutes les paroles tant soit peu suspectes de réaction, soulignant de commentaires « atroces », écrivaient les observateurs, et la rentrée des émigrés, et les premières négociations concordataires, et la disgrâce de certains chefs militaires, — « des purs », — et les propos de Lucien qui, le 1^{er} vendémiaire, avait, disaient-ils, publiquement flétri « les crimes de la Révolution » et par là insulté « les plus vertueux patriotes ». Parfois ils annonçaient que la paix ne se ferait jamais, que « la guerre restait certaine » et qu'on allait encore « envoyer des hommes à la boucherie » et, parfois aussi, ils déclamaient contre le chômage et le pain cher, « grands moyens, selon eux, pour réussir et faire marcher les mécontents ». Mais, dès le 13 juillet, un policier écrivait que leurs propos « se perdaient dans le vide ». Quelques-uns alors songeaient, comme les chouans impénitents, à se débarrasser du Consul par le meurtre, aiguisaient des poignards et méditaient des machines infernales, « exclusifs » isolés qui étaient généralement avertis ou arrêtés par Fouché avant qu'ils n'eussent eu le temps, en exécutant leurs desseins homicides, de hâter cette réaction que le ministre redoutait tant.

Mais il n'y avait pas que les cabarets où l'on murmurât. Très abattue au lendemain même de Marengo, l'opposition de gauche, de nouveau, se reformait dans les assemblées. Il s'instituait « un parti de Lafayette » qui « se grossissait chaque jour », rapporte non sans exagération un policier, mais « à l'insu de Lafayette lui-même ». Siéyès continuait à tout critiquer, dans une ombre prudente, mais son petit groupe de sénateurs s'en tenait aux commentaires hostiles, ne sachant où aller puisqu'il se rapprochait, s'il faut en croire un rapport, « des royalistes et émigrés qui fréquentaient chez le sénateur Choiseul-Praslin ». Il y avait des conciliabules de tribuns chez le pauvre Duveyrier. « Il n'est sorte d'horreurs qu'on ne s'y permette contre les Consuls » et, sans trop savoir si l'on défendait la République, « expirante » disait-on, ou si l'on préparait un trône au duc d'Orléans, on murmurait contre la politique réactrice des Tuileries, se liant, pour trouver les remplaçants, « au profond machiavélisme du grand vicaire de Chartres », entendons l'ex-abbé Siéyès.

A l'Institut aussi, il y avait une opposition de gauche. C'était surtout l'annonce d'un Concordat avec Rome qui semblait y aigrir les esprits. La classe des Sciences morales surtout, représentant plus spécialement la philosophie du siècle passé, y était en bataille; quand les Consuls avaient entendu faire réintégrer les membres de l'Institut rayés après fructidor, il y avait eu, en l'absence de Bonaparte alors en Italie, des séances où l'esprit de secte s'était scandaleusement déchainé et, au retour du Consul, on avait dû se soumettre, mais de bien mauvaise grâce. Cette attitude avait été signalée avec violence par les éléments de droite : un pamphlet représentait l'Institut entier comme « une assemblée d'hommes conjurés contre la saine morale, d'ennemis de la vraie philosophie, enfin un ramassis d'athées », et l'on concluait par cette acrimonieuse apostrophe : « Vous préférez *le fumier républicain* d'Andrieux, de Chénier, de Merlin aux perles royalistes de l'abbé Delille ! » Dans le salon d'Élisa, on lançait l'idée de restaurer, — contre l'Institut, — les anciennes Académies, notamment l'Académie française où prendraient place, avec les rares membres bien pensants de la classe de Littérature, les congénères de l'abbé Delille, à qui l'Institut de 1793 était resté fermé. L'Institut alarmé signalait cette nouvelle entreprise « contre-révolutionnaire » et son irritation était telle, que Bonaparte, pour la calmer, exilait La Harpe qui, transfuge de la philosophie, attaquait maintenant celle-ci, dans ses conférences du *Lycée*, avec tout le zèle d'un néophyte qui vient de réinventer Dieu. Mais l'Institut restait inquiet, et d'ailleurs Siéyès, pontife des Sciences morales, y apportait l'esprit d'opposition du groupe sénatorial.

Ce groupe portait ses yeux, à défaut d'autres solutions, sur la coterie des militaires mécontents. Pour contrebattre le général qui avait déçu l'Institut, ces gens incorrigibles pensaient à d'autres généraux.

GÉNÉRAUX EN QUÊTE D'UN CHEF

On sait quel était l'esprit des soldats de la Révolution. Les trois quarts restaient fidèles aux souvenirs de la grande époque. La haine des « ci-devant » et des « calotins » ne s'était chez eux en rien atténuée. La plupart de ces hommes, grisés de gloire

par Bonaparte, lui continuaient leur confiance, mais, d'une part, la tourbe des officiers en réforme et, de l'autre, un petit groupe de hauts soldats laissaient éclater le plus aigre mécontentement.

On avait dû mettre à la réforme, depuis brumaire, six à sept mille officiers sortis de l'armée de la Révolution. Cette « réforme » nécessitée par la médiocrité ou l'usure de leurs talents militaires, ils la déclaraient due à la « pureté » de leurs opinions. Le Consulat avait ses demi-solde. En tout cas était-ce dans la dangereuse société de ces gens rendus à une oisiveté besogneuse, que les « anarchistes » et « exclusifs » trouvaient de sympathiques échos à leurs propos, et ces « victimes de Bonaparte », rencontrant des camarades, les chapitraient : on allait rétablir « la tyrannie royale et sacerdotale » et, pour ce, écarter encore de l'armée de vrais braves, les fils de 1789, pour faire place à « ces petits freluquets », qui entraient dans l'état-major du Conseil et qui « étaient tous des comtes et des marquis ». Si on réinstallait les « calotins » dans les églises, bientôt les soldats, — les braves soldats « sans Dieu ni maître » de Hoche et de Jourdan, — seraient forcés « d'aller à confesse ». Mais on trouverait bien un chef pur qui empêcherait tout cela : ce serait Masséna, Bernadotte ou, peut-être, Moreau.

Masséna venait de tomber en disgrâce ; placé à la tête de l'armée d'Italie après Marengo, ce magnifique soldat y avait apporté le déplorable esprit de lucre qui, déjà, en 1797 et 1798, avait soulevé contre ce chef à la si prestigieuse valeur l'indignation de ses propres soldats. Bonaparte avait coupé court à ces « dilapidations » arrivées « au comble », en lui retirant le commandement en chef et en l'engageant, le 25 thermidor, « à se retirer chez lui pour jouir du repos qui lui était nécessaire ». Masséna, en conséquence, passait pour une victime encore de la jalousie du Consul et voyait journellement venir à lui de hauts camarades qui excitaient ses rancunes en y mêlant les leurs.

Celles de Bernadotte ne pouvaient aussi bien se justifier. Encore qu'il n'eût cessé de contrebattre Bonaparte, avant et après brumaire, celui-ci, par égard pour Joseph, beau-frère de ce dangereux Béarnais, avait feint de le tenir pour un ami et de le traiter en conséquence. Mais l'ancien sergent Belle-Jambe s'étant, depuis 1798, cru destiné au rôle qu'avait, à

ses yeux, « usurpé » Bonaparte, se considérait comme lésé. « L'amour-propre éclate dans chaque mot, écrira de lui Pozzo di Borgo qui alors sera « son ami », *le soleil ne se lève sur un tel point que parce qu'il le lui a conseillé.* » Ce cadet de Gascogne, nommé général d'armée et conseiller d'État, se tiendra toujours comme méconnu, même devenu plus tard maréchal, prince et roi : car il lui aura toujours manqué d'être empereur. Et tel il était déjà en l'an IX : avantageux, confiant en lui-même, plein de jactance, brillant d'ailleurs et aimable, un peu comique, émaillant de ses *Diou vivant!* de véhéments discours; parlant sans cesse de « ses entrailles » de patriote et de citoyen, il plaisait aux soldats qu'il « électrisait ». Sachant que l'on formait une armée pour le Portugal, il en avait, le 19 fructidor an VIII, dans une lettre assez plate au Consul, sollicité le commandement en chef. Il ne l'avait pas obtenu et il se proclamait méprisé. C'est lui qui alors, de tous les chefs, se mettait le plus en avant.

M^{me} de Staël, rejetée décidément à l'opposition la plus aigre par le dédain persistant du Consul, avait dirigé son infatigable intrigue du côté de ce « merle » à « profil d'aigle ». « Il se formait autour de Bernadotte, écrira-t-elle, un parti de généraux et de sénateurs qui voulaient savoir de lui s'il y avait quelques résolutions à prendre contre l'usurpation qui s'approchait à grands pas. » Le Béarnais en voyait bien une, qui eût été de substituer sa propre « usurpation » à l'autre, mais il n'osait l'avouer et, d'ailleurs, il avait un côté de cautèle : allié à Joseph et ménagé par Napoléon, il entendait ne pas sacrifier ses avantages présents à un coup d'audace qui pouvait échouer. Fouché, qui ne cessera jamais de l'épanuler et de le conseiller, lui faisait entrevoir, au cas de mort du Consul, mais à condition d'avoir patienté, la première place, ce qui lui faisait ajourner toute décision. Il est assez triste de constater que ce haut soldat faillit être impliqué dans un des complots tramés contre la vie même de son ancien compagnon d'armes; ayant prêté 1200 francs au sculpteur Ceracchi, auteur du complot, il arguera assez piteusement que celui-ci « devait faire son buste ». Mais il proclamait, cependant, qu'il ne ferait rien que de légal, « ayant, dit Thibaudeau, l'attitude et le malaise d'un homme compromis avec le pouvoir et le langage d'un patriote irrité contre les tendances monarchiques du Premier Consul ».

Il se contentait donc de conférer sans cesse avec Masséna, Augereau, Lecourbe, dix autres grands soldats, jusqu'au brave Lannes qui, ami personnel de Bonaparte, « voyait cependant avec peine, disait-il, rétrograder la Révolution et les institutions républicaines menacées ».

En réalité, ils cherchaient un chef à mettre en avant, — qui eût plus qu'eux encore le prestige de récentes victoires et l'amour du soldat. Moreau paraissait s'imposer.

Ses victoires d'Allemagne, encore que, de l'aveu de Mme de Staël elle-même, elles ne pussent se comparer à Marengo, venaient de lui valoir une place considérable dans les sympathies de la Nation ; lui-même en tirait grand orgueil, mais un orgueil qui, au lieu de l'épanouir, augmentait un chagrin datant de loin. Dès le début de la campagne, en dépit des avances, des concessions, des complaisances de Bonaparte, s'estimant sacrifié, il s'était irrité contre les conseils et blessé même des approbations.

Leclerc, beau-frère du Premier Consul, envoyé en Allemagne, avait trouvé, après Marengo, Moreau « offusqué » de la gloire de Bonaparte et sous l'influence de son lieutenant Lecourbe qui haïssait le Consul. Ils avaient refusé de proclamer la nouvelle de l'entrée de Bonaparte à Milan et, à la veille de Marengo, presque prédit la défaite sans paraître s'en chagriner. Bonaparte, ému au fond de ces propos, avait cependant affecté de les ignorer. Le 6 thermidor, il avait, en prévision d'une reprise d'hostilités, offert à Moreau le commandement en chef de toutes les armées. L'homme s'était dérobé, par ce mélange étrange de crainte des grandes responsabilités et d'orgueil têtu qui faisait le fond de son caractère. Carnot, ayant discerné dans ce refus de la « mauvaise humeur », l'avait mis en garde ; il lui signalait « les intrigues qui essaieraient d'altérer la réciprocité de sentiments » entre un Moreau et un Bonaparte, « nécessaire à de nouveaux succès ». Leclerc, revenu en Allemagne, écrivait maintenant à Joseph que le général « cherchait à se faire des partisans », que « sa jalousie contre Bonaparte paraissait aujourd'hui plus qu'à découvert » et « qu'il ferait voir clairement » au Consul « qu'il ne pouvait plus compter sur Moreau ». Leclerc se trompait en partie ; Moreau ne cherchait pas encore à se faire des partisans, mais, à l'affût de sa jalousie, les partisans lui venaient. Le tribun

Moreau, son frère, lui mandait de Paris que « tout le monde le portait aux nues » et un de ses amis renchérissait : « Toute la France retentissait du juste tribut d'éloges qu'on lui devait ». Les *exclusifs* « prononçaient son nom sans relâche et partout ». Il reparut à Paris, le 26 vendémiaire; Bonaparte le reçut à bras ouverts, l'assaillant de flatteries raffinées, donnant en son honneur une fête à Malmaison, travaillant à le marier à Hortense, sa belle-fille. Moreau s'enferma en une attitude très froide, et, s'étant marié avec une jeune créole, M^{lle} Hulot, il déclara « qu'on avait voulu le faire entrer dans cette famille, mais qu'il avait bien su s'en débarrasser ».

Son arrivée avait, suivant les termes d'un rapport, « fait redoubler d'activité tous les partis ». Les amis de Benjamin Constant au Tribunal répandaient que « si Moreau était à la tête des affaires, elles prendraient une face plus républicaine ». M^{me} de Staël, toujours intempérante, le proclamait « son héros » (c'était bien le vingtième); Sieyès lui souriait, et, les « anarchistes » le louant, des royalistes commençaient à le guetter et à l'investir. Les généraux réunis autour de Bernadotte firent fête au « vainqueur de l'Allemagne ». A la vérité, celui-ci, qui sera toujours, dans la politique comme dans la guerre, l'homme des retraites, parut se dérober. C'était encore, au fond, quoique près de se dévoyer, un homme droit, un soldat patriote.

Après avoir promené dans le monde politique une figure ennuyée, il accepta comme une délivrance la mission nouvelle que, désireux de couper court aux intrigues, Bonaparte lui confiait. Les hostilités allaient se rouvrir en Allemagne; Moreau y reprendrait la tête de son armée chargée cette fois de porter le grand coup, de recueillir tous les lauriers, de forcer la paix par la victoire et, momentanément satisfait de cette haute marque de confiance, il repartit le 26 brumaire, laissant tous les partis hostiles à Bonaparte, déçus et décontenancés.

LOUIS MADELIN.

(A suivre.)

LES CAHIERS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE

IV ⁽¹⁾

LA SOIE

Pendant longtemps la soie a passé pour un textile noble réservé aux riches. Elle servait à l'habillement des princes, des classes aristocratiques, des prêtres, à l'ornement de leurs demeures. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, elle était rarement portée en Europe par les classes populaires, sauf pour certaines toilettes d'apparat précieusement conservées dans les armoires, et transmises soigneusement de mère en fille. En Extrême-Orient, elle était plus répandue, tout au moins dans les qualités inférieures, et servait au costume de tout individu, homme ou femme, ayant quelque aisance. La facilité des communications qui a amené en Occident les soies de Chine d'un prix moins élevé que celles qu'on produisait en France, en Italie ou en Espagne, a permis de l'employer à des usages plus communs, par exemple à la doublure et au parapluie. A l'introduction des soies d'Extrême-Orient, il faut ajouter les progrès de la chimie appliquée à la teinture qui, en permettant de les charger de produits accessoires, a diminué leur prix de revient pour un poids déterminé. L'invention de la soie artificielle qui était, elle aussi, une substitution d'un produit chimiquement préparé au travail naturel d'un insecte, est venue récemment vulgariser encore plus le fil et le tissu de soie.

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1930, 1^{er} et 15 janvier 1931.

LA MANIÈRE FRANÇAISE

Tout le monde connaît l'histoire de la sériciculture en France et sait comment, encouragée par nos rois depuis Louis XI, elle est arrivée à son apogée au milieu du XIX^e siècle. Tout le monde se rappelle ces magnifiques étoffes tissées sous Louis XV pour l'ornement des cours et l'ameublement des salons.

Les expositions rétrospectives ont fait étalage de ces admirables tissus que portaient M^{me} de Pompadour et ses contemporaines, ou des tentures commandées par la couronne pour Versailles, Trianon ou Fontainebleau. Le musée des tissus de la Chambre de commerce de Lyon présente un ensemble des plus instructifs de tout ce que l'art de la soie a produit sur la terre depuis la fin de l'Empire romain, et particulièrement de ce que nos artistes français, dessinateurs et tisseurs, nous ont fait admirer au cours des deux derniers siècles. L'invention du lyonnais Jacquard a permis de multiplier à peu de frais les dessins les plus élégants et a donné à l'industrie de sa ville natale une impulsion particulière qui s'est répandue ensuite dans le monde entier. Il est peu de pays où l'on ne tisse pas de la soie. Jadis la Chine, la Perse, les Indes, l'Asie-Mineure avaient été les centres de production d'où les belles étoffes s'exportaient dans les pays riches; l'Italie, Venise, Florence, Naples et Gènes donnèrent aux artisans lyonnais des leçons et des modèles, si bien que la France fut jusqu'à ces dernières années le centre de production qui pouvait justement passer pour la grande école moderne de l'industrie de la soie. Et, si des rivaux redoutables sont venus plus récemment disputer à Lyon le sceptre de l'empire de la soie, si leur puissance de production a atteint des chiffres que n'auraient pu rêver les contemporains de Jacquard, ils ont dû cependant lui laisser la glorieuse couronne d'élégance et de bon goût qui, grâce à la variété inépuisable des produits sortis de ses ateliers, lui assure une suprématie qu'on ne saurait sérieusement lui contester.

C'est surtout à la nouveauté des créations qu'est dû le maintien de cette suprématie. C'est au marché de Paris que revient encore, et malgré toutes les tentatives de découronne-

ment faites par Londres, Berlin ou New-York, le prestige de la mode pour la toilette des femmes. Si l'on voulait juger de l'importance de l'industrie soyeuse par la quantité de matières premières employées ou le nombre des métiers occupés, il y a longtemps que le sceptre aurait passé de France aux États-Unis. Aujourd'hui, la fabrique américaine consomme environ 39 millions de kilos de soie, c'est-à-dire 80 pour 100 de la consommation mondiale. Le marché lyonnais n'emploie que 7 millions de kilos environ, soit à peine un cinquième de la consommation de sa puissante rivale, et ne fait marcher que 49 000 à 50 000 métiers, au lieu de 113 000 en Amérique, dont un certain nombre battent jour et nuit.

Mais il ne serait pas juste de borner la comparaison entre les deux fabriques à une question de chiffres. Ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est l'origine et la constitution de chacune et la puissance de vitalité qui les distingue. L'industrie de la soie en France est incontestablement la mère de celle qui est actuellement si prospère en Amérique. Elle lui a fourni une grande partie de ses techniciens et presque tout de ses traditions et de ses modèles. L'étendue du marché américain, la richesse de la nation, son esprit d'entreprise et la protection douanière ont fait le reste. Si la fabrique lyonnaise n'atteint pas un développement supérieur, c'est que la France n'a que le tiers de la population de l'Amérique du Nord et que chacun de ses habitants pris isolément est beaucoup moins riche qu'un citoyen des États-Unis. Non seulement les Français sont moins riches, mais, à égalité de revenus, ils sont plus économes et leurs femmes consacrent moins d'argent à la toilette.

Par ailleurs, l'industrie française de la soie dépasse celle de l'Amérique par la proportion de ses exportations qui atteint 60 pour 100 de sa production, tandis que c'est à peine si les États-Unis peuvent vendre au dehors quelques spécialités. Leur exportation est entravée par deux causes : un prix de revient plus élevé dû au coût de la main-d'œuvre et une insuffisance de nouveauté dans l'assortiment des produits offerts à la clientèle. La variété de ceux-ci est incomparable dans l'industrie française. Pour s'en rendre compte, il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste des articles qui figurent chaque année dans les tableaux de production dressés par la Chambre de commerce de Lyon. On ne compte pas moins de quarante-

huit rubriques différentes dans chacun de ces tableaux. L'Amérique en présenterait difficilement plus d'une douzaine. Chez elle, c'est la fabrication en série qui est la règle; il faut produire en masse l'article demandé et de même que dans l'industrie métallurgique et mécanique on s'est efforcé de réduire à un très petit nombre les objets ou outils *standardisés*, le fabricant de soierie cherche à ne pas multiplier les types qu'il mettra en vente. En France, à tort ou à raison, on varie presque à l'infini les échantillons que l'on offre à l'acheteur, et comme on a, en outre, derrière soi tout un passé de productions pour ainsi dire historiques, dont les dessins et modèles sont précieusement conservés dans les maisons les plus anciennes, il semble que la disparition des vieilles rubriques soit presque impossible pendant que chaque année en voit apparaître une ou plusieurs nouvelles.

En ces dernières années, ce sont les tissus *crêpes*, c'est-à-dire tissés avec des fils fortement tordus, qui ont eu les faveurs de la mode. Ils appartiennent à la catégorie du *teint en pièces*, par opposition au *teint en fil* qui pendant longtemps a été le seul genre de travail adopté par nos fabricants. L'étoffe lourde, le taffetas, le velours sont plus ou moins délaissés. Les progrès de la teinture, qui ont permis de traiter les pièces comme jadis on traitait les écheveaux, ont complètement modifié l'ordre de manipulations et par contre-coup les exigences de l'acheteur.

L'industrie soyeuse en France est essentiellement créatrice de nouveautés, celle des États-Unis est essentiellement productrice de types courants. La première conserve malgré tout un cachet aristocratique, tandis que la seconde tend à démocratiser le produit sur lequel se jettera la foule.

On peut certes critiquer les inconvénients de la méthode française, mais elle est en quelque sorte inévitable, parce qu'elle résulte de la formation de l'esprit national, qui est plus individualiste que grégaire, et parce qu'elle trouve en même temps son explication dans la richesse des sources artistiques où vient puiser et s'instruire le producteur français. Paris n'a pas cessé d'être la reine de la mode; et Paris, ce n'est pas seulement une grande ville où l'on est heureux de vivre, c'est en même temps un musée, un temple des Beaux-Arts, où se trouvent amoncelés tous les chefs-d'œuvre qui ont formé depuis des siècles le goût d'un peuple naturellement épris de beauté.

Cer
mation
rien po
tout ge
venir
dusens
à un p
l'Amér
celle d
ment
l'achel
fait à
d'impr
vie él
réagit
à son
le col
encore
Ce
trie d
comm
des a
sa cap
la re
place
Comm
Chan
glori

A
en n
fin d
Lang
en s
Oliv
mèn
avec
part

Certes, les Américains ont compris l'importance de la formation du goût dans les milieux populaires, et ils ne négligent rien pour mettre sous les yeux du peuple les chefs-d'œuvre de tout genre, que leur richesse débordante leur permet de faire venir d'Europe. Mais quelle que soit l'aptitude à se pénétrer d'un sens profond de ces chefs-d'œuvre, que l'on puisse supposer à un peuple aussi intelligent, et d'esprit aussi ouvert que l'est l'Américain du Nord, elle ne saurait dès maintenant atteindre celle de nos artistes et de nos ouvriers. Chez nous, non seulement le producteur a le sens de la nouveauté à créer, mais l'acheteur répond avec non moins de vivacité à l'appel qui est fait à son goût. Ainsi se conserve à Paris un foyer pétillant d'improvisations ingénieuses auquel chaque expression de la vie élégante apporte un aliment quotidien : la littérature réagit sur l'art, qui réagit sur la mode, qui appelle l'industrie à son service, et le simple ouvrier tisseur ou brodeur devient le collaborateur d'une grande œuvre collective qui n'a pas encore son égale dans le monde civilisé.

Certes, il pourrait être exagéré de limiter à la seule industrie de la soie le bénéfice de cet état de choses. D'autres textiles comme le lin, le coton ou la laine prennent aussi leur part des avantages que vaut à la France la supériorité artistique de sa capitale. Mais la soie ayant été de tout temps reconnue pour la reine des textiles, il est juste qu'elle tienne la première place dans le mouvement des nouveautés pour le vêtement. Comme le montre la devise inscrite sur son jeton par la Chambre de commerce de Lyon, *In tenui labor, at tenuis non gloria*, mince est le fil, mais grande est la gloire.

LES PAYS PRODUCTEURS DE SOIE

A ses débuts, l'industrie française de la soie se fournissait en matière première venant d'Italie ou du Levant. C'est à la fin du xvi^e siècle, que la sériciculture fut introduite dans le Languedoc et la vallée du Rhône, sous le patronage du Roi, et en suivant les leçons d'un savant agronome de l'époque, Olivier de Serres. Les belles étoffes du xvii^e et du xviii^e siècle, même celles de la première partie du xix^e siècle, étaient tissées avec des soies des Cévennes, d'Espagne ou du Piémont. C'est à partir de la navigation à vapeur, et particulièrement après

L'ouverture du canal de Suez, que les soies de Chine, puis du Japon se présentèrent en abondance sur le marché français.

Les premières arrivées n'étaient que des fils assez grossiers, semblables à ceux dont se contentaient les tisseurs à bras du pays d'origine. Mais, sous la direction de contremaîtres et d'ingénieurs européens, les Chinois et les Japonais apprirent à filer suivant les méthodes usitées en Italie et dans les Cévennes. Tous les perfectionnements imaginés en Europe furent immédiatement communiqués en Extrême-Orient. Les meilleures machines y furent montées en même temps que chez nous; les meilleures graines de vers à soie préparées par les éducateurs de France et d'Italie furent envoyées aux sériciculteurs chinois et japonais; des capitaux occidentaux fournirent aux indigènes les moyens de créer des filatures nouvelles, et les riches Chinois s'associèrent rapidement à ce mouvement. La grande supériorité de la sériciculture orientale est dans l'abondance et le bon marché de sa main-d'œuvre. L'élevage des vers à soie, la cueillette des feuilles de mûrier sont des occupations de petites mains, femmes et enfants. En Chine, au Japon, la population surabonde, tandis que chez nous les régions où la sériciculture était jadis en honneur, sont de celles qui se sont le plus tristement signalées par leur malthusianisme persistant. Le peu de main-d'œuvre qui subsiste dans des départements comme le Gard, le Vaucluse, l'Ardèche, l'Hérault ou la Drôme, s'est laissé attirer par des cultures plus agréables ou plus lucratives, la vigne, les fruits, ou d'autres petites industries à domicile qui plaisent mieux à la population féminine. Quoi qu'on fasse, il n'est pas possible à la famille restreinte du paysan français de soutenir la concurrence de la famille nombreuse du paysan chinois ou japonais.

Ajoutons à cela que les espèces cultivées dans le sud de la Chine et du Japon sont polyvoltes, c'est-à-dire qu'elles fournissent plusieurs récoltes par an. Le résultat ne s'est pas fait longtemps attendre: c'est la soie asiatique qui fournit à la fabrique d'Europe ou d'Amérique l'immense majorité des fils qu'elle emploie. Malgré les primes d'encouragement que l'État français accorde à la sériciculture nationale, aux lieu et place des droits de douane qu'elle sollicitait, et qu'on ne pouvait pas lui accorder sans compromettre tout le commerce d'exportation, il ne se récolte en France que 2 millions et demi à 3 mil-

lions
grège
fait à
fourni
en 19
dont
le res
secon
qui fa
élasti
trouv
avant
lerie.
tion
rence
naise
gran
ment
L
qu'un
de l'
patri

M
l'ent
lose
Chan
dans
prod
kilo
L
Unis
se p
d'aff
dans
C
curr
tum

lions de kilos de cocons donnant moins de 300 000 kilos de soie grège, ce qui, en regard du total de la production mondiale, fait à peine un demi pour 100. Sur un total de 43 417 000 kilos fournis aux tissages de France, d'Europe et d'Amérique en 1929, l'Extrême-Orient figure pour près de 40 millions, dont 29 500 000 venant du Japon, 6 720 000 venant de Chine, le reste du Bengale, de l'Indochine, et d'autres provenances secondaires. La soie française a conservé cependant les qualités qui faisaient jadis sa réputation, notamment son brillant, son élasticité, sa régularité, et le peu qu'on en produit encore trouve des acheteurs fidèles dans les spécialités de tissus où ces avantages sont le plus appréciés, comme le tulle et la bonneterie. A côté de la France, l'Italie est réputée pour la production des belles soies d'Europe, mais elle rencontre la concurrence des filatures de Chine et des meilleures marques japonaises. La fabrique américaine, qui est maintenant la plus grande consommatrice du monde, se fournit presque exclusivement au Japon.

Les soies du proche Orient ne jouent plus pour le moment qu'un rôle assez effacé, et celles de nos colonies, notamment de l'Indochine, n'ont pas encore conquis la place que notre patriotisme voudrait leur voir prendre.

LA SOIE ARTIFICIELLE

Mais le grand événement des deux dernières décades, c'est l'entrée en scène du fil de soie artificielle, produit de la cellulose et de la chimie, invention d'un savant français, M. de Chardonnet, et qui supplante maintenant la soie du bombyx dans la moitié au moins de ses emplois. On évalue en effet la production mondiale de ce nouveau textile à 197 millions de kilos, dont la part de la France a été en 1929 de 25 millions.

La soie artificielle, que l'on appelle « rayon » aux États-Unis, se tisse seule ou mélangée. On lui reproche souvent de se prêter moins bien à la teinture; mais il est à peine besoin d'affirmer que les progrès des sciences chimiques parviendront dans peu de temps à supprimer ce désavantage.

Ce n'est pas la soie naturelle qui souffre le plus de la concurrence de la soie artificielle, c'est le coton qu'on avait coutume depuis longtemps de tisser avec la soie pour abaisser le

prix de revient, ou c'est encore la schappe (1), laquelle d'ailleurs cherche à s'adapter aux circonstances en utilisant comme matière première certains produits de filature de soie artificielle.

L'apparition de ce nouveau textile a malgré tout apporté une véritable révolution dans l'industrie de la soie en France et ailleurs. Son prix de revient est environ le quart de celui de la soie naturelle. Mais celle-ci reste plus légère et cette différence de densité doit toujours être présente à l'esprit de l'acheteur, quand il s'agit de comparer des prix de vente et tout particulièrement quand il s'agit de calculer les droits de douane dans des pays ayant un tarif calculé au poids.

On a assisté au cours des cinq dernières années à une course de vitesse impressionnante entre les grands pays industriels du globe pour la création de nouvelles usines de soie artificielle. La production américaine a passé de 62 375 000 livres en 1926 (environ 22 830 000 kilos) à 131 325 000 en 1929, soit une augmentation de plus du double. La production française a augmenté de 113 pour cent. Celle de la Grande-Bretagne de 90 pour cent. Dans l'ensemble, la production mondiale a augmenté de 80 pour cent et cela n'est pas fini. Certains fabricants de tissus affirment que la soie naturelle est appelée à disparaître; mais tel n'est pas l'avis du sériculteur et du filateur de soie naturelle au Japon, qui n'a presque pas d'autre moyen d'existence et qui continue à élever des vers et à filer des cocons à un prix invraisemblable de bon marché.

Tel n'est pas non plus l'avis de certains consommateurs ou plutôt de certaines consommatrices qui ne retrouvent plus dans le tissu chimique les qualités qui leur plaisaient particulièrement dans l'étoffe faite avec le fil du ver à soie. A quoi les chimistes répondent qu'ils se font forts de remédier aux défauts signalés. Que ne peut en effet la Science quand elle est sur une bonne piste? Mais que ne peut la Nature quand elle révèle peu à peu toutes les ressources mystérieuses de la vie animale? Le débat reste ouvert: nos petites-filles en seront les juges.

Ce qu'on peut constater dès maintenant, c'est la variété

(1) On donne ce nom au textile filé non pas en dévidant le cocon, mais en utilisant les déchets, cocons percés, cocons doubles, etc., etc.

inattendue des emplois de la soie artificielle. Elle s'est glissée du vêtement apparent aux dessous qu'on ne voit pas, ou qu'on ne doit pas voir. Après le bas de soie, qui nous a montré les jambes, voici qu'on annonce non seulement le linge de table et le linge de corps, mais même le drap de lit; tout cela, bien entendu, au détriment du coton. En comparant des prix tout récents, on constate que le coton d'Égypte est plus cher que la soie artificielle. L'écart va sans cesse en augmentant, et n'est pas loin actuellement de 20 pour 100, ce qui permet d'entrevoir l'extension de plus en plus sensible de l'emploi de la soie artificielle dans des articles qui, jusqu'à présent, étaient du domaine exclusif du coton et même du lin.

UNE ARMÉE DE CENT MILLE ÂMES

Parmi les industries secondaires alimentées par le textile soyeux, il ne faut pas oublier le moulinage ou retordage qui emploie environ 4 500 femmes dans les mêmes régions que la filature et la sériciculture. Les progrès de la soie artificielle n'ont pas nui à cette industrie dont les machines ou moulins sont occupés à l'ouvraison de ce textile jusqu'à concurrence de la moitié.

Le tissage emploie dans la région lyonnaise, pour les soieries unies et façonnées, velours et tulles, près de 52 600 métiers, dont 5 413 sont des métiers à bras. Ils se trouvent répartis dans les départements dont Lyon est le centre : Rhône, Loire, Ain, Ardèche, Isère, Saône-et-Loire, Savoie, Haute-Savoie.

Les filatures et moulinages se trouvent plus au sud, dans les départements du Gard, de l'Hérault, du Vaucluse, de la Drôme et de l'Ardèche. Le personnel employé dans l'ensemble de l'industrie de la soie en France dépasse 80 000, et si on y ajoute les industries nécessaires de la teinture et de l'apprêt, on atteint certainement une armée de cent mille âmes où les femmes dominent. Le département de la Loire, en plus des métiers occupés par la fabrique lyonnaise, possède environ 30 000 métiers à ruban dont la production a été évaluée en 1928 à 556 325 499 francs. Comme sa sœur aînée, elle a une très grande variété d'articles, tels que le velours, le satin, les mélanges soie et coton, soie artificielle et soie naturelle, à quoi

il convient d'ajouter les passementeries et les articles spéciaux pour la chapellerie. Saint-Étienne est le centre de cette branche spéciale de l'industrie de la soie : la plupart des métiers appartiennent aux ouvriers qui travaillent à domicile avec le concours de la force électrique. La mode actuelle pour la coiffure féminine a été peu favorable à l'emploi des rubans ; mais il suffit d'un caprice de femme pour remettre en honneur toutes les fanfreluches qui peuvent à certains moments donner du travail à des milliers d'ouvrières.

Il ne faut pas oublier les fabriques de Calais et de Caudry qui tissent des dentelles mécaniques où la soie naturelle ou artificielle tient une assez large place. Ensemble ces deux centres comptent environ 3500 métiers produisant pour plus de 400 millions de tulles et dentelles dont la plus grande partie va à l'exportation.

Contrairement à ce qui s'est passé pour certaines industries lourdes, la grande guerre n'a apporté à celle de la soie aucune modification. On a peu travaillé pour l'armée, sauf le tissage des tissus pour les gargousses de l'artillerie. Une certaine partie de la main-d'œuvre a été employée à tourner, à vernir ou à charger des obus. Les tissages étant en dehors de la zone de combat, on n'a pas eu à les reconstruire, exception faite pour les ateliers de tullistes de Caudry, dans les environs de Saint-Quentin, dont les métiers ont été détruits par l'envahisseur qui en tirait le cuivre et l'étain utilisables dans ses projectiles.

Il est à remarquer que la mode a favorisé la soierie depuis 1913 et la guerre n'a pas sérieusement entravé nos exportations, puisqu'elles ont atteint des chiffres relativement élevés dès l'année 1915 et plus élevés qu'avant la guerre à partir de 1916. Il est vrai qu'il faut tenir compte de la hausse des matières premières et de la dépréciation monétaire ; mais, abstraction faite de ces causes, on a constaté que les importations de soieries ont augmenté aux États-Unis avant leur entrée en guerre et que les autres pays neutres ont également augmenté leurs achats pendant toute la durée des hostilités. Même en France, on ne se privait pas toujours de dépenses de luxe et les combattants venant en permission étaient souvent choqués de la recherche de plaisir qui s'étalait en certains milieux de l'arrière.

TRAVAIL EN FAMILLE ET A LA CAMPAGNE

L'étude de nos différentes branches de l'industrie soyeuse nous invite à nous arrêter un instant sur la condition de ceux qui y consacrent leur existence. A ce point de vue, l'industrie de la soie est une des plus attrayantes.

L'origine même de ce précieux textile nous transporte dans un cadre où la poésie de la nature tient une large place. Un papillon, une chenille, une chrysalide, des feuilles tendres de mûrier qui, dès les premiers jours du printemps, fournissent la nourriture des vers, des fillettes qui semblent se jouer en faisant la cueillette des feuilles, en les apportant à ces petites bêtes gourmandes qui les dévorent avec un appétit insatiable, tout cela forme un tableau charmant que les artistes japonais se sont souvent plu à reproduire, et qu'un épisode du poème de *Mireille* a rendu populaire en France. Le dévidage du cocon qu'on appelle filature, s'il est un travail industriel, n'a pas l'aspect lourd et brutal du peignage et de la filature de la laine ou du coton. C'est presque un travail domestique comparable à celui d'une ménagère tenant sur ses genoux un bassin plein d'eau chaude. Toutes les opérations et les transformations du fil qui va servir au tissage ont ce caractère familial et pendant longtemps se sont faites au foyer domestique.

Les sériciculteurs français rêvent encore d'un retour au beau temps où leurs grêges cévenoles alimentaient la fabrique lyonnaise. Ils réclament du législateur des primes assez élevées pour leur assurer la rémunération intégrale de tous leurs frais. Ils veulent aussi enrayer la concurrence de la soie artificielle, à laquelle ils prétendent interdire l'emploi du mot soie. Leurs réclamations rappellent, hélas ! la bataille des diligences et des chemins de fer. On ne résiste pas au progrès ni aux découvertes scientifiques. Tout ce que peut espérer la sériciculture française, c'est le maintien de sa récolte dans les rares cantons où l'on ne peut pas s'adonner à des travaux plus rémunérateurs.

Le tissage lui-même qui produit ces beaux tissus dont l'aspect charme les yeux, dont le toucher flatte à la fois les doigts et les oreilles grâce à ce léger craquement qui rappelle l'étincelle électrique, est le dernier acte de cette série de métamorphoses. Il exige des soins minutieux, des mains habiles,

des doigts légers, une propreté sans défaillance, une adresse qui ne se laisse pas égarer au travers des fils et au milieu des mouvements précis qu'exige le métier. C'était l'art du vieux canut lyonnais qui fut pendant des siècles l'unique technicien de cette aristocratique industrie (1). Il n'avait rien de commun avec l'ouvrier des industries lourdes, qui se livre dans nos ateliers modernes à des gestes dont le sens lui échappe et dont la beauté est généralement absente. Toute la famille collaborait à cette œuvre merveilleuse. Le père et la mère avaient chacun leur métier, les enfants préparaient les canettes, la grand mère se contentait du dévidage. Aujourd'hui la rationalisation mécanique a fait disparaître le charme de ce travail en famille. Chaque opération est faite dans un atelier séparé, et le peu qui subsiste du tissage à domicile, grâce à la diffusion de la force électrique, imite la division du travail pratiquée dans les usines.

La plupart de celles-ci ont conservé cependant un avantage, c'est le séjour à la campagne, dans des villages ou des bourgades qui permettent aux tisseurs de ne pas perdre le contact de la terre nourricière. Beaucoup d'entre eux ont un lopin de terre, au moins un jardin, quelquefois un pré, une vache, un carré de légumes, ou quelques pieds de vigne, grâce à quoi ils restent des campagnards et échappent aux dangers des agglomérations prolétaires. Dans certains villages du Dauphiné, pour éviter aux jeunes filles les courses qui les menaient à l'usine lointaine, on a vu s'édifier de petits ateliers actionnés par la force électrique et contenant autant de métiers que pouvait en demander la population féminine. Certains observateurs ont même signalé le danger de ce genre d'occupation pour les jeunes filles qui prenaient ainsi le goût des travaux grossiers de la ferme et ne rêvaient plus qu'un mariage avec un citadin, fonctionnaire ou cheminot. Beaucoup cependant restent encore au pays, et, mariées ou non, continuent à travailler à la fabrique la plus proche pour apporter au ménage un salaire d'appoint, qui devient souvent le principal du revenu familial dans les années où la récolte est mauvaise. Le vieux canut lyonnais n'avait pour perspective que les murs de la

(1) Il serait injuste d'oublier ici les ouvriers en soie de Tours. Louis XI les avait encouragés et il y en avait encore près de 6 000 au début du règne de Louis XIV. Ils tissaient de lourdes étoffes, ce qu'on appelait le gros de Tours. On n'en trouve plus aujourd'hui qu'une centaine, travaillant pour l'ameublement.

maison d'en face; la tisseuse du Dauphiné, de la Savoie ou du Forez reste bien enfermée huit heures, mais quand elle regagne son logis, elle respire l'air de la campagne, elle aperçoit à l'horizon la silhouette des montagnes, et peut aller cueillir des fleurs dans son jardin.

L'énergie électrique à domicile a transformé d'un côté comme de l'autre les conditions matérielles du travail. On ne voit plus, comme au temps des métiers à la tire, de pauvres gamins appliqués au maniement des ficelles dans un labeur fastidieux et pénible, tout le long d'une journée de travail qui dépassait souvent dix heures.

Parmi les collaborateurs de la fabrique, le sort des dessinateurs reste un des plus intéressants, mais leur nombre a beaucoup diminué depuis que la mode préfère les étoffes unies qui sont décorées de diverses manières par les industries de finissage ou par la couturière elle-même. Pour les tissus dits façonnés, les compositeurs et les metteurs en cartes jouent encore un rôle important et conservent les anciennes traditions des maîtres du XVIII^e siècle, dont les décorations florales servaient de préparation et d'entraînement aux peintres de fleurs et fruits, qui ont fondé à Lyon une école distinguée, comparable par certains côtés à celle des maîtres flamands. Un jour ou deux passés dans les musées de Lyon réservent aux artistes ou aux amateurs avisés de délicieuses surprises. On y apprend quelle armée de collaborateurs il fallait jadis au fabricant de soieries pour satisfaire aux caprices d'une grande dame de la Cour. On y retrouve les dessins commandés par exemple à Philippe de la Salle par la grande Catherine de Russie, ou ceux qui furent composés pour nos palais français, ou encore les costumes féminins ou masculins qui figurèrent aux grandes cérémonies historiques, telles que le sacre de Napoléon.

De nos jours, l'art du teinturier et celui de l'imprimeur sur étoffe ont supplanté dans une grande mesure celui du dessinateur. L'impression à elle seule est toute une industrie occupant de nombreux ouvriers, soit à Lyon, soit dans les environs. Elle transforme non seulement les tissus nationaux, mais une grande quantité de soieries légères venant d'Extrême-Orient et connus sous le nom de *Pongees* ou d'*Habutai*. On en a importé en 1929 pour plus de 30 millions de francs, dont un dixième environ est réexporté.

La teinture, qui n'était, il y a cent ans, qu'un petit métier accessoire, est devenue un des piliers sur lesquels repose l'industrie de la soie. Les usines de teinture et d'apprêt dépassent en puissance, comme en superficie, les ateliers de tissage, et leurs besoins ont donné une vive impulsion à la science des produits chimiques. Enfin est venue la fabrication de la soie artificielle qui exige des bâtiments monumentaux se dressant dans la plaine lyonnaise comme les témoins définitifs d'une transformation prodigieuse.

Des écoles spéciales ont été fondées pour préparer la jeunesse à ces diverses carrières, non seulement écoles de tissage, mais école de chimie, école centrale pour les ingénieurs, école d'architecture, école des Beaux-Arts. On sait les efforts faits récemment par le Gouvernement pour encourager l'enseignement technique et pour remettre en honneur l'habitude de l'apprentissage dont se dispensaient trop facilement les nouvelles générations. L'industrie soyeuse a profité très intelligemment des récentes dispositions législatives et elle a prodigué ses encouragements à toutes les institutions susceptibles de relever la valeur professionnelle de ses ouvriers.

Le côté social n'a pas été oublié. Lyon a été depuis le *xv^e* siècle la ville des œuvres. Celles-ci se sont modifiées progressivement pour s'adapter aux besoins du monde ouvrier. Les sociétés de secours mutuels y sont de plus en plus nombreuses, et les nouvelles lois d'assurance ou de prévoyance ont trouvé des cadres intelligemment préparés pour leur application. Des institutions d'initiative privée, comme celle des allocations familiales, ont résolu certains problèmes délicats de puériculture et de protection de la maternité qui faisaient naguère l'effroi des hygiénistes et des sociologues. La mortalité infantile a reculé dans la proportion de 50 pour 100 depuis la fondation de l'œuvre des visiteuses de l'enfance.

L'AVENIR DE LA SOIERIE FRANÇAISE

Trois événements considérables ont marqué l'histoire de l'industrie de la soie depuis la fin du *xix^e* siècle : l'importance de plus en plus grande de la production de soie grège asiatique, la création et le développement rapide des fabriques de soieries en Amérique et enfin l'invention de la soie artifi-

cielle et son développement rapide dans les deux mondes.

C'est à la facilité des communications qu'est dû le premier de ces phénomènes; c'est à la prospérité des États-Unis qu'est dû le second; c'est au génie d'un savant français et à l'esprit d'entreprise des capitalistes de toutes les parties du monde qu'est dû le troisième.

Quant à l'art de la création des nouveautés et de la décoration des tissus soyeux, il continue à avoir son centre principal en France, grâce aux traditions de technicité des fabricants et tisseurs lyonnais et à la supériorité artistique de la couture et de la mode parisiennes.

Le premier de ces phénomènes s'exprime en quelques chiffres. Depuis 1872, la production de la soie a quintuplé : de 9 millions de kilos elle a passé à 49 millions en 1928 et à 44 500 000 en 1929. La production du Japon a grossi 40 fois. Elle représentait 8 pour 100 de la production mondiale en 1872, elle en représente 64 pour 100 en 1929.

Le second phénomène s'exprime également en peu de chiffres : en 1872, les États-Unis ne consommaient que 9 pour 100 de la production mondiale. En 1900, ils en ont consommé 28 pour 100 et en 1929, 87 pour 100.

Quant au troisième phénomène, l'entrée en scène de la soie artificielle, on peut le résumer de la façon suivante. En 1920, sa production rejoint celle de la soie naturelle, aux environs de 25 millions de kilos; en 1925, elle est le double. En 1927, elle la dépasse de 150 pour 100; en 1929, elle est quatre fois plus importante, 182 millions de kilos contre moins de 45.

Va-t-elle faire disparaître sa rivale? Certainement non; celle-ci survivra grâce à ses qualités propres et au fait qu'elle est le gagne-pain de millions de petits producteurs qui ne peuvent guère faire autre chose. La concurrence entre les deux se poursuivra indéfiniment, non seulement par la différence des prix de revient, mais par l'ingéniosité féconde et infatigable des employeurs qui multipliera à l'infini les manières de s'en servir.

Quel est l'avenir de la France dans cette lutte pacifique?

En ce qui concerne la soie naturelle, la production de nos départements du Midi se maintiendra difficilement, pour les raisons que nous avons données. Elle ne survivra que pour certaines spécialités, peu nombreuses, qui exigent des qualités

qu'on ne rencontre pas dans les soies étrangères. La main-d'œuvre occupée dans les filatures se déplacera au profit du moulinage ou des fabriques de soie artificielle. Celle-ci, qui est représentée dans notre pays par un chiffre de 25 millions de kilos sur une production mondiale de 197 millions, c'est-à-dire 13 pour 100, peut encore augmenter, et suivra vraisemblablement l'évolution des emplois exigés par la mode. Quant au tissage, il subira les fluctuations de la consommation nationale ou étrangère.

Il ne faut pas oublier que l'industrie française de la soierie vit, jusqu'à concurrence de près des deux tiers, sur le commerce d'exportation et que l'activité de celui-ci dépend de deux choses, en premier lieu l'influence des modes françaises sur la consommation du monde entier, en second lieu le régime douanier adopté par les pays acheteurs.

L'influence de nos modes. — De la première de ces deux conditions, nous avons déjà dit ce que l'on peut penser. La France jouit d'une situation privilégiée qui a été à peine entamée par ses rivales. S'il est vrai de dire que les arts suivent la richesse et se déplacent plus ou moins rapidement selon les encouragements et les profits qu'elle leur donne, il est non moins exact que les traditions artistiques et techniques se conservent longtemps dans les pays où elles ont trouvé leur premier foyer. Ce n'est pas seulement la composition des dessins et l'art de grouper les couleurs qui ont chez nous une sorte de conservatoire difficile à déplacer, c'est aussi l'habileté des tisseurs et des fabricants à trouver dans l'emploi des textiles et le groupement des fils le moyen de produire des étoffes qui répondent au caprice d'une mode dont le changement perpétuel est la loi. Ici l'on peut dire que la suprématie de la fabrique lyonnaise reste intacte et le même compliment peut s'adresser aux rubaniers stéphanois et aux dentelliers calaisiens. Et l'on peut encore ajouter l'avantage d'avoir sous la main des acheteurs de bon goût, capables d'apprécier une nouveauté et de la lancer dans la clientèle.

Le régime douanier. — Le régime douanier, au contraire, dépend des conditions économiques et politiques dans lesquelles se débat le monde entier. Les Lyonnais ont toujours montré leur préférence pour le libre échange et ont vu de mauvais œil les mesures douanières prises successivement par tous les pays

qui tentaient de les copier. Or, la guerre ayant développé l'esprit nationaliste et la tendance de chaque peuple à produire au dedans de ses frontières tous les produits dont il avait besoin, l'exportation française rencontre de plus en plus d'obstacles à son expansion habituelle.

Deux pays ont toujours été depuis un siècle des clients importants pour l'industrie soyeuse, l'Angleterre et les États-Unis. Parlons d'abord de ces derniers. Ils ont toujours été protectionnistes, dans l'intention de créer chez eux les industries qui étaient le privilège de l'Europe, et de les favoriser en leur assurant le marché national. Les soieries, étant considérées comme article de luxe, étaient plus lourdement frappées à l'entrée que les étoffes de laine et de coton destinées, pensait-on, à la masse démocratique. A cette préoccupation est venue s'en ajouter depuis plusieurs années une autre, celle de protéger l'ouvrier américain contre son concurrent, l'ouvrier européen qui vit de peu, se contente de bas salaires et n'a aucune exigence, dit-on, au point de vue de l'hygiène et du confort. L'ouvrier américain est un citoyen de plus en plus embourgeoisé qui entend ne rien perdre des avantages matériels qu'il tient des progrès de la richesse et du bien-être en son pays. L'employeur obligé de payer de hauts salaires prétend ne rien abandonner de ses bénéfices ; le consommateur devra se plier à ses exigences derrière un mur de protection douanière savamment édifié. C'est ainsi que les soieries sont soumises à un droit d'entrée qui varie suivant les genres de 33 à 63 pour 100. Et ce n'est pas seulement le taux du droit qui gêne les importations. C'est encore la manière dont il est appliqué, suivant les évaluations des agents de la douane qui jouissent dans la pratique d'un pouvoir arbitraire, et exercent jusqu'en France un régime inquisitorial de contrôle sur les prix de revient.

L'Angleterre a été jusqu'à la guerre de 1914 un pays fidèle à la doctrine du libre échange que ses économistes et ses hommes d'État avaient au cours du XIX^e siècle essayé de répandre dans le monde entier. Mais l'ébranlement général causé par la guerre mondiale, l'appauvrissement qui en a été le résultat dans les principaux pays clients de la Grande-Bretagne lui ont fait perdre une partie de son commerce. Déjà avant la guerre, elle commençait à ressentir les effets des progrès industriels et scientifiques de nations puissamment

organisées, comme l'Allemagne ; la réorganisation des industries étrangères, après la guerre, n'a fait qu'accentuer cette concurrence. Le nombre des chômeurs anglais s'est accru dans une proportion redoutable et les industries les plus menacées, celles qu'on a appelées les industries-clefs, parce qu'elles occupaient en quelque sorte les points les plus importants de la forteresse industrielle, ont obtenu du Parlement des droits d'entrée protégeant le travail national. Les soieries étrangères, toujours considérées comme article de luxe, et par conséquent moins défendables aux yeux d'un Parlement démocratique, ont été frappées d'un droit de 30 pour 100. Les importations françaises des soieries en Grande-Bretagne, qui étaient en 1923 de 4 695 763 000 francs, sont tombées en 1929 à 1 151 110 000 francs.

Cette taxe n'a pas complètement arrêté les exportations françaises de soieries en Angleterre, mais elle les a sensiblement diminuées. N'ont pu résister que les nouveautés créées par la mode ou les articles que les fabriques anglaises ne pouvaient pas produire. Le consommateur anglais qui les désirait a payé la rançon de la régression économique de l'opinion publique. Mais, malgré tout, l'industrie anglaise de la soierie, qui date du commencement du ^{xvii}^e siècle, a retrouvé une certaine vitalité, si bien qu'on crée pour elle en ce moment de puissants ateliers de teinture et d'apprêt, sur le modèle de ceux que Lyon possède depuis un demi-siècle.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement aux États-Unis et en Angleterre que la vague de protectionnisme a produit ses effets. Tous les peuples, avons-nous dit, se sont avisés qu'ils pouvaient faire eux-mêmes ce qu'ils avaient jusqu'à présent acheté au dehors. Des fabriques de soieries surgissent de côté et d'autre souvent montées par des Français, obligés d'aller s'établir à l'étranger pour ne pas perdre leur clientèle.

Il est difficile de prévoir un ralentissement de cet exode, les gouvernements étrangers ayant intérêt à voir des industries nouvelles offrir du travail à leur population. La transformation industrielle est un phénomène d'ordre général qui accompagne la marche de la civilisation. Une fois introduit dans un pays, il est rare qu'un genre de travail n'y demeure pas et ne trouve pas des travailleurs qui en profitent, et des gouvernements qui prétendent en tirer tous les avantages économiques et financiers que l'expérience du passé leur a fait connaître.

Les tisseurs français font naturellement des vœux pour que la facilité des échanges leur permette de conserver à notre pays le bénéfice de leur industrie. La question douanière est une de celles qui préoccupent le plus les gouvernements actuels. Dans le monde entier, la politique est obligée de s'en saisir et s'efforce de trouver des solutions qui ménagent les intérêts légitimes et mettent les travailleurs à l'abri du chômage. Ce n'est pas en un jour que ces solutions pourront être trouvées. Il faut s'attendre à des négociations prolongées qui subiront le contre-coup des rapports plus ou moins pacifiques qui régneront entre les peuples.

L'organisation professionnelle. — En attendant, il reste aux intéressés un devoir à remplir, c'est de garder précieusement toutes les qualités dont l'ensemble constitue le génie ou tout au moins la supériorité nationale. Pour cela, il ne suffit pas de conserver des traditions ou des secrets, il faut ajouter des valeurs nouvelles à celles que les siècles ont consacrées. L'apprentissage de la profession doit être fait avec soin et le métier lui-même doit être l'objet de toute la sollicitude des inventeurs qui veulent le perfectionner. La race des Vaucanson et des Jacquard n'est pas éteinte en France, pas plus que celle des chimistes qui ont multiplié les nuances mises à la disposition de la mode. Mais l'étranger est maintenant au même niveau que nous sur l'échelle du progrès scientifique et industriel et son esprit d'entreprise est souvent plus hardi que le nôtre. Le rapide essor de la soie artificielle hors de France en est un exemple frappant. Sur un total de 197 500 tonnes produit en 1929, 25 000 seulement, soit moins de 13 pour 100, sortent des usines françaises.

Le fabricant français a souvent à se défendre contre le pillage de ses nouveautés par des concurrents peu scrupuleux. La législation pour la défense de la propriété industrielle et la jurisprudence timide suivie par nos tribunaux ne sont pas une protection suffisante; mais que dire de l'impossibilité de se faire rendre justice, quand il s'agit de copies faites par des étrangers? La conscience professionnelle, ou même la conscience tout court, s'est sensiblement relâchée au cours des dernières années et le désordre règne souvent dans les rapports entre les différentes catégories de commerçants. Le tisseur à façon fait concurrence au fabricant qui lui a confié du travail;

le commissionnaire suit son exemple, et l'on a vu parfois des marchands de soie eux-mêmes s'improviser fabricants, pour écouler la matière première qu'ils avaient quelque peine à vendre sur le marché régulier. Il en résulte une surabondance d'étoffes le plus souvent médiocres qui encombre le marché et le discrédite.

La question de l'organisation professionnelle et de la lutte contre l'anarchie des différents facteurs est une de celles qui s'imposent à l'attention de nos industriels au même titre que celle de l'écoulement de leurs produits à l'étranger. Maintenir le bon renom de l'industrie française, maintenir en même temps le chiffre de ses exportations, ce sont les deux principales préoccupations de nos soyeux.

Le problème fiscal. — Vient ensuite le problème fiscal qui tient une grande place dans leur programme de réforme. La taxe sur le chiffre d'affaires, jointe à l'impôt sur les bénéfices commerciaux, pèse trop lourdement sur nos industries; les frais généraux alourdissent de plus en plus les prix de revient, et si on y ajoute les charges nouvelles introduites par les lois sociales, lesquelles compliquent indéfiniment le travail intérieur d'un chef d'entreprise, on n'est pas étonné de l'esprit de découragement que l'on rencontre fréquemment même chez les meilleurs patrons. Travailler pour le fisc, travailler pour des collaborateurs dont les exigences vont en augmentant et qui souvent considèrent à tort les profits de l'entreprise comme inépuisables, tel est le sort d'un grand nombre d'entre eux. Il est grand temps que les législateurs s'en aperçoivent et évitent toute mesure fiscale ou autre susceptible de décourager ceux qui ont en mains les destinées de nos industries traditionnelles. Il ne faudrait pas que la France fût exposée à voir peu à peu passer à l'étranger les métiers et les arts qui pendant des siècles ont fait sa richesse et sa gloire et qui trouvent aujourd'hui au dehors des hommes et des capitaux prêts à les attirer et à les retenir.

Ce qui peut nous rassurer, c'est que l'avenir de la soierie française est lié à celui de la toilette qui depuis longtemps tient à Paris sa cour de beauté. Mieux que le lainage ou la cotonnade, plus près des fleurs ou de la bijouterie, plus près de la broderie ou de la dentelle, la soierie triomphe de ses

rivales pour rehausser le charme de la femme. Un simple morceau de soie autour de la taille ou autour du cou donne à la plus simple un surcroît de grâce. En ces dernières années, nous nous sommes accoutumés à voir la silhouette entière enveloppée de crêpe, de mousseline ou d'autres tissus légers. Plus de femme sans soie, tel paraît être pour longtemps encore l'arrêt de la mode. Ceux que cette industrie fait vivre, et on a vu que dans leur variété ils sont tout un peuple, peuvent s'en réjouir, mais ils souhaitent encore que d'autres emplois ne soient pas oubliés. Jadis, le costume masculin comportait autant de soie que celui de la femme. C'étaient les hommes qui portaient les bas de soie. Il ne reste plus dans leur toilette actuelle que la cravate et la doublure et de loin en loin le chapeau de soie : c'est trop peu.

Jadis encore l'ameublement des gens aisés n'allait pas sans rideaux de damas avec fauteuils et canapés assortis. Il reste bien peu de chose de ces usages qui complétaient dans nos souvenirs le cadre de la famille. Nos jeunes générations n'ont plus le temps de s'asseoir, ni le goût du mobilier élégant ; le solide ou le massif leur suffit. Mais, malgré tout, le plus noble des textiles ne sera pas pour toujours exilé de l'habitation des gens de goût. Tôt ou tard, il y reprendra sa place et l'appoint de la soie artificielle contribuera peut-être à la lui rendre.

Ainsi l'on voit l'étendue du domaine qu'a pu conquérir dans le passé le simple fil sorti du corps d'un fragile insecte. Pour l'imiter, il a fallu mettre en œuvre toute une machinerie doublée d'un laboratoire de chimie. Le domaine qui s'ouvre désormais à l'autre soie nous paraît illimité. Il était autrefois largement à nous. Tachons d'en conserver la plus belle part, celle qui ne relève pas seulement de la puissance des capitaux ou de l'importance des marchés, mais celle qui exige l'esprit d'invention associé au culte du beau, deux choses que l'on peut encore sans trop d'orgueil revendiquer pour la France.

AUGUSTE ISAAC.

UN COLLÈGE DE JEUNES FILLES EN AMÉRIQUE

BRYN MAWR

Aujourd'hui, tout est à l'aigreur; quel pays en aime vraiment un autre? En rentrant à Paris, je m'aperçois que pour être à la mode, il faut dire du mal de l'Amérique; pour être à la mode, il fallait l'exalter sans mesure, il y a trois ou quatre ans. Le vent a tourné; si cela continue, il n'y aura plus de tripier de village, égorgeant son cochon dans sa cour, qui ne parle avec mépris des abattoirs de Chicago.

Pour ma part, je raconterai ce que j'ai vu, dans mon petit coin.

Vous arrivez à Philadelphie; vous prenez un train local, et vous descendez à Bryn Mawr, qui, des temps anciens de la colonie, a gardé son nom gallois.

Bryn Mawr a ses garages, son cinéma, son golf miniature et son bazar à cinq sous. Mais ce qui fait sa gloire, c'est son collège de jeunes filles. Et tout de suite, évoquez un ensemble très différent de ce que le mot représente d'ordinaire à notre esprit. Point de clôture ni de grilles; point de porte verrouillée, ne s'ouvrant que pour la promenade du dimanche, triste à voir. Point de ces vieux bâtiments monastiques, ou de ces bâtiments à bon marché qui, tout neufs, sont décrépits. Imaginez, bien plutôt, un immense espace vallonné, des gazons, des pelouses, des massifs, des bouquets d'arbres; et dispersés dans la verdure, des pavillons recouverts de leur robe de lierre, et dont le seul aspect est seigneurial. Imaginez, en pleine nature, toute une cité dédiée aux études et au bonheur.

Dédiée au bonheur, j'en suis sûr, même avant d'avoir pris contact avec celles qui seront, demain, mes étudiantes. Sur les murs du cloître gothique qui règne derrière la bibliothèque, je lis des inscriptions. Reconnaisante, cette ancienne élève a fondé une chaire; cette autre a donné des bourses d'études pour aider ses camarades de l'avenir; cette autre encore a voulu qu'elles eussent des jardins plus vastes, des édifices plus beaux. Toutes ces pierres se sont élevées, tous ces enseignements se sont établis, toute cette vie s'entretient grâce à l'initiative privée. Une sorte de piété se mêle au souvenir des années que les étudiantes ont ici vécues; il n'en est aucune qui ne cherche à rendre au collège, en générosité, ce qu'elle a reçu en bonheur.

Des différences psychologiques qui nous séparent des Américains, celle-ci est assurément l'une des plus marquées. Nous avons beau alléger nos programmes, nos jeunes filles, nos jeunes gens restent surchargés; ils n'ont pas le temps de vivre, tant'ils sont occupés à se préparer à la vie. Je connais une gamine de dix ans qui est alourdie de devoirs à faire quand elle rentre de la classe, et qui veille en peinant sur ses cahiers. Et qu'est-ce que sa vie d'écolière, sinon la fatigante succession des heures de cours? Comment, lorsqu'elle aura fini ses études, emporterait-elle un souvenir heureux? Là-bas, on écoute mieux cet appel au bonheur, qui est comme la vocation spontanée de l'enfance et de la jeunesse. Libres, installés dans leur république, que les aînés ont le devoir d'entretenir, mais qu'ils n'ont pas le droit d'opprimer, les adolescents vivent par eux-mêmes et pour eux-mêmes. Une éducation serait manquée, qui ne laisserait pas après elle l'image éclatante d'une île fortunée dont le rayonnement se prolonge sur toute l'existence. Les nôtres sont plus savants, ceux-là sont plus heureux.

LA RUCHE

5 octobre 1930. — Cela ne veut pas dire qu'on néglige le travail, ici.

Certes, les jeunes filles de Bryn Mawr sont libres de leurs mouvements; elles vont et viennent à leur guise; il faut seulement qu'elles soient rentrées à dix heures et demie : marge généreuse, dans un pays où l'on dine deux heures plus tôt que

chez nous. Elles habitent chacune leur chambre; elles la meublent, elles la parent à leur fantaisie; et ce n'est pas une petite affaire. Elles pratiquent le sport, elles se divertissent. Bien plus, elles organisent elles-mêmes leur discipline: chaque classe élit une présidente qui exerce le pouvoir. C'est seulement en cas de difficultés graves que la reine de la ruche, miss Marion Edwards Park, doit intervenir.

Tout cela fait une vie heureuse et libre. Mais l'examen d'entrée est difficile: beaucoup d'appelées, peu d'élues; mais les cours sont nombreux et serrés; mais le chemin qui mène aux épreuves de fin d'année est parsemé d'obstacles; mais des pleurs viennent quelquefois prouver qu'il n'est point de bonheur parfait sans qu'on le gagne par l'effort. La haute qualité des professeurs, qui souvent préfèrent ce paisible séjour aux Universités où les appellerait leur mérite, élève le niveau des études. Le collège refuse de prendre plus de cinq cents jeunes filles: quatre cents *undergraduates*, de dix-huit à vingt-deux ans; et une centaine de *graduates*, qui poursuivent leurs cours jusqu'au doctorat. Cent *graduates*, c'est un bataillon imposant, dont la présence n'est pas sans agir sur les jeunes recrues.

On sent encore l'effervescence de la rentrée; le *campus* est animé comme une place publique; j'entends résonner des rires clairs. Rien qui ressemble à un uniforme, cela va sans dire; blouses ou chandails, jupes longues ou courtes; bérêts basques, bonnets de laine, ou cheveux au vent. Passent des sportives, portant leur crosse de hockey, et des studieuses, portant leur paquet de livres. Des *freshmen* paraded, en prenant des airs d'autorité. Des professeurs se hâtent vers les salles de cours. Rentrez, abeilles; l'automne est venu, c'est l'heure: il faut à présent que toute la ruche se mette au travail.

UN BANQUET A PHILADELPHIE

9 octobre 1930. — Une vaste salle à manger, et, si vaste qu'elle soit, trop petite; treize cents couverts. Quarante-vingt-seize tables au rez-de-chaussée, d'autres au balcon; une table d'honneur, devant les microphones et sous les haut-parleurs. Partout des fleurs, des drapeaux, des banderoles, des lustres, et des ampoules électriques en guirlandes. Des décolletés, des robes de ville; des habits, des smokings, et même quelques vestons.

Un menu plein de promesses : — *coupe of melon* française, *filet of beef* Camille, *potatoes* parisienne, *romaine sauté*, plombière belle vue; des amandes salées, des céris, des olives; de l'eau glacée, à profusion; des cigarettes au potage et des cigares au dessert. Costes et Bellonte sont arrivés à Philadelphie; le maire de la ville offre un dîner en leur honneur.

J'accepte avec reconnaissance ce que les orateurs veulent bien dire d'aimable pour la France; je me rengorge, et ne suis pas loin de croire que j'ai, moi aussi, traversé l'Atlantique d'un seul vol. Mes voisins, qui me comblent de prévenances, m'aident à fortifier cette illusion.

N'en croyez rien. A travers la forêt de têtes, j'essaie de voir Costes et Bellonte, et de leur faire sentir par télépathie toute ma reconnaissance, toute mon admiration. Si je souris, c'est pour dissimuler l'émotion qui me gagne, et qui s'accroît quand nos Français prennent la parole à leur tour. Quelle acclamation! Tout le monde est debout.

Ce même jour, à Chicago, Hearst organise son cortège, prononce son discours, à la fois penaud et fanfaron. Ici, *la Marseillaise* résonne. En Amérique, comment maintenir notre place? En la méritant.

LA NUIT DES LANTERNES

10 octobre 1930. — Le cloître gothique où les étudiantes aiment se promener, un livre à la main, servira ce soir à une cérémonie rituelle. Les spectateurs se rangent à l'étage supérieur de la galerie, ils attendent. L'une après l'autre, les lumières s'éteignent; les grands vitraux de la bibliothèque, qui dans la nuit ressemblaient à ceux des églises illuminées pour les fêtes, tout d'un coup disparaissent dans le noir; plus d'éclat; plus de bruit.

Voici qu'on croit distinguer un fourmillement dans l'ombre. Sortant une par une des deux portes latérales, se rejoignant au milieu de la pelouse, et se groupant enfin devant le mur du fond, les étudiantes de la promotion nouvelle venue, les *Freshmen*, occupent le cloître, sans un mot, sans un cri.

Un chant s'élève, doucement rythmé; les étudiantes de seconde année, les *Sophomores*, font maintenant leur entrée. Chacune d'elles porte à la main une lanterne au feu violet; et

l'on dirait, dans cette ombre, une procession de lucioles, qui se forme, évolue, et s'aligne enfin devant la masse obscure que nous devinons sans la voir.

Alors chacune des anciennes remet à la nouvelle qui lui fait face la lanterne menue qui scintille et palpète. Don d'amitié, choisi et dessiné chaque année suivant un modèle nouveau; symbole du feu qu'une génération passe à la génération qui la suit; flamme du savoir éternel.

Ces évolutions, ces demi-chœurs, ce geste, ce rite, et jusqu'au texte même du chant lentement rythmé, rappellent les cérémonies païennes. La Grèce revit, et transmet à la plus neuve des civilisations cette fleur de poésie antique. Mais ce cloître, cette nuit où nous sommes plongés, ces vêtements noirs dont les postulantes sont revêtues, cette psalmodie, rappellent, en même temps, le christianisme; on évoque les religieuses se rendant à la chapelle, ou bien ces Vierges sages de l'Écriture qui avaient soin de tenir toujours leurs lampes allumées. Les deux traditions se fondent ici dans une intime beauté.

Leur lumière ainsi offerte, et leur mission finie, les sophomores disparaissent. Les nouvelles entonnent, pour répondre à leur aînées, un autre hymne. Leur procession se reforme, traverse la pelouse, se sépare en deux files lumineuses qui gagnent les sorties du cloître, et s'éloigne. Le chant diminue, s'assourdit, et s'enfonce dans la nuit.

HERNANI

Le 25 février 1930, le Club français de Bryn Mawr a monté et joué *Hernani*; les décors ont été brossés par les artistes du Collège. Mais le spectacle n'était pas seulement sur la scène; on voyait aux prises, dans la salle, classiques et romantiques; on se montrait du doigt le gilet rouge de Théophile Gautier. Les bourgeois sifflaient, les rapins applaudissaient. Ce fut une soirée mémorable.

— Que n'étais-je là!

— Qu'à cela ne tienne! On ne saurait reprendre toute la pièce; mais on peut répéter le premier acte, les actrices sont encore parmi nous.

Et donc, dans le grand salon où le Club français tient ses séances, on improvise des coulisses, avec des paravents. Voici la

duègne, et Don Carlos qui sort de son armoire; Hernani, quelle prestance! et Doña Sol, tendre et fragile. Les vers sont intrépidement lancés, et sans accent, car les grands premiers rôles ont passé leur jeunesse en France, par une habile précaution. *Hernani* à Bryn Mawr! Si, dans la prairie d'asphodèles, Victor Hugo n'a pas tressailli, c'est qu'il est vraiment blasé.

« INDIAN SUMMER »

Ce bel automne prolongé, — novembre, décembre même, — unit la douceur et l'éclat. Tous les matins, on s'éveille avec la crainte de ne plus retrouver le soleil, reculant devant l'hiver; tous les matins il reparait dans un ciel tendre.

Le vert résiste, dans le grand parc; mais il n'est plus que l'accompagnement timide d'une riche symphonie, rouge et or. Les feuilles jaunissent, jaune clair comme un citron, jaune roux, jaune fauve. Mais les buissons deviennent rouges, et rouges les érables; ils jettent dans ce décor d'automne une vive flamme, inconnue de nos climats.

Qu'il faisait bon, à la fin de la matinée, se baigner dans l'air attiédi! Les autos glissaient sur l'asphalte luisante. Les propriétés des environs, non pas closes et murées, mais librement ouvertes aux yeux des promeneurs; les villas, les pavillons, les châteaux, paraissaient eux-mêmes heureux de vivre; ils avaient l'air d'être là pour leur plaisir, les nègres indolents occupés à balayer les feuilles mortes. Sur le *campus*, les bâtiments de pierre s'harmonisaient doucement avec les frondaisons ocrées. C'était une de ces heures où l'on voudrait arrêter le temps, et où il semble qu'il n'y ait au monde ni douleur, ni maladie, ni mort.

LES COURS

Octobre-novembre 1930. — Au commencement, je suis embarrassé, comme Sylvestre Bonnard. Je pense, pour m'encourager, que j'ai ici même plusieurs collègues masculins; il y en a un qui porte des favoris, et l'autre qui porte toute sa barbe, puissant renfort. — Et quel embarras résisterait à l'aimable accueil qui me fait voir, tout de suite, que ce n'est pas en étranger qu'on veut me traiter, à Bryn Mawr?

Mes leçons sont de deux espèces. Les unes ressemblent à

nos cours publics ; je parle de la poésie française, au dix-neuvième et au vingtième siècle. L'auditoire semble, ma foi, s'intéresser vivement à elle, même et surtout sous ses formes les plus avancées. Comme partout au monde, ce qui occupe les jeunes esprits, c'est le nouveau, c'est le contemporain.

Les autres cours sont, comme on dit ici, des cours de séminaire. Dans une salle toute tapissée de livres, autour d'une vaste table, une douzaine de candidates au doctorat sont installées. Je n'ai pas la prétention d'ajouter beaucoup à ce que leur excellent professeur, miss Schenck, leur a appris. Mais je suis heureux de me rendre compte de leurs travaux personnels, d'écouter leurs leçons, leurs explications de textes, et de constater par expérience que le département français de Bryn Mawr mérite sa réputation.

O nos bons maîtres d'autrefois, qui ne sortiez jamais de vos chaires, que pensez-vous de tous nos voyages ? Ils sont dans l'esprit des temps nouveaux. Sans parler de nos jeunes agrégés, de nos professeurs qui séjournent en permanence dans les Universités et dans les Collèges des États-Unis, une dizaine, une vingtaine de missionnaires franchissent chaque année l'Océan, aussi facilement qu'on franchissait jadis la Seine pour se rendre de la rive droite au Quartier Latin. L'un d'eux me disait récemment, au retour, son regret de quitter un auditoire tel que moi-même je l'ai trouvé ici : non seulement intelligent et sensible, mais amical.

DIMANCHE

Tout est désert, aujourd'hui. Les diligentes que le *week end* n'a pas dispersées restent enfermées dans la bibliothèque. A peine une bicyclette, qui a l'air d'attendre devant une porte, suppose une présence ; à peine une chanson discrète sort d'une fenêtre, là-haut. Il n'y a personne sous les arbres de la grande allée ; point de silhouette blanche qui se hâte vers les tennis ; point de tache, bleue ou rose, qui se meuve sur les gazons. A mesure que j'avance à travers le parc, je me sens le maître d'un domaine dont je suis le seul roi. Le coq qui chante au lointain est de ma basse-cour ; cet écureuil familier est mon jouet ; les fruits que j'entends tomber de l'arbre sont ma récolte, qui se fait d'elle-même, doucement.

Dimanches de Pennsylvanie, sans théâtre, sans cinéma, sans concert. Ici fut votre pays, Quakers ; ici vous avez dressé votre citadelle, si impérieuse et si solide, que les bruits du monde moderne s'arrêtent encore devant ses murs religieux.

FRÈRE JACQUES

Une des fenêtres de mon hôtel, non loin de l'entrée du Collège, donne sur les branches d'un arbre où les oiseaux babillent, tous les soirs ; et une autre, sur une classe enfantine en plein air, où des petites filles gazouillent, tous les matins.

Je n'apprendrai pas le langage des oiseaux ; j'apprendrai des bribes de géographie, d'arithmétique : j'en ai grand besoin. Mais que se passe-t-il ? Les petites filles ont changé d'accent, ont changé de voix : écoutons mieux.

— Combien font deux et deux ?

— Quatre, mad'moiselle.

C'est la leçon de français ; la maîtresse apprend à ses élèves des mots d'usage courant, de petites phrases, de vieilles chansons naïves. Elle leur enseigne les formules de politesse :

— Dites : au revoir.

— Au revoir, mad'moiselle.

Au revoir, déjà ! C'est trop vite. Mais la leçon recommencera demain. Demain, vers dix heures, j'aurai peut-être l'ambition de distinguer encore *Frère Jacques* à travers la ramure. Vous ne saurez jamais combien cette chanson est douce, si vous ne l'entendez un jour comme je viens de l'entendre, si loin de mon enfance et si loin de mon clocher.

QUESTIONS

— Je suppose que toutes ces jeunes filles sont riches ?

— Non pas nécessairement. D'abord il y a des collèves beaucoup plus chers : deux mille, trois mille dollars par an ; ici, les parents s'en tirent à moins de mille dollars. Les étudiantes qui feraient parade de leur richesse seraient vite impopulaires parmi leurs compagnes, et n'auraient pas la vie agréable. En second lieu, nous accueillons beaucoup de boursières ; si nous tenons compte des *graduates*, la proportion va jusqu'à trente pour cent.

— Certaines personnes ne pensent-elles pas (du moins on me l'a dit) qu'il y a de l'excès dans ce confort, dans ce luxe; et que des jeunes filles, sorties du collège et se heurtant aux difficultés de la vie, en souffrent plus durement?

— Ce n'est pas notre avis. Les années de collège une fois terminées, beaucoup de nos élèves se marient, et n'ont pas à gagner leur pain. Celles qui doivent lutter pour l'existence le font vaillamment. Elles savent qu'elles n'arriveront pas sans peine à retrouver un milieu comme celui-ci, et travaillent en conséquence. Si même nous voyons une différence entre les générations nouvelles et les autres, c'est au profit de la volonté et du courage. Des jeunes filles qui pourraient rester oisives tiennent à prendre un emploi, à jouer un rôle utile dans la société.

— De sorte que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes?

— Le meilleur des mondes est encore imparfait, et nous en faisons quelquefois l'expérience. Nous avons à compter, ici comme ailleurs, avec les faiblesses de la nature humaine. Mais il est certain qu'étant libres de choisir notre recrutement, de modifier nos programmes, de nous accommoder aux nouveautés qui empêchent la tradition de devenir mécanisme, nous sommes privilégiées; et notre petit monde n'est peut-être pas le plus mauvais de ceux qu'on peut trouver sous le ciel...

COMMENT PERSHING A CHOISI DE VIEILLIR

Gilbert Chinard m'écrit : « Puisque vous êtes notre voisin, venez. Nous allons tenir l'assemblée annuelle de l'Institut français de Washington : vous assisterez à notre réunion. » L'Institut français de Washington étudie les rapports historiques qui unissent l'Amérique et la France. Avec joie, répondons à son appel.

La réunion est de choix. Laissons aux Américains le soin de parler des Français qui s'y trouvaient, MM. André Chevrillon, Paul Claudel; pour mon compte, je prends le général Pershing. Car il y était; Pershing est toujours présent, quand il s'agit d'affirmer une sympathie française.

Droit, élancé, un air de simplicité et de noblesse émanant de toute sa personne, ce qui frappe dans Pershing, c'est moins

encore son autorité que son caractère humain. Sa figure est popularisée par l'image, mais l'image ne rend ni la finesse des traits, ni la fraîcheur du teint, ni la pénétration du regard. Ses mouvements sont ceux de l'officier qui, tous les jours, monte à cheval, pour garder sa souplesse et défendre à son corps de s'ankyloser. Je dis à M. Paul Claudel combien cette physionomie me paraît belle. Il me répond : « Il y a deux façons de vieillir. Ou bien on s'amincit, on se spiritualise, on va vers l'âme. Ou bien on tombe dans la chair, on grossit, on s'empâte. Pershing a choisi la première. »

« JUNIOR YEAR » EN FRANCE

Décembre 1930. — Cette idée est très belle, parce qu'elle ne ressemble en rien à ce qu'on appelle de la propagande; ce sont les Américains qui l'ont conçue et exécutée; tous les Français doivent la connaître. Un des professeurs américains qui passèrent quelque temps dans nos Universités à la fin de la guerre, Raymond W. Kirkbride, fut frappé par les qualités complémentaires que notre enseignement pouvait offrir aux étudiants de son pays : pourquoi ceux-ci ne viendraient-ils pas en France pour y passer une de leurs quatre années de scolarité? La troisième, par exemple, le *Junior year*: c'est son nom. Et pourquoi cette année ne leur compterait-elle pas au même titre qu'une année de cours en Amérique? C'était un apôtre : il fit si bien, qu'en 1922 il fut chargé par l'Université de Delaware de se rendre à Paris pour préciser et mûrir son projet. En 1923, il amena huit pèlerins; et cinq, en 1924. Mais peu à peu le nombre augmenta; l'Université de Delaware offrit de prendre en tutelle étudiants et étudiantes appartenant aux autres Universités des États-Unis. Il sont venus soixante-sept l'an dernier.

A leur arrivée, ils se rendent d'abord en province; et quand vient la rentrée des cours, ils gagnent Paris. Sorbonne, École libre des sciences politiques, coopèrent pour leur offrir un ensemble d'études qui, chaque année, se rapproche de la perfection. Ils sont logés dans les familles; ils dépendent d'un directeur, d'une directrice, qui les aident plutôt qu'ils ne les surveillent; ils ont leur liberté de mouvements, sans se sentir isolés. Ils publient un bulletin, plein de saveur et de vie.

A vingt ans, se dépayser; changer d'habitudes, et même de langage; vivre dans le neuf, dans l'inouï: quel bienfait pour l'intelligence, pour la sensibilité! L'Université de Delaware n'est pas la seule à se comporter de la sorte; Smith College forme un autre groupe, non moins distingué, non moins nombreux. Le mouvement prend une telle ampleur, qu'on en a confié la direction à un organe central, à un comité qui dépend désormais de l'*Institute of international education*. Si, dans l'avenir, les écoliers de chaque pays, tant qu'ils sont, arrivent à passer à l'étranger une année de leurs études, un grand pas sera fait vers la paix du monde.

TÉMOIGNAGES

Que pensent de la France ceux qui viennent se mêler ainsi à sa vie intellectuelle? Ou, pour mieux dire, que pensent-ils d'eux-mêmes? Lorsqu'ils regagnent les États-Unis, ont-ils gagné, ont-ils perdu?

Ici je leur cède la parole. J'ai demandé leurs impressions aux élèves de Bryn Mawr qui, l'an dernier, ont passé chez nous leur « Junior year ». Elles ont réfléchi; elle ont écrit; chacune d'elles m'a donné quelques pages. Et ces pages simples et sincères serviront peut-être de document, quelque jour, quand on voudra mesurer les effets de notre civilisation sur de jeunes âmes de bonne volonté. Dans notre présent si trouble, si plein d'acrimonies et de peines, elles nous apportent du réconfort et de la joie. Ainsi: « Il m'est impossible de constater combien de fois les jeunes filles qui sont allées en France l'année dernière ont dit que, depuis leur retour, il n'y a qu'une chose qui compte, c'est-à-dire de revenir en France aussitôt que possible. Pour moi, au moins, cette année a été la plus heureuse que j'aie jamais passée, et il est donc naturel que j'éprouve une nostalgie qui ne cesse pas de s'accroître... »

En ces termes s'exprime miss Jenkins, qui traduit le sentiment général dont seules les modalités varieront. Paris, tout spécialement, l'a tenue sous son charme et elle le dit avec ferveur:

« Plus j'ai connu cette ville, plus elle est devenue pour moi une terre enchantée. Je me rappelle mes promenades fréquentes dans l'île Saint-Louis comme les plus agréables que j'aie

jamais faites. Même maintenant, je peux entendre le bruit doux que faisaient les trembles quand le vent les secouait, et c'est un son très cher à mes oreilles... Paris était pour moi un lieu de délices. A l'exception d'une période un peu larmoyante à la fin de juin, je me rappelle si peu d'ombres qu'il n'est pas la peine de les mentionner ici. Les larmes mêmes n'auraient pas été nécessaires si j'avais moins aimé Paris. Après que deux ou trois mois se sont écoulés, je ne voulais pas même quitter Paris pour faire des excursions dans la banlieue. Naturellement j'ai exercé ma volonté, et je me suis souvent arrachée de la ville adorée pour visiter des lieux dont j'ai maintenant des souvenirs exquis; mais j'étais toujours ravie de revoir Paris, le soir. Après les vacances de Noël et de Pâques, je rentrais de Pau, ou de Florence, heureuse que mes jours de loisir soient terminés, de sorte que je pouvais sentir encore l'air de Paris... »

Cette autre, — miss Katherine Sixt, — reconnaissante de ce que la France lui a donné, pour la première fois, le sentiment du passé, « sentiment qui ne se trouve jamais chez nous », dit-elle, « et qui m'a beaucoup soulagée et changée de cette vie toujours rapide, précipitée, de notre génération », s'est livrée à de piquantes remarques de psychologie internationale :

« Il y a en France une certaine attitude d'économie qui fait contraste avec l'attitude américaine. Qu'on soit le plus économe de tous les Américains que je connais, les Français vous y donneront des leçons; surtout à propos de la consommation de gaz, d'eau et d'électricité. Je trouve très original, par exemple, un système d'illumination dans une certaine maison parisienne où on ne peut pas ouvrir plus d'une ampoule à la fois, quand l'appareil en comporte trois. Enfin, cela ne fait de mal à personne, et nous autres Américaines nous avons appris des choses surprenantes dans la conduite d'un ménage.

« Quant aux Français eux-mêmes, chose curieuse, ils ne perdent jamais de vue l'idée ancienne des classes. Quoiqu'il y ait des lois constitutionnelles déclarant théoriquement que tous les hommes sont égaux, les Français persistent à se placer dans leurs classes traditionnelles, car la tradition se fait toujours sentir dans ce pays. De ce point de vue, la classe la plus intéressante m'a paru celle de la haute bourgeoisie, industriels et professeurs (ou plutôt intellectuels). Les industriels ne sont

pas particulièrement extraordinaires, au contraire, ils sont quelquefois les plus médiocres d'esprit et d'intérêt; mais on peut obtenir d'eux une idée assez nette, moyenne, de toute la France. Ils sont de bons patriotes, « tout pour la France », et la France est suprême dans ses goûts artistiques, littéraires, même politiques et économiques (puisque'il n'y a pas beaucoup de chômeurs actuellement en France, tandis que tout le monde souffre du chômage et de bouleversements économiques). Ces bons bourgeois travaillent bien, surveillent bien leurs enfants, et sont très catholiques. Dans la politique, ils sont pour la plupart très conservateurs; ils se méfient des étrangers et veulent vivre entre eux autant que possible.

« L'autre classe des bourgeois, des intellectuels, est la plus intéressante. Ils sont beaucoup plus libres d'esprit, avec des tendances quelquefois très radicales en politique et en économie. A leur avis, toutes les classes sont les mêmes, et aucune personne n'est plus digne de respect qu'une autre, sauf ceux qui peuvent bien parler, discuter les questions du jour, et avancer quelques idées nouvelles. Ils sont presque toujours très cosmopolites, et veulent échanger leurs opinions avec d'autres individus d'autres nationalités et d'autres races. En somme, ils s'attachent à préserver les traditions classiques d'études soigneuses et de recherches détaillées; ils sont de vrais savants; mais ils sont aussi très modestes...

« Les Français constituent un mélange d'idées très intéressantes, à la fois traditionnelles et radicales, qui maintiennent une balance d'esprit et leur donnent du prestige et du respect parmi leurs voisins... »

Écoutons cette autre voix, qui est touchante; celle de miss Mignon Sherley. D'une part, elle proclame une dette, avec gratitude, avec affection. « La France est devenue pour moi une seconde patrie », dit-elle; « la France est devenue pour moi une partie réelle de cette complexité d'âme qui cause à la fois l'intérêt et le malheur de la vie intérieure et psychologique de nous autres, modernes. » Richesse intérieure, complexité, variété dans l'unité : voilà la France. Et chaque Français semble porter en lui-même le souvenir de l'évolution historique de son pays; son âme est lourde de tout le passé. « La France est comme une de ses cathédrales merveilleuses; l'unité de construction est là, mais aussi tout le détail exquis. » On n'a

qu'à chercher pour trouver, en France. Si on aime la vie trépidante, frémissante, on a Paris. « Si vous aimez la terre, allez en province n'importe où, Lorraine, Ile de France, Bourgogne ou pays de la Loire. Vous trouverez la bonne terre et le brave paysan qui la cultive. Quand je regardais les champs, le matin, tout frais et rians sous le plein soleil, et puis le soir sous une douce lueur, les petits villages, toute cette vie de campagne si simple et si brave, je voulais rester là, et devenir tranquille encore une fois. C'est la France de Jeanne d'Arc, la France qui change peu et qui est digne d'un respect et d'une tendresse infinis... »

Mais quand elle a exprimé ce respect, cette tendresse, la même voix se fait presque suppliante. Que ce pays, si chargé d'expérience et d'années, si riche de culture intellectuelle, si sensible, ne dédaigne pas les âmes plus neuves qui s'adressent à lui ! Qu'il n'aille pas ressembler à ces personnes qui, s'imaginant que les autres ne peuvent pas comprendre l'intensité de leur vie intérieure, s'enferment dans leur fierté ! qu'il ne croie pas que tout commence et finit avec lui ! « Il est très beau d'avoir des ressources en soi-même, et d'être conscient de soi-même, car ainsi on peut accomplir beaucoup ; mais je trouve qu'on n'a pas le droit de mépriser les autres, même en secret... »

Quel travail ces réflexions supposent dans les esprits ! L'observation, le jugement, la critique sont provoqués, et le sentiment s'émeut à son tour. On voit ici, une fois de plus, que l'influence de la France, même quand celle-ci fait un peu la fière, n'est pas une oppression, mais bien plutôt une excitation à penser : elle tend à former des personnalités nuancées et fortes. On voudrait les reproduire tout au long, ces confessions réfléchies ; qu'il me soit permis d'en citer une encore, qui n'est pas la moins remarquable, et qui se distingue par la fermeté de son accent.

« Comme Américaine, dit miss Sylvia Markley, ce qui m'a frappé le plus en France, c'est le contraste entre le grand et le petit, entre le nouveau et l'ancien, et les effets matériels et spirituels de ces différences entre mon pays natal et mon pays adoptif. Ce contraste s'est fait voir aussitôt en arrivant, dans les petits champs des paysans qui semblaient si curieux à nos yeux accoutumés aux immenses terrains américains, qui se déroulent sans fin. Que ces petits champs se sont attachés à nos cœurs pendant tous nos voyages ! Je me rappellerai tou-

jours le paysage vu du Mont-Blanc, qui ressemblait de cette hauteur à de l'étoffe écossaise. Par toute la France les moindres coins de terre sont cultivés, les forêts soignées, les arbres bien arrangés en deux rangs égaux le long des petits chemins aussi bien que des grandes routes. Toutes ces caractéristiques du paysage m'ont impressionnée ; mais j'ai appris peu à peu que ce n'étaient là que des signes extérieurs du caractère français : soin, netteté, précision. Cela caractérise la ménagère qui arrange les chambres et les tiroirs de sa maison, le savant qui travaille avec une précision méthodique, aussi bien que le paysan qui cultive si soigneusement ses champs. Puis, l'économie de la terre n'est qu'un reflet de l'esprit français. C'est encore une caractéristique fort différente pour moi. Nous, Américains, qui achetons pour ainsi dire d'abord et qui gagnons après, trouvons avec étonnement qu'on comprend les choses tout autrement en France, et qu'on y gagne plutôt deux fois avant de dépenser une fois....

« Quant au contraste entre le nouveau et l'ancien, que faut-il en dire ? Les signes extérieurs ne sont que trop évidents et trop connus pour les commenter. Et l'esprit, — comment exprimer cette impression du fardeau de la civilisation (si j'ose l'appeler ainsi) que porte le Français dès les premiers jours de son éducation, et que je n'ai commencé à comprendre qu'après bien des mois en Europe ? Je ne dirai même pas que je le comprends maintenant, ou que j'y arriverai jamais entièrement, puisqu'on comprend difficilement avec l'esprit ce qui représente un état d'âme. Il est difficile de concevoir cet état, qui est le résultat de tant de siècles. Les générations qui ont précédé le Français d'aujourd'hui vivent encore en lui, — les philosophes, les psychologues, les penseurs d'hier ont tous laissé leurs traces sur l'âme moderne. Le résultat est un raffinement presque inconnu en Amérique, une recherche dans les profondeurs de l'âme et dans les sentiments qu'on y trouve. Tout cela se reflète dans l'art et dans la musique modernes, en France. Mais, pour donner un exemple plus concret, je pourrais citer mon étonnement, un jour, quand une amie m'a dit qu'on a demandé à une petite fille de dix ans, d'écrire une dissertation sur ce qu'elle sent en faisant une promenade au Luxembourg : pas ce qu'elle voit, mais ses sensations ! Il était incroyable pour moi qu'on demandât à une enfant si jeune

de commencer à étudier son moi, de faire une recherche en elle-même.

« Je dois dire à ce propos que l'éducation des enfants m'a beaucoup intéressée. Il est inutile de répéter ce que tout le monde doit savoir, qu'on insiste beaucoup plus sur le côté intellectuel en France qu'en Amérique, et presque pas du tout sur le côté physique. L'intelligence est un intérêt public, et le développement du corps est laissé à l'individu. J'ai même trouvé dans mon petit cercle de connaissances beaucoup de cas où les programmes dans les écoles étaient tellement chargés que les enfants non seulement n'avaient pas le temps de faire du sport, mais ne pouvaient même pas préparer leurs leçons sans aide. Le résultat est naturel, et je dois dire pour mon compte que j'aurais eu peur de me présenter aux examens des jeunes gens français plus jeunes que moi !

« Mais que ces quelques détails donnent peu d'idée de mes impressions de la France ! Ces choses m'ont frappée sur le moment, et me paraissent vraies et intéressantes. Mais ce ne sont pas elles qui me reviennent à l'esprit, quand je pense à cette année à l'étranger. Au moins, je n'y pense pas avec des idées critiques ou même comparatives. Je les aime tout simplement pour leur valeur et leur charme intrinsèque, pour ce qu'elles sont en elles-mêmes et représentent dans ma vie. Quand je me rappelle ces beaux jours, je crois que je comprends Voltaire qui, tout en trouvant que la Prusse était un véritable paradis, avait toujours de la nostalgie pour cette terre délicieuse qui s'appelle Paris... »

— Vous êtes bien optimiste....

— Je m'en excuse. J'ai vu une île heureuse, où tous les soins vont à une jeunesse qui comprend la valeur et la difficulté de la pensée ; et cette jeunesse, précisément parce que la France offre une civilisation tout imprégnée de pensée et d'art, aime la France. Je ne puis raconter que ce que j'ai vu.

PAUL HAZARD.

DU CHAFFAULT

ET LES CORSAIRES DU MAROC

TANDIS que les corsaires d'Alger et de Tunis, sur leurs galères, dont la vogue est faite d'esclaves chrétiens, répandent chaque année, de mai à septembre, la terreur sur la Méditerranée, ceux du Maroc, aux portes océaniques et n'admettant que des navires à voiles, barrent Gibraltar, écumant le nord, de Tarifa au cap Finistère, et le sud jusqu'aux Canaries. Leurs Grandes Indes et leur Pérou sont tout près de leur côte. Inutile d'accomplir le demi-périphe de la planète pour chercher l'or, la soie et les épices, en leurs contrées d'origine, puisqu'il suffit d'attaquer ceux qui reviennent de l'extrême-lointain et qui, pour le plus grand profit des voleurs de grande route marine, ont subi toutes les fatigues, misères et maladies des interminables voyages avant d'aller gémir dans les geôles de Larache, de la Mamore, de Salé, de Safi, de Mogador, de Fès, de Méquinez et de Marakech.

Au vrai, ces corsaires sont purs pirates à qui ne suffit point le brigandage hauturier. Jusque sur les côtes d'Europe, ils vont razzier les esclaves de tout âge et sexe. Au mépris des traités, des lois de la guerre et de celles de l'humanité, ils pillent et massacrent sans merci tous ceux qui ne confessent point Allah et son prophète. Depuis des siècles, la piraterie est l'industrie nationale des Maures et, pour le roi de Maroc, source intarissable de revenus. Dans un port comme Salé qui n'arme jamais moins d'une trentaine de navires légers et rapides, tels

que chébecs, caravelles et pinques de gabarits lusitaniens, on compte en tous temps de mille à quinze cents esclaves chrétiens, dont trois ou quatre cents Français. Le chiffre en serait plus grand si l'appât du gain n'attirait les corsaires à Tétouan, où ils conduisent les prisonniers de valeur afin d'en négocier le rachat avec les RR. PP. de la Rédemption des captifs.

Toutes les marines courent sus aux Barbaresques. Punitions spasmodiques d'offenseurs permanents. Au XVIII^e siècle, les pirates ont à ce point pullulé et montré une telle audace qu'on a vu les primes d'assurances des navires atteindre 40 pour 100 de la valeur des cargaisons...

LES LYS BAFOUÉS

Au Maroc, Salé est la métropole de la piraterie. Il y a deux Salé : Salé la vieille et la nouvelle qui est Rabat. Du large, à six ou sept lieues de la côte, on aperçoit d'abord la tour carrée d'Hassan, « amer » et tour du guet, rivale de la Koutoubia de Marakech. Haute de cent soixante pieds, la tour d'Hassan domine Rabat dont elle est le joyau. Ses murs ont six pieds d'épaisseur. Chaque façade, de huit toises en étendue, est une dentelle de pierre. Comme la ville elle-même, elle a été achevée à la fin du XII^e siècle par l'émir Yacoub el Mançour souventes fois victorieux en Espagne. Avant d'être un nid de corsaires, Rabat a vu la concentration des troupes qui ont envahi l'Andalousie.

Pour le navire qui rallie la terre en direction de la tour d'Hassan, Rabat bientôt se dessine, tache blanche sur une falaise brune, qui marque la berge sud de l'embouchure de l'oued Bou-Regreg. Une double enceinte haute de vingt pieds défend la ville, qu'un grand cimetière sépare de la mer, tandis que de beaux jardins l'isolent de la campagne désolée.

Rabat s'est longtemps appelée Salé la Neuve. En face d'elle, sur la rive nord de l'oued, Salé la Vieille est vautrée sur une plage de sable. Entre les deux villes, en travers du Bou Regreg, la barre écume et mugit. Salé est une des plus antiques cités du Maghreb. Les Phéniciens, les Romains, les Visigoths venus d'Ibérie s'y sont succédé. Rasée, rebâtie et ruinée de nouveau, l'Islam l'a ressuscitée au début du XI^e siècle. Pendant très longtemps, les Salétins ont fait commerce honnête et important

avec les ports de la Méditerranée et même avec l'Angleterre. Leur réputation détestable date de 1610, cent cinquante ans avant l'expédition que nous allons suivre. Les Maures, chassés d'Espagne en 1610 par Philippe III, ont trouvé là, à cinquante lieues de Gibraltar, le point idéal d'où partirait leur vengeance. Arrivant tout cousus d'or, ils ont acheté des bateaux et des équipages. Abd-el-Malek, roi de Maroc, a permis aux nouveaux venus de « s'habituer » à Salé avec mêmes grâces et privilèges que les naturels du pays. L'Espagne, dès lors, a connu leur haine, vite étendue à toute la chrétienté. Seize ans après leur installation, les corsaires de Salé, de Maroc et de Tétouan avaient fait six mille captifs, la plupart Français. Ces brigands de la mer barraient la route qui mène du Ponant au Levant.

« Les lys sont bafoués partout », écrivait le chevalier de Razilly. Organisée en république vassale du roi de Maroc, Salé armait alors soixante navires. Le nom des Salétins sonnait le meurtre. Tout marchand assailli était bâtiment perdu, car les corsaires n'attaquaient qu'en nombre et n'allaient à l'abordage qu'à dix contre un. Leurs chébecs, caragues, pinques et polacres, de moindre taille que ceux d'Alger, étaient plus légers et plus rapides et engantaient comme en se jouant les plus fins bouliniers d'Europe. C'est sans espoir que les vaisseaux de ligne leur appuyaient la chasse. Les Salétins agiles s'effaçaient sous l'horizon en un clin d'œil, cinglant vers leur repaire et le joignant toujours avec assez d'avance pour avoir loisir d'attendre la pleine mer, qui leur donnait onze à douze pieds d'eau dans le chenal d'entrée, lequel, malaxé sans cesse par la grosse houle déferlant sur la barre, est sujet à de fréquents changements connus des seuls pilotes du pays. Une fois la passe franchie, les corsaires défilent l'attaque des bâtiments de haut bord.

En 1670 et en 1671, les Salétins ont vu l'escadre de M. d'Estrées laquelle, manquant de chaloupes pour donner dans le port, n'a pu que s'en aller sans avoir rien fait... En 1680, M. de Chateaurenault n'a pu joindre à la mer les corsaires agiles et s'est contenté de bloquer le littoral. Un an plus tard, Jean Bart, à la tête de bateaux légers, a forcé deux corsaires salétins, montés par 250 hommes, à se jeter à la côte portugaise, où tous les mécréants ont trouvé l'esclavage ou la mort. Lorsque, d'aventure, survenait quelque Français aux jambes longues,

les pirates se trouvaient fort mal en point. Une seïtie salétine, qui a eu affaire à une tartane de Provence menée par Jean Doublet de Honfleur, en a fait la très cuisante expérience.

En 1737, le marquis d'Antin, mouillé devant Salé avec deux vaisseaux et trois frégates, a réussi à délivrer 751 esclaves chrétiens. En 1763 et 1764, le chevalier de Fabry a croisé devant la côte sans résultat.

* Malgré quoi, les lys continuant d'être bafoués, le Roi confie en 1765 à M. du Chaffault une escadre. L'ordre est de courir sus aux brigands.

DES BOULETS SUR SALÉ

SEUL l'été est propice à une telle expédition. Rien à tenter entre septembre et mai. Le 31 de ce mois, le vaisseau l'*Utile*, portant pavillon du chef d'escadre, mouille devant Salé. Six frégates l'accompagnent : trois de Brest, la *Terpsichore* de 30, capitaine de vaisseau de Marchainville, comte du Bosc, la *Licorne* de 26, capitaine de vaisseau comte de Breugnon, et l'*Héroïne* de 30, capitaine de vaisseau de Grasse du Bar (1), et trois de Toulon, la *Chimère* de 26, capitaine de vaisseau de Laugier-Beaucouse, la *Gracieuse* de 26, capitaine de vaisseau chevalier d'Apchen, et la *Pléiade* de 26, capitaine de vaisseau chevalier de Sémerville. Deux galiotes ou bombardes et la barque l'*Hirondelle*, lieutenant de port Beaussier-Châteauvert, complètent la force (2) qui, de par le vouloir de du Chaffault, va cogner dur et longtemps.

Déjà le travail est amorcé. En trois semaines de patrouille sur la côte l'escadre a repéré les corsaires mouillés dans les rivières, trop en amont, hélas ! pour qu'on les puisse amariner ou brûler. *Héroïne*, *Terpsichore* et *Gracieuse* ont réussi à surprendre et à détruire un brigantin pirate et deux bâtiments capturés par un grand chébec hardi et vicieux qui s'est réfugié à Larache et que nous retrouverons. Nos frégates n'ont pu faire aucun prisonnier, car les Maures se sont sauvés à terre, emmenant les esclaves chrétiens qu'ils ont coutume d'embarquer pour assurer la vogue par temps calme.

(1) Il s'agit du de Grasse qui s'illustrera dans la guerre d'Amérique.

(2) Les frégates *Topaze*, comte de Barjeton-Valance, et *Biche*, chevalier Roussel de Fréville, sont aussi sous les ordres de du Chaffault et croisent sur la côte.

Nuit et jour l'escadre est prête à déradar. Mieux que par ses canons Salé est défendue par les hauts-fonds, la barre et la houle atlantique qui bat en côte impitoyablement et devient énorme lorsque donne le suroît. *L'Utile* a laissé tomber ses ancres à une demi-lieue d'un fort inachevé qui aide deux petites batteries à défendre Salé la Vieille, tandis que trois forts et deux batteries protègent Salé la Neuve, place forte à double enceinte.

Grosse mer de nord-ouest le 1^{er} juin. Les bâtiments roulent panne sur panne. Du Chaffault réunit les capitaines et donne ses instructions. On attaquera dès l'embellie. Le soir, la houle s'aplatit et la flamme d'ordre monte au grand mât de *L'Utile* on se battra le lendemain.

Les Salétins se fient à leur fort inachevé, mais déjà pourvu de grosses pièces, toutes servies et commandées par des renégats. Les corsaires se sont ramassés dans la rivière. Au delà de la pointe d'entrée, on aperçoit trois chébecs, deux frégates de 18 et une grosse de 44 qui s'est fébrilement dégréeée dès l'arrivée des Français.

Au matin du 2, la brise est clémente et la houle trop douce pour gêner nos tireurs. *L'Utile* se rapproche encore du fort neuf. Ce poste de danger convient au vaisseau de 56 aux épaisses murailles, et à du Chaffault, qui ne saurait se placer ailleurs qu'au plus fort du feu.

A 9 heures et demie, le premier coup de canon de *L'Utile* fait s'envoler lourdement les cigognes juchées sur les minarets. Contre la terre et la maçonnerie, le tir d'un vaisseau est de piètre effet. Le chef d'escadre ménage ses projectiles et n'en tire que 80 jusqu'à onze heures. Les Maures sont plus parcimonieux encore. Quatre boulets en tout partent du fort et ratent le vaisseau, de même que les projectiles des batteries dont le tir est trop court. Nous n'en sommes encore qu'aux amusettes, mais les galiotes vont dire leur mot.

ET DES BOMBES

Ces galiotes sont pareilles à celles qu'inventa Renou d'Elisagaray et qui, pour leur début, firent merveille en 1662 lorsqu'Abraham du Quesne fut chargé de châtier Alger. Ce sont navires de quelque 200 tonneaux, longs de 77 pieds et

larges de 25 (1). Leurs formes trapues sont celles des galiotes de Hollande; mais ils n'ont pas de mât de misaine et, sur leur avant bien dégagé, les mortiers de divers calibres sont accroupis dans une grande écoutille. Montées sur pivot pour le pointage en direction, leurs plates-formes s'appuient sur un massif solide posé sur le fond même du bâtiment. Leurs bombes sont de redoutables sphères à anses de 4, 6, 9, ou 12 pouces de calibre (2), creuses et remplies de poudre. L'amorçage est fait d'une fusée qu'enflamme le départ du coup. Elle brûle lentement pendant le trajet de la bombe et la fait éclater peu après sa chute. Le pointage en hauteur du mortier est fixe et de 45° environ. On fait varier la portée en modifiant le poids de la poudre qui chasse la bombe.

Nos deux galiotes, l'*Etna*, lieutenant de vaisseau de Vialis, et la *Salamandre*, lieutenant de vaisseau du Bourguet, ont fort peu aboyé dans la matinée et seulement pour essayer les plates-formes. Ces quelques coups de gueule ont d'abord inquiété les Salétins qui, fuyant leurs demeures, ont commencé de gagner la campagne. Mais, comme les bombardes ont suspendu leur tir au cinquième coup, les Maures, Arabes et Turcs, mixture habituelle des cités maugrébines, ont vite rallié leurs maisons, les estimant bien plus exposées au pillage des amis et coreligionnaires qu'à la destruction par bombardement.

Du coup, c'est en pleine chair que, l'après-midi, travaillent la *Salamandre* et l'*Etna*. Sur Salé la Vieille, 140 bombes s'abattent et incendient une mosquée et nombre d'édifices de la ville haute. La vieille cité sera bien vite réduite si le temps demeure clément.

Mais, sur la côte marocaine, les vents ont des caprices inconnus ailleurs. Le lendemain, un grand frais du sud-ouest soulève une mer énorme. Dans les grands tangages, à l'instant que l'étrave, tombée dans un creux de la houle, se relève pour escalader une crête, les rappels des câbles sont tels que ces énormes grelins risquent à chaque coup de se rompre à leur sortie des écubiers. Si la brise force d'un cheveu, tout le monde sera en perte. Mais quiconque tenterait de lever l'ancre, par un temps pareil, verrait infailliblement le cabestan

(1) Longueur 25 mètres, largeur 8 m. 20.

(2) 80, 162, 243 ou 324 millimètres.

dévirer et, toutes barres projetées par la force centrifuge, tuer les hommes par dizaines. Force est donc à l'escadre de dérader en filant les câbles par le bout sur des bouées et laissant les ancres au fond.

Sur signal de du Chaffault, les navires appareillent et piquent au nord-ouest. Toute la nuit ils vont louvoyer à quelque trois lieues de terre, en veillant dur pour parer à tout essai d'évasion des pirates.

Le lendemain, les canons et mortiers restent encore muets, mais on arrive à repêcher les ancres. En hâte fiévreuse, les Salétins édifient de nouvelles défenses. Des *matamoures*, qui sont les bagnes de Salé, caves voûtées et basses où s'entassent les esclaves rongés de vermine, on extrait les malheureux chrétiens. Les épaules saignant sous le fouet, ils travaillent aux batteries, sous la direction de renégats plus cruels encore que les Musulmans, afin sans doute de masquer, par un surcroît de méchanceté, la honte de leur reniement. Seuls les renégats sont aptes aux métiers d'ingénieurs et de bombardiers, car l'artillerie et la fortification sont sciences exactes, donc interdites aux cerveaux africains.

Au loin, dans la plaine, cette plaine qui fut un des greniers de Rome au temps que la règle romaine régentait le pays, et qui n'est plus que désolation morne de terre inculte, sans arbres et sans routes, des colonnes de poussière indiquent l'approche de la cavalerie du roi de Maroc, seule troupe capable de faire face à un débarquement des Français. Le temps ne cesse de favoriser les Salétins. Trois jours durant, la mer s'engouffre dans la baie. Pris par des courants qui les obligent à présenter le travers à la houle énorme, ne pouvant, à l'ancre, établir aucune voile pour freiner les oscillations, le vaisseau et les frégates roulent à jeter bas leurs mâtures. Impossible de rester là. Les bâtiments louvoient alors le long de terre, en observant de leur mieux l'agitation ennemie.

En de rares journées, la brise moins revêche permet de reprendre l'échange de projectiles. Le 8 juin, 68 boulets maures tombent à côté des bateaux français et 106 bombes de nos galiotes arrosent les batteries vieilles et neuves et les deux villes, déchainant une panique éperdue. Les remparts ne souffrent guère, mais les maisons flambent comme du bois sec.

Pour battre les corsaires, il faut avoir des navires de mêmes

qualité
que de
des ba
moque
lorsqu
antenn
vers l
donne
leur s
que, l
becs,
est co
seau.
de son
rond,
cherch
le plus
le che

L E J
L ca
lisent
tirant
veille
trois
s'affai
de 12
pou
tout
leurs
porte
gros
j'aur
Q
tuant
Grass
trom
leurs

qualités que les leurs. Depuis longtemps du Chaffault demande que deux chébecs complètent son escadre. Les chébecs sont des bateaux à coque très fine et taillée pour la course. Ils se moquent du calme, car ils sont aussi agiles à l'aviron que lorsqu'ils hissent les grandes voiles latines envergüées sur antennes, lesquelles, avec leur mât de misaine très incliné vers l'avant et leur extraordinaire éperon pointu qui leur donne l'aspect d'un espadon naviguant la tête émergée, rendent leur silhouette reconnaissable entre toutes. C'est de fort loin que, le 9 juin, les vigies annoncent l'approche des deux chébecs, *Singe* et *Caméléon*, tous deux toulonnais. Le *Caméléon* est commandé par le comte de Framont, lieutenant de vaisseau. Le *Singe*, lui, amène une fameuse recrue en la personne de son capitaine, lieutenant de vaisseau ventripotent, tout rond, vif comme le salpêtre et connu comme le plus acharné chercheur de plaies et de bosses, la tête la plus chaude et aussi le plus fin manœuvrier qui soit dans la flotte du Levant. C'est le chevalier Pierre-André de Suffren Saint-Tropez.

MALFAÇONS

LE jeu, boulets contre bombes, reprend. Neuf batteries marocaines, cinq au Nouveau et quatre au Vieux Salé, rivalisent de maladresse. Dûment embossées sur quatre ancres, et tirant sur des buts immobiles, les bombardes feraient merveille si leur matériel n'était en déplorable condition. Après trois jours de tir les plates-formes se disloquent, se fendent, s'affaissent, perdent l'indispensable aplomb. Et puis les mortiers de 12 pouces, les gros ventrus qui, chargés de 11 livres de poudre, expédient à 1 600 toises des bombes de 154 livres, sont tout de suite hors de service, tandis que ceux de 9 pouces ont leurs lumières évasées, défaut très grave... Les rechanges que porte la barque *Hirondelle* sont en mauvais métal. « Si les gros mortiers ne nous eussent pas manqué, écrit du Chaffault, j'aurais culbuté toute la ville. »

Quelques jours auparavant, une pièce de l'*Héroïne* a éclaté, tuant ou blessant quinze hommes et projetant dans les airs de Grasse qui a manqué de tomber à l'eau. « Les fournisseurs trompent le Roi par la mauvaise matière qu'ils mettent dans leurs canons ; ne serait-il pas possible de remédier à cette fri-

ponnerie? » Ainsi du Chaffault rend-il compte aux tout-puissants bureaux de Versailles, inutilement, il le sait, mais son devoir est de parler quand même.

L'opération devant Salé n'avance guère. Pour en finir il faudrait envoyer les embarcations de l'escadre dans l'intérieur du port pour mettre le feu aux polacres, pinques et chébecs salétins déhâlés fort en amont, dans la rivière. Un jour de très beau temps, du Chaffault est sur le point de déclencher l'action, mais une reconnaissance poussée à fond par nos deux chébecs, et l'observation serrée du rivage montrent les Maures sur leurs gardes. Sidi Moulay Mohammed Abdallah ben Ismaël, roi de Maroc, empereur de Fès, Tafilet et Sana, seigneur de Guinée et autres lieux, vient d'arriver à Rabat. La vue de sa résidence d'été ravagée par nos bombes le fait écumer. Il jure de tirer de ce sacrilège une terrible vengeance. Les lunettes d'approche montrent, caracolant dans la campagne plate et désolée, une foule de cavaliers aux burnous blancs ou gris, brandissant leurs longs fusils minces. Un Suédois, mouillé sur rade depuis longtemps, affirme que le port est truffé de corps de garde et que 500 hommes couchent chaque nuit sur la grande frégate salétine ancrée très loin en amont. Et puis l'entrée du Bou Regreg, commandée de tout près par une batterie, est si étroite et facile à barrer que nos chaloupes et nos canots risqueraient fort d'avoir leur retraite coupée; sagement du Chaffault renonce à l'attaque de vive force et décide de chercher un port où la punition soit plus facile à administrer. Pour barrer la sortie aux corsaires mouillés dans la rivière, le chef d'escadre laisse la *Chimère* et la *Pléiade* devant Salé.

Le 17 juin, l'*Utile*, la *Terpsichore*, la *Licorne*, l'*Héroïne*, la *Gracieuse*, l'*Hirondelle*, l'*Etna*, la *Salamandre*, le *Singe* et le *Caméléon* appareillent pour Larache. En faction devant ce port depuis le 5 mai, la frégate la *Biche* va cingler vers Brest, escortant un senau danois qui se fait prendre par l'escadre le 24 juin. Bonne capture : le senau portait, de Constantinople à Salé, dix pièces de 24 en fonte, 1500 boulets, 500 quintaux de poudre, des mâts, des avirons et bien d'autre matériel Aubaine pour notre grand arsenal ponantais.

DANS
L'AM
reflète l
jardin c
bâtie à
Seules
grandes
par une
infinim
d'amon
A L
tif du
grand
Cadix e
Maroca
Vu
sans p
amont
et se ca
mées, c
entoure
rocheu
aux eau
menac
et roul
Le
franch
tant. I
A r
Au
cadre
d'ailles
torche
où ils
d'incer
de l'U
de près

DEVANT LARACHE

DANS le sud du cap Spartel, à quelque huit lieues d'Arzille, l'Atlantique reçoit l'oued Loukkos dont les eaux ont reflété le palais d'Antée et les pommiers aux fruits d'or du jardin des Hespérides. El Araïs, dont on a fait Larache, est bâtie à l'embouchure de l'oued, dont une barre défend l'accès. Seules les petites frégates peuvent entrer au moment des grandes marées. Quiconque mouille près de terre est empoigné par une houle atroce qui charge en côte, sauf aux instants, — infiniment rares et imprévisibles, — où les vents soufflent d'amont.

A Larache réside Moulay Ali, fils aîné et héritier présomptif du roi de Maroc. A l'entrée du port on aperçoit la *Sirène*, grand navire marchand de France pris par les Maures devant Cadix en 1764. Il faut à tout prix détruire ce trophée dont les Marocains ont fait un corsaire.

Vu de la mer, le port de Larache semble une petite anse sans prolongement vers l'intérieur, car, immédiatement en amont de son embouchure, le Loukkos fait un coude brusque et se cache derrière un massif de dunes à broussailles clairsemées, qui marque la fin de sa rive droite. Ceinte de murs et entourée de jardins, Larache s'élève en gradins sur une pointe rocheuse de la rive gauche, au point où l'oued mêle ses eaux aux eaux de l'océan. Plus imposante que redoutable, la citadelle menace surtout la terre. A son pied, la barre gronde nuit et jour et roule ses monstrueuses volutes.

Le 25 juin, jour de l'arrivée de l'escadre, cette barre semble franchissable et du Chaffault veut mener l'affaire tambour battant. Il s'agit d'incendier les corsaires ancrés dans le port.

A minuit, notre attaque se prononce en deux points.

Au sud de la ville, le chébec *Caméléon* et les canots de l'escadre canonnent et fusillent un peu au hasard. Ce n'est d'ailleurs qu'une diversion. Des cris et des mouvements de torches montrent qu'elle réussit et attire les Maures vers le point où ils redoutent un débarquement. En même temps, les équipes d'incendie, portées par sept chaloupes de l'escadre et le canot de l'*Utile*, cinglent sans bruit vers la *Sirène*. Déception ! Vue de près, la barre est parage de perdition. Cette nuit, la mer en

démence y tourbillonne et s'y fragmente en bouillonnements. Butant soudain sur les hauts fonds et recevant, debout au corps, la masse des eaux du fleuve, la houle atlantique régulière et silencieuse s'y change en un déchainement d'écume mêlée de sable, en un chaos de déferlements, en un désordre de trous et de bosses mouvantes, comme si cent mille baleines folles se battaient là-dessous.

Les hommes souquent quand même jusqu'au moment où, prises dans les terribles remous, les chaloupes sont près de remplir. M. de Latouche-Beauregard, second de l'*Utile* et commandant, ordonne alors de faire demi-tour et lance les fusées qui ordonnent la retraite au *Caméléon* et à ceux qui sont avec lui.

MALFAÇONS ENCORE

AFFAIRE manquée.... Pis encore, affaire sanglante sans intervention de l'ennemi. Un des canons du *Caméléon*, une pièce de la malheureuse fabrique de Maris, a éclaté et abattu dix-huit hommes, dont huit sont tués. La série noire continue et du Chaffault de s'indigner derechef : « Je vous répète, monseigneur, écrit-il à Choiseul, qu'il n'est plus possible d'animer nos équipages, ils sont effrayés avec raison. Si vous ne mettez pas ordre aux friponneries des fournisseurs, nous serons à plaindre. » La lettre est du 29 juin 1763. Elle narre des pertes plus graves encore que celle du *Caméléon* et les morts de ce chébec seront suivis de bien d'autres.

Calmé plat le lendemain 26. L'escadre s'approche et ouvre sur les défenses de la ville un feu d'enfer. 1260 boulets s'abatent sur Larache. Avant midi toutes les batteries sont muselées. L'unique fort répond sans précision. Par delà la ville, le tonnerre des coups de canon va dire aux gens du bled que les vaisseaux de France sont là et punissent. Les bombardes s'en donnent. Aisément on suit des yeux les trajectoires des grosses bombes, courbes que trace, sur le bleu du ciel, la fumée grise des fusées d'amorçage, paraboles de mort disparaissant à fin de course parmi les maisons d'où jaillit soudain la gerbe de l'éclatement.

Les 213 bombes de ce jour-là allument trois foyers énormes dont le feu gagne vite et dévore presque tout. Du matin au

soir, les
empest
ner et
roule d
soufflan
cendie
des chi
s'en ré
campag
en resp
rouges
Dans l
râcle à
risque
mettre

A
Licorn
semble
bord d
la Lic
et Cas
léon,
chemi
est clo
second
navire
balles
et rall

Qu
ne pe
à voir
toutle
Seule
Et vo
rempe

L
manu
a délé
Elles
(1)

soir, les maisons flambent. La ville est sous un voile de fumée empestée, d'où émergent quelques minarets, comme pour donner encore à nos canonnières des points à viser. Le Loukkos roule des suies et, sur la barre, l'écume est noire. La brise soufflant de terre apporte à nos navires l'acre senteur de l'incendie, les bruits sourds des écroulements et les hurlements des chiens. Le poing de la France est lourd et, secrètement, s'en réjouissent les esclaves que les Maures, réfugiés dans la campagne et dans les jardins, ont emmenés non par pitié mais en respect de leur valeur marchande. Au crépuscule des reflets rouges colorant la fumée montrent que Larache brûle toujours. Dans le dédale de ses ruelles, si étroites qu'un mulet bûté en râle à la fois les deux murs, nul ne saurait s'aventurer sans risque d'asphyxie immédiate. Nul ne nous empêchera donc de mettre le feu à la *Sirène* mouillée juste sous les murs.

A huit heures, le canot de l'*Utile*, les chaloupes de la *Licorne*, du *Singe* et du *Caméléon* voguent vers le port et tout semble aller à souhait. On accoste et les officiers sautent à bord du navire à brûler. A chacun sa besogne : Kergario, de la *Licorne*, au mât d'artimon, Camiran, de l'*Utile*, au grand mât et Castelet, du *Singe*, au mât de misaine. Du Puget, du *Caméléon*, lui, veille à ce que nul ne trouble l'opération. Une belle chemise soufrée enveloppe le pied de chaque mât, une quatrième est clouée sous la voûte et l'on allume le tout tandis que Coran, second maître de la *Licorne*, amène et emporte le pavillon du navire. Les flammes s'élèvent, hautes et claires, attirant des balles qui blessent quatre hommes. Les Français rembarquent et rallient leurs bords.

Quand les chemises sont bonnes, aucune puissance humaine ne peut arrêter l'incendie. Sur nos bâtiments, tous s'attendent à voir les mâts flamber comme des torches et l'incendie gagner tout le bâtiment. Une heure s'écoule. La lueur ne s'étend point. Seule la mâture basse est en feu, brûlant comme à regret. Et voici que les flammes pâlisent. Un vague rougeoiement les remplace et soudain s'éteint... Tout retombe dans le noir...

L'affaire est derechef manquée, et derechef par la faute du mauvais matériel. Selon la routine administrative, Toulon, qui a délivré les chemises soufrées, a commencé par les plus vieilles. Elles ont plus de trente ans et ont perdu toute vigueur (1).

(1) Lettre du 29 juin 1765.

ATTAQUE DE VIVE FORCE

Les officiers de l'équipe d'incendie hurlent leur colère. Du Chaffault, qui ne veut point rester sur cet échec, décide de recommencer et d'opérer en grand, en plein jour et dès le lendemain 27 juin.

La journée débute à merveille. Dès l'aube, le *Singe* se poste à une demi-portée de canon de la ville et le *Caméléon* prend place aussi près qu'il peut de l'embouchure de l'oued dans les premiers remous de la barre. Suffren et Framont sont des marins, des vrais. Et voici l'*Utile*. Hier des gens avaient frémi à le voir mouiller presque à toucher terre; aujourd'hui, il se place plus près encore, la *Licorne* derrière lui, les deux bombardes à ses côtés et le concert commence. Bientôt le seul canon ennemi qui ait survécu à l'attaque de la veille est culbuté, les remparts sont lézardés, la ville est en cendres. Les Maures ont disparu, comme absorbés par le désert. Bref, la place est nettoyée. A l'incendie maintenant.

Neuf chaloupes et cinq canots sont groupés autour de l'*Utile*. Les officiers qui les commandent (1) sont réunis dans la Chambre du Conseil, où se tiennent du Chaffault et son second, le capitaine de vaisseau de Latouche-Beauregard, qui, de nouveau, va prendre la tête de l'expédition. Il indique à tous la répartition en divisions d'attaque et de soutien, les formations de route et de combat et les signaux. Les pierriers, deux par chaloupe, sont à leurs postes et chargés.

Plus de chemises soufrées. Cette fois on emporte les ingrédients dont on use pour muer en brûlot un innocent navire : pelotes, panaches, cravates (2) et mâches incen-

(1) Beauregard commande la chaloupe de l'*Utile*. Les lieutenants de vaisseau Kéroulas de Cohars celle de la *Terpsichore*, de Véricé celle de l'*Héroïne*, de Saint-Cosme celle de la *Gracieuse*, de Kergariou celle de la *Licorne*, de Clavières celle de la *Salamandre*, de Mayanne celle de l'*Etna*, de Raousset-Soumabre celle du *Caméléon* et de Marsigny celle de l'*Hirondelle*. Les commandants des divers canots sont les lieutenants de vaisseau de Camiran de l'*Utile*, chevalier de Cohars de l'*Héroïne*, de Villeneuve-Source de la *Gracieuse*, d'Angeon du *Caméléon* et l'enseigne de La Brizolière de la *Terpsichore*.

(2) Les pelotes sont copeaux de sapin, les panaches sont paquets d'étoques que l'on trempe, comme les pelotes, dans une mixture de résine, de soufre, et de poudre à canon. Les cravates sont des bandes de serpillière pareillement imbibées. Les mâches incendiaires sont des fourreaux de toile goudronnée remplis de

diaires. Les muscles sont parés, et les armes. Poussez !

Cinq heures du soir, plein jour, temps net, ciel bleu, la rade est embrumée par les fumées de la ville en feu. La brise, soufflant de terre, nettoie par moments le décor.

Les deux bombardes *Etna* et *Salamandre* se sont éloignées. Restés près de terre, *Utile*, *Licorne*, *Singe* et *Caméléon* surveillent la terre où rien ne bouge.

Une colonne d'embarcations, faite de deux files serrées, vogue vers le port. La belle eau verte est tôt franchie, et voici les remous de sable et d'écume de la barre. Souque un coup, les gars ! Tanguant, roulant, faisant cuiller, il faut rester collé quand même à son matelot d'avant et suivre le chef. En dépit de coups de casserole et d'embardées allant parfois jusqu'au tête-à-queue, la colonne se retrouve au complet et formée, lorsqu'elle passe de la barre mugissante aux flots lourds et jaunâtres de l'oued. La citadelle est par tribord à demi-portée de pistolet, puis on défile le long des batteries en ruines. Par delà les murailles, des maisons aux fondations et aux poutres rongées par le feu s'écroulent parmi des crépitements et des gerbes d'étincelles. D'un pli de terrain, un parti de Maures tente de déboucher, fauché aussitôt par l'artillerie du *Caméléon*. Dans les rochers du bord de l'eau quelques tireurs se montrent, tout de suite abattus par les canots de tête.

Le but est là, tout proche, juste après l'entrée : la *Sirène*, ce voilier dont l'incendie hier s'est éteint. Sur deux ancres elle se tient et sur autant d'amarres fixées à terre. Tout près d'elle est un petit chébec. Beaucoup plus en amont, à une demi-lieue de la ville, un autre corsaire, grand chébec de 24, terrible bateau d'attaque et de razzia, est débâlé à toucher la côte dans un enfoncement où l'eau semble morte. Il est défilé des vues et du tir des navires français.

La chaloupe et le canot de l'*Utile*, les chaloupes de la *Terpsichore* et de l'*Etna* sont déjà le long de la *Sirène* au flanc de laquelle ils viennent d'amarre le petit chébec pour faire d'un seul brasier deux incendies.

« Saute à bord, les brûleurs », crie Beauregard dans un grand braillard de bronze. Les matelots grimpent chargés

poudre et de salpêtre pilés et tamisés. Elles serpentent partout et jusqu'à des barils ardents, tonneaux qu'on amarre au pied de chaque mât et qui sont pleins de suif, goudron, et autres matières inflammables.

d'artifices incendiaires, et disparaissent dans les écoutilles. Sur le pont et dans les haubans, on élonge les cravates et la grosse mèche, distributrices d'embrasement. Les officiers allument les foyers et pressent leurs hommes. « Patinez-vous, mes chérubins, hisse et roule les barils ardents. » Le canot de la *Terpsichore* accoste. Le pilotin Le Feuvre saute à bord du navire et, à défaut du pavillon, s'empare de la girouette. « Flore, prends une hache, ordonne à son second maître canonnier l'enseigne de La Brizolière, chef de l'embarcation, et coupe les porte-haubans. » Puis, s'adressant à Beauregard resté dans la chaloupe de l'*Utile* pour diriger l'ensemble : « Dois-je, monsieur, faire monter mes hommes à bord ? — Non, monsieur, répond le capitaine de vaisseau, le désordre est suffisant déjà. Vous me suivrez quand je partirai d'ici. »

« Véricé, continue Beauregard tourné vers la chaloupe de l'*Héroïne*, veuillez, s'il vous plait, faire route vers le fond du port où vous brûlerez le grand chébec. Sitôt le feu bien allumé ici, je vous soutiendrai avec toutes mes forces. » Et Véricé obéit, cingle vers l'amont. Six embarcations suivent sa chaloupe, voguant comme elle vers le désastre. Entraîné par son ardeur, Beauregard vient de prescrire une attaque impossible.

TERRIBLE RIPOSTE

Le feu commence de prendre sur la *Sirène*. « Plus vite, plus vite, ordonne Beauregard, qui sent ailleurs le vrai danger et voudrait y courir. Plus vite, mes mignons, il commence de grêler du plomb ! » Grêlons rares encore, auxquels riposte l'averse plus lourde qu'envoient, de leurs chaloupes, Saint-Cosme, de la *Gracieuse*, et Clavières, de la *Salamandre*. A présent tourbillonnent flammes et fumées poursuivant nos matelots, qui émergent du grand panneau de la *Sirène*, dont un ronflement grave de brasier fait déjà vibrer la coque. Cependant la grêle épaissit. De nombreux tireurs ennemis se cachent dans les maisons en ruines du bord de l'eau. Le canot de la *Terpsichore*, qui se tient, en pleine vue, à vingt brasses au large du navire qui brûle, a tout de suite six blessés et deux morts : l'enseigne de Verdun et le garde-marine de Tremerga. Par bonheur, la *Sirène* brûle à souhait. Les équipes rembarquent en toute hâte. Dernière à quitter le navire embrasé,

la chalo
des sabo

En
mouché
de sable
de la n
de la S
chacun
battent
le lieut
devant
demi-t
vers le
neuf h
la rive
la joig
immée
pour
ce bat
qui es
delle,
prend

De
charg
elles
des m
aussi
«
son c
s'élai
refor
E
Véri
d'un
coup
Rao
pose
et c
(1
mats

la chaloupe de l'*Utile* déborde sous une voûte de feu jaillissant des sabords.

En route vers le fond du port, la division Véricé escarmouche déjà avec une bande de Maures, postés sur les dunes de sable de la rive droite et dominant le chébec de 24, objectif de la nouvelle attaque des Français. Les embarcations venant de la *Sirène* arrivent en renfort. Plus de bel ordre à présent, chacun souque comme aux régates. En eau calme, les canots battent les chaloupes à la course et celui de l'*Utile*, que mène le lieutenant de vaisseau de Camiran, arrive, premier de tous, devant une petite pinque grée en chébec. Mais voici qu'il fait demi-tour et, moitié de ses avirons sans rameurs, rapplique vers les chaloupes : « Monsieur, crie Camiran à Beauregard, j'ai neuf hommes tués et bien des blessés. La pinque est si près de la rive qu'une planche suffit à l'ennemi pour s'y rendre. En la joignant j'ai été accablé. » La réponse du commandant est immédiate : « Marsigny, Cohars, Mayanne, soyez assez bons pour vous ranger en ligne de front et avancer avec moi vers ce bateau que nous brûlerons après avoir refoulé la Mauraille qui en défend les abords. » Aussitôt les chaloupes de l'*Hirondelle*, de la *Terpsichore* et de l'*Etua* se forment et Beauregard prend la droite de leur ligne avec son embarcation.

Debout au courant, sous les balles serrées, les chaloupes chargent. En un élan merveilleux, au prix de pertes graves, elles atteignent la pinque (1). A l'abri de sa coque on y lance des matières combustibles, on allume et en route. Le feu prend aussitôt.

« Lève rames... Sciez partout ! » Ainsi Beauregard casse-t-il son erre. Les autres l'imitent, car, vers la pinque, les Marocains s'élancent pour éteindre l'incendie. Stoïquement les nôtres, reformés en ligne de front, piquent sur l'ennemi.

Rallions à présent le grand chébec que doivent incendier Véricé et les siens. Là, les assaillants sont aux prises avec plus d'un millier de Maures qui, de la rive, fusillent et tuent beaucoup de monde. Les chaloupes de Véricé (*Héroïne*) et de Raoussat-Soumabre (*Caméléon*) accostent le corsaire et disposent le brasier. La chaloupe de la *Gracieuse* avance à son tour et c'est sur elle que l'ennemi concentre un feu meurtrier.

(1) La pinque, navire à voiles latines, a ordinairement, comme le chébec, trois mâts à antennes. La poupe en est très haute et les varangues plates.

Saint-Cosme tombe, frappé d'une balle au crâne; une autre lui perce l'épaule : « Frétat, ordonne-t-il au garde qui le seconde, prenez le commandement. Il est trop tard pour accoster le chébec. Manœuvrez pour couvrir de votre feu ceux des nôtres qui sont à son bord. » Mais voici de l'aide. La chaloupe de la *Salamandre*, les canots du *Caméléon* et de l'*Héroïne* surviennent et, fonçant vers la berge, fusillent les Maures, qui sont à présent 2 000, à distance si courte qu'avec les balles de l'ennemi, les nôtres en reçoivent les insultes et l'odeur... Bientôt les Musulmans lâchent pied et se cachent derrière des mornes de sable, d'où ils tiraillent en désordre. Cependant le grand chébec, bien allumé, flambe de réjouissante manière. La division Véricé redescend vers l'entrée.

Cette division serait un précieux renfort pour Beauregard et les siens. Mais à voir ceux-ci bien formés en ligne auprès de la pinque qui brûle comme une torche, Véricé et ses compagnons pensent que les camarades sont rangés pour ne les point gêner et favoriser leur sortie. Jugeant ainsi, ils manœuvrent pour se dégager de l'anse où est le grand chébec.

Alors, tenacement, les quatre chaloupes de Beauregard continuent vers la pinque, que les Maures essaient d'éteindre, et envoient sur la cohue hurlante des salves de moins en moins denses. Ces malheureuses embarcations sont maintenant prises entre deux feux, car la rive gauche, basse et marécageuse, vient de se garnir d'une foule en rage dans quoi huit pierriers ouvrent des sillons sanglants, aussitôt refermés. La vie est à bon marché dans le royaume de Maroc. Contre la rive droite notre mousqueterie fait de son mieux. Mais le nombre de ses tireurs diminue vite. Exposés en grand aux vues, les rameurs tombent les premiers, aussitôt remplacés par d'autres matelots, puis, faute de marins, par des soldats qui, en pleine bataille, prennent contact avec les lourds avirons. Des hommes souquent avec une... deux... parfois trois balles dans le corps. Tant que la tête et les bras sont là, le matelot ne mollit guère.

De la horde déchainée, des Maures se détachent, se mettent à l'eau et avancent vers la pinque. Ils ont pied jusqu'à la touche. Ils approchent. Seules leurs têtes émergent, couteaux aux dents, et leurs bras, élevant hors de l'eau, es armes à feu. Sous nos balles éclatent les crânes rasés et ornés de la houppé rituelle. Mais il en arrive toujours et sans cesse. Pour tenir tête

à ce qui grouille près de la pinque en feu, il nous faudrait ici plus de 2 000 combattants. Au départ, nos quatre chaloupes ont en tout compté 250 hommes. Combien à présent ? Une centaine peut-être... Aucun chiffre n'est exact, car sans arrêt la mort fauche. Et, presque sans hommes pour armer les avirons, employant à se battre tous les valides, les chaloupes empoignées par le courant commencent de reculer. Sur la pinque, les Maures éteignent le feu...

La nuit tombe et le flot s'établit, nouvel et terrible ennemi survenu en tapinois tandis que la résistance des Marocains retardait le travail. Elle devient insurmontable, cette résistance, car voici que, sur les berges, arrive une nouvelle troupe de forcenés. Ils sont plus de 4 000 à présent.

Beauregard ordonne la retraite.

LA PASSE DIFFICILE

L'ORDRE s'adressant à tous, les embarcations de Véricé sortent de la petite anse où elles ont attaqué le grand chébec. Les apercevant, le canot de la *Terpsichore* fait lève-ramen pour les attendre, et, happé par le courant, est entraîné dans un chenal qu'étranglent des bancs de sable. Tribord et babord, les avirons râclent le fond. Avec mille peines l'enseigne *La Brizolière* vire cap pour cap et rallie la chaloupe de l'*Utile*.

« Sortez d'ici ! Piquez au large ! » hurle Beauregard, lequel, ainsi qu'il sied au chef, attend, pour se sauver, que tout son monde soit dehors.

Infernal gâchis dans la passe où les embarcations, tous avirons enchevêtrés, sont agglomérées en un seul paquet que le courant entraîne sous les balles marocaines. Des jurons de la plus rare espèce éclatent. De canot à canot voltigent des vérités malsonnantes que patrons et brigadiers, trop affairés aux barres et aux gaffes, n'entendent même pas. Un quart d'heure s'écoule, pendant lequel il semble que le fouillis devienne inextricable et définitif. Cependant nos balles et les boulets d'une livre de nos pierriers frappent à coup sûr dans la foule massée sur les deux rives. La nuit est venue. Embrasée de cap en queue, la *Sirène* illumine toute la baie et montre les deux embarcations du *Caméléon*, la chaloupe de l'*Hirondelle* et le canot de la *Terpsichore* libérés de la cohue et franchissant la

passé de sortie. Ceux-là sont hors d'affaire, mais un tiers à peine de leur personnel est intact.

Le courant a dressé la chaloupe de la *Gracieuse* à toucher la berge sud. Une fusillade enragée lui abat vingt et un hommes. Les gardes Frétat et La Porte sont hors de combat et Saint-Cosme reçoit là sa troisième balle. Seul gradé sans blessure, le capitaine d'armes Bousquet, rude bonhomme, prend le commandement et sauve la chaloupe.

Prisonnières en quête d'une issue, les autres embarcations vont d'une rive à l'autre, cherchant les parages de moindre courant. Le canot de l'*Héroïne* est en tête : « Doucement nager, mes amis, ordonne l'enseigne Cohars (1), laissons les autres rallier. » Une grêle meurtrière accable aussitôt le canot presque sans erre. Un par un s'abattent, l'enseigne, flanc percé, le volontaire Préville, poitrine crevée, et, autour d'eux, la moitié de l'effectif. Dans la coque trouée pénètre une eau chargée de sable, qui s'empourpre aussitôt. « Feu, que diantre ! » commande Cohars râlant. Silence... Plus de munitions... Tous alors sautent sur les avirons et souquent, bien vite rattrapés et coincés contre les hauts fonds par les chaloupes de l'*Utile*, de la *Licorne* et de l'*Héroïne*. Cohars veut accoster celle-ci pour y transborder son monde et quitter son canot en train de couler bas. Mais la chaloupe ne vaut pas mieux. A son bord, Véricé, les gardes Rosilly et Kergorlay, le lieutenant d'infanterie Piffon, du régiment de Provence, et une trentaine d'hommes sont étendus sanglants sous les bancs de nage. Il reste pourtant assez d'hommes valides pour signifier énergiquement sa qualité d'intrus totalement indésiré au malheureux canot, à la barre duquel est debout le garde-marine Blénac, joyeux garçon qui a ri avant, pendant et après l'affaire. Il s'écarte et se trouve aussitôt rabattu par le courant sur la berge voisine, où les massacreurs, brandissant des haches et des yatagans, vomissent des insultes. « Allons, dit Blénac, allons, les soldats, double aux avirons et souque pour ta peau ! » Et d'entonner à pleine voix la plus épicée des chansons du gaillard d'avant. L'entrain du gamin gagne tous les hommes. Des blessés couchés obstruent les brèches, d'autres vident l'eau avec des écopes. Le

(1) Il s'agit du chevalier de Cohars qu'il ne faut pas confondre avec le lieutenant de vaisseau de Kéroulas de Cohars, commandant la chaloupe de la *Terpsichore*, qui fut prise par les Maures, et dont tous les officiers furent massacrés.

couran
Grasse
cinq se
La
son bo
a mis
une se

E n a
l'a
les ca
Ils
A
nomb
Da
Les M
l'ince
Malh
R
rait c
Et ap
lera
L
de v
Et, c
F
vers
un c
vaci
sont
reux
V
Le f
on
un
les

que

courant est à la fin vaincu et bientôt, à la coupée de l'*Héroïne*, Grasse accueille avec joie son canot où, sur vingt-trois hommes, cinq seulement reviennent sans aucun accroc à leur peau.

La chaloupe de la *Salamandre*, que mène Clavières, rallie son bord avec seize tués ou blessés. Dans la passe difficile, elle a mis plus d'une demi-heure à couvrir une portée de fusil. Pas une seconde le comte de Forbin n'a lâché le gouvernail.

LE CHENAL MORTEL

En amont de la passe sont encore les chaloupes de l'*Utile*, de l'*Etna*, de la *Terpsichore*, de l'*Héroïne* et de la *Licorne*, les canots de l'*Utile* et de la *Gracieuse*.

Ils épaulent le flot qui fonce de l'aval.

A chaque minute sa violence s'accroît; à chaque minute le nombre des rameurs diminue.

Dans la rivière retentissent des hurlements de triomphe... Les Maures ont sauté à bord du grand chébec, ils éteignent l'incendie, dont les derniers spasmes éclairent leurs silhouettes. Malheur!

Retourner là-bas? Les attaquer? Manœuvre facile. Il suffirait de faire lève-rames pour être incontinent drossé sur eux. Et après? Est-ce avec des morts et des mourants qu'on refoulera la bande armée? Et avec quoi allumera-t-on le feu?

La chaloupe de l'*Utile* continue donc vers la passe. Chaloupe de vaisseau, elle est plus grande et plus solide que les autres. Et, comme elle porte le chef, tout le monde la suit.

Par des efforts surhumains on refoule le courant, on gagne vers le chenal de sortie, vers le salut. Hardi, les gars! Encore un coup de souque! Voici la passe, c'est le moment... Têtes vacillantes, bouche bavant le sang, les rameurs, tous blessés, sont à la limite de leurs forces. Sur un aviron, un malheureux, dont les deux yeux sont crevés, pèse de tout son poids.

Voici le chenal resserré, trente toises à peine de largeur. Le flot s'y précipite comme un torrent. Misère de misère! Là on reste sur place... Les alignements n'ouvrent plus... Allons, un dernier effort: « Cessez le feu partout, crie Beauregard, les soldats aux avirons! »

Ils y vont. Il ne s'agit plus de tuer, mais de sortir. Mais quelle aubaine pour les sacripants qui grouillent sur les rives,

tout près. Plus de riposte à leur feu ! Ils se jettent à l'eau pour fusiller de plus près. Vrai tir à la cible. Allah est grand !

Nos deux chébecs et la *Licorne* canonnent par instants et sans grande précision la foule ennemie. Un coup malheureux de la frégate envoie par le fond la chaloupe de l'*Etna*. Celle de l'*Utile* sauve aussitôt les chaloupiers et les soldats.

Faute d'hommes aux avirons, le canot de l'*Utile* part en dérive. De sa chaloupe, Beauregard lui lance un bout, le prend en remorque. Mais, freinée par ce poids, la chaloupe coule... « Sautez à mon bord, les canotiers », ordonne Beauregard. C'est fait. « Rehaud, Maclet, à vos haches ! » Les charpentiers obéissent, crèvent le canot qui coule à pic. Les Maures n'auront pas celui-là.

Aux avirons, les soldats sont plus vigoureux qu'adroits. Partout la nage se fait payée. Les embarcations tombent en travers au courant, dérivent les unes sur les autres, cassent des avirons, s'abordent. Elles ne sont plus que des épaves emmêlées avec quoi s'amuse les remous.

Regardez celles de l'*Héroïne* et de la *Terpsichore*. Elles tournent comme des toupies, puis, brutalement saisies par un contre-courant, sont jetées à terre. Comme une meute à la curée, cent Maures sautent à bord et, tandis que les Français valides et les moins gravement atteints se jettent à la mer pour échapper au massacre, les sauvages achèvent les blessés à coups de haches, de piques et de poignards. Lancées sur la rive, les têtes coupées sont reçues avec des trépignements de joie. Dans la chaloupe de l'*Héroïne* périssent Véricé, le garde du pavillon Rosilly et plus de vingt hommes. Dans la chaloupe de la *Terpsichore* meurent le lieutenant de vaisseau Kéroulas de Cohars, les enseignes Narbonne et Geslin et le garde Goariva. Son camarade Carbonnel, percé de coups, est lancé à terre respirant encore. Il fera partie du convoi de prisonniers que les Maures mettront en route de Larache sur Marakech et, comme ses blessures le retarderont, on lui tranchera la tête en chemin...

Les Français qui se sont jetés à l'eau cherchent à gagner la chaloupe de l'*Utile*. La plupart d'entre eux, exténués, s'enfoncent... Les autres, repêchés, prennent des fusils ou doublent aux avirons. On va tenter encore de franchir le chenal...

La nuit est faite, mais l'incendie de la *Sirène* éclaire la scène sanglante. Tous les efforts sont vains, les embarcations ont perdu trop de monde et Beauregard décide de concentrer dans sa chaloupe toutes les forces qui restent. Sur son ordre, le canot de la *Gracieuse* et la chaloupe de la *Licorne* sont évacués et sabordés.

Ainsi renforcée, la chaloupe de l'*Utile* s'élance. La voici dans la passe. Son sillage est net et bien droit. De chaque bord de son étrave jaillit une belle volute d'écume. Elle file comme aux régates. Vers l'aval elle est lancée à quatre nœuds, cinq peut-être... Hélas! la nappe d'eau qui la porte est entraînée vers l'amont à une telle vitesse que la chaloupe gagne à peine vers le salut...

« Plus vite! Plus vite! Allons, les chefs de nage, activez la cadence. Il le faut! »

Activer la cadence? Comment faire? Les hommes sont rendus. Leurs souffles sont des râles. Tenez: en voici deux, trois, cinq que les balles viennent d'abattre... Ils sont aussitôt remplacés, mais chaque fois la chaloupe perd vingt mètres... Elle n'est pas au tiers du chenal que toute la réserve d'hommes est épuisée. Aux avirons peinent pêle-mêle des matelots, des soldats, des enseignes, des gardes-marine, des valides, des blessés, des moribonds. Il n'y a plus personne pour tirer sur l'ennemi. Et à présent toute perte est irrémédiable. Les manchots doivent nager d'un seul bras.

Et cela juste au moment que le flot est dans toute sa force. La marée est complice des Maures, que personne n'attaque plus et qui tirent, tirent... et tuent les enseignes La Salle-Singot de l'*Utile*, Savignon de l'*Etna*, le garde La Roussie de la *Licorne* et une quinzaine d'hommes. En quelques minutes, la chaloupe l'*Utile* n'a plus que deux rameurs.

Une seule chance lui reste: tenir jusqu'à la renverse de marée et, l'heure venue, profiter du jusant qui la poussera dehors.

Beauregard, qui a pris la barre, vire cap pour cap et, puissamment aidé par le courant, rentre dans la rivière qu'il remonte jusqu'au delà du coude de l'entrée, hors de la zone qu'éclaire la *Sirène* toujours en feu. L'ancre de la chaloupe mord le sable du fond. On charge les pierriers. Du tas de morts on extrait les fusils, les pistolets, la poudre et les balles, tant d'armes pour si peu de bras...

Dans la chambre (1), plus de dix officiers gisent. Beauregard a deux balles dans les reins et une cuisse cassée. Les gens capables de combattre se comptent : ils sont cinq, dont un seul est sans blessure et dont le moins atteint, le garde Bidé de Maurville, a reçu deux balles, une dans le cou et l'autre entrée par la joue et sortie sous la mâchoire. « Maurville, murmure Beauregard, je meurs de soif. Versez, s'il vous plaît, dans mon chapeau, un peu d'eau du baril de galère et me donnez à boire. Prenez aussi dans ma poche un petit morceau de gingembre qui me soulagera. » Le garde se penche. Mais soudain dans l'obscurité des hurlements éclatent. Deux chaloupes, — les deux qui furent drossées à terre, — sont là, tout près, chacune bondée de Maures. Elles viennent à l'abordage.

Pas de quartier à espérer. Nos cinq combattants vont essayer de vendre cher leur peau. Ses bancs et fargues rougis de sang français, la chaloupe, qui fut celle de la *Terpsichore*, accoste. Le long du plat-bord nos hommes sont alignés, armes épaulées, vivant et dérisoire barrage aussitôt submergé par la foule enragée de Maures moustachus et crasseux, aux bonnets rouges enturbannés de cotonnade bleue. Chacun porte une hache, un yatagan et trois couteaux passés à la ceinture. Ils tuent à la lueur de torches. Premier des cinq Français, le lieutenant Piffon tombe, la gorge ouverte. Puis trois autres s'écroulent, tandis qu'un coup de hache tranche la tête de Beauregard. Frappé au crâne d'un coup de sabre, Maurville se jette à l'eau... Les Maures le repêcheront plus tard à demi noyé et, calmés par leur triomphe, lui laisseront la vie. Deux années d'esclavage au Maroc l'attendent (2).

L'ennemi s'acharne sur nos blessés. A côté des Maures travaillent des Arabes fanatisés, turbans haillonneux, burnous sales, pieds nus, armés de poignards engainés contre l'avant-

(1) Dans une embarcation, la chambre est l'emplacement situé sur l'arrière des bancs de nage. La chambre est garnie, sur son pourtour, de caissons qui servent de sièges.

(2) C'est grâce à Maurville que les détails ici relatés ont été connus. Comme lieutenant de vaisseau, il commandera la corvette *Sylphide* dans l'escadre d'évolutions de du Chaffault. En 1782, capitaine de vaisseau commandant l'*Artésien* dans l'escadre de Suffren, Maurville prendra, aux immortels combats de la mer des Indes, une part si peu glorieuse, qu'il sera démonté de son commandement par Suffren lui-même; renvoyé en France et rayé des listes après incarcération au château de l'île de Ré.

bras droit et de javelots avec quoi ils lardent sans pitié la chair pantelante, qui emplit la chaloupe jusqu'au-dessus des bancs. Ils tuent MM. de Camiran, de Sainte-Hermine et de Lasalle, tous de l'*Utile*, de Soussay de la *Terpsichore*, de Mayanne de l'*Etna*, de Granval de la *Licorne*.

Mais voici que, de la berge, un chef ennemi crie des ordres. Maures et Arabes, interrompant le massacre, saisissent les avirons et amènent à terre la chaloupe de l'*Utile*, épouvantable charnier.

Nos bâtiments ont cessé le feu. Peu à peu s'apaise la furie des Musulmans. Aux Français qui respirent encore ils laissent la vie sauve, afin d'en faire des esclaves qu'ils vont emmener d'abord à Meknès.

Dès l'arrivée à terre, on trie les prisonniers. Ceux qui ne pourront se mettre en route : l'enseigne de Jocour de la *Licorne*, les gardes Beupoil de Sainte-Aulaire et Gaurain de Ponsay de l'*Utile* et nombre de soldats et de matelots sont incontinent égorgés. Trente-trois Français voient leur départ ajourné et demeurent au bagne de Larache. Seize partent tout de suite. Mais malheur à ceux qui, chemin faisant, ne pourront suivre la colonne ! Leurs têtes voleront sous le yatagan. Tel sera le sort de MM. de Maignan, de l'*Utile*, et de Gouzillon, de la *Licorne*.

De l'armement des sept embarcations qui n'ont pu débouquer du chenal mortel, quarante-sept Français survivent seuls. Ils vont mener à Meknès l'existence atroce des esclaves. Quelques semaines plus tard, hâves, les yeux brillants de fièvre, la peau collée aux os, le teint de trépassés après huit jours de tombeau, couverts de vermine, ils pourriront dans les cachots tout le temps que s'interrompra leur travail de bêtes de somme.

A notre escadre la journée sinistre a coûté 350 hommes, dont 29 officiers et 19 gardes-marine. Mais tant à Salé qu'à Larache plus de 3 000 Maures ont péri. Malgré l'échec, malgré les vides que les morts et les blessés du 27 juin ont creusés dans les équipages, que réduisent déjà les maladies engendrées par la longue navigation, l'escadre, à moitié démunie d'embarcations, continue sa croisière commencée aux premiers jours de mai.

Depuis cette époque la sécurité est absolue dans les parages du Maroc. Jusqu'au mois d'octobre, fin de la saison des pira-

teries, fin aussi des vivres de l'*Utile*, la patrouille ne cesse point. Nos frégates bloquent hermétiquement Salé, la Mamore et Larache, seuls repaires des corsaires marocains. Un seul chébec ose prendre la mer. La *Gracieuse* l'oblige de s'échouer et le brûle après mille peines dues à des « chemises » souffrées datant de 1710... Des navires hollandais et danois, chargés de matériel guerrier pour le roi de Maroc, sont arrêtés et conduits à Toulon. La mer est saine et propre. C'est du Chaffault qui la nettoie.

Les lettres du chef d'escadre au secrétaire d'État Choiseul sont, comme de coutume, la narration nette et simple des faits. La droiture de du Chaffault domine l'échec, par ses reproches au ministère « de lui avoir fait tuer tant de braves gens en lui envoyant des chemises souffrées vieilles ».

Par extraordinaire cependant, un des rapports sollicite des grâces du Roi. Mais c'est en faveur des blessés et des familles des morts. Ces grâces sont accordées et le Roi les complète par la promotion de du Chaffault au grade de commandeur de Saint-Louis. Pour lui-même, le chef d'escadre ne demande rien, sinon de servir à la mer encore et toujours, de prendre sa revanche au printemps de 1766. Comme ce grand marin n'est point un gaspilleur de forces, il est prêt à se contenter, pour une nouvelle campagne de répression, de deux vaisseaux, quatre petites frégates, deux corvettes et trois bombardes.

Mais d'autres travaux l'appelleront.

PAUL CHACK.

POÉSIES

DIAPHANEITÉS

Les peupliers, émus par la tiédeur du jour,
Prodiguent autour d'eux leur laine printanière;
La glèbe rit, après l'épreuve du labour,
Et les coteaux lointains dont tremble le contour,
Substance impondérable, épousent la lumière.

Le merveilleux accord de la terre et du ciel
Dégage peu à peu sa pure symphonie :
Ce chant timide, écho presque immatériel,
Est-ce la voix du songe ou d'un oiseau réel?
Minute de bonheur qu'on dirait infinie!

Par l'espace où reluit le blason du soleil,
Comme des pèlerins venus d'un autre monde,
Vois ces nuages lents, à l'éclat non pareil,
Alourdis, semble-t-il, d'un désir de sommeil,
Guider vers le zénith leur colonne profonde.

Quel conseil d'être heureux dans la gloire d'Avril!
Quel sublime repos! Quelle blancheur sacrée!
Vois, l'heure transparente au regard puéril
Sourit, comme une amie, après un long exil :
N'est-ce pas le retour au seuil de l'empyrée?

Nous sommes hors du temps, plus haut que la douleur,
Par les formes, les sons, les couleurs et les lignes
Éveillés au sens vrai du monde extérieur:
Je me trouve allégé de moi-même et mon cœur
S'élève jusqu'à Dieu, prouvé par tant de signes.

Et lorsque, vers le soir, la neigeuse beauté
Des nuages se fond dans l'azur qui s'enflamme;
Quand je te vois, debout, pensive, à mon côté,
Ta grâce te revêt d'une telle clarté
Que ton corps est à peine un voile pour ton âme.

ODE AUX HIRONDELLES

Les crocus ont éteint leur flamme,
Et voici qu'exhalent leur âme
Les jacinthes, au fond des bois.
Ah! quelles musiques muettes
Nous carillonnent leurs clochettes,
Au toucher d'invisibles doigts!

Le soleil attise sa forge.
Un blason neuf luit à la gorge
De la colombe et du bouvreuil :
La glèbe, luisante de sève,
Nourrit le froment qui s'élève,
Et tressaille d'un jeune orgueil.

Chaque fenêtre, de bonne heure,
S'ouv'ra la joie extérieure
Qui veut envahir la maison;
Sur chaque toit, une guirlande
D'encens monte, tremblante offrande
A la grâce de la saison.

Et c'est alors, troupes fidèles,
Que vous arrivez, hirondelles,
De Fez ou bien de Tombouctou.
C'est alors que, mes sœurs alliées,
Vers les vieux nids de nos gouttières,
Vous dirigez votre vol fou.

Quelle allégresse! Quel délire,
Reines d'un lumineux empire,
Accompagnent votre retour!

Ah ! comme divinement gaies,
Vous frôlez du ventre nos haies,
Ou les pans du clocher à jour !

Le faucheur, la poitrine nue,
Vous souhaite la bienvenue,
Et, lâchant un instant l'outil,
En votre honneur vide sa gourde.
Et pensez-vous qu'elle soit sourde,
La fermière, à votre babil ?

Pensez-vous que la vierge ignore,
O confidentes de l'aurore,
Le bonheur que vous conseillez ?
Vers vous, vers vous son désir monte,
Et peut-être vous dit, sans honte,
Le secret de ses seins gonflés.

Mais pour moi, promptes hirondelles,
Prisonnier des heures mortelles
Dont les pieds lourds usent le sol,
Quelle ivresse plus grande encore
M'unit à votre élan sonore
Et m'associe à votre vol !

Aussi, lorsque l'aube commence
A rougir sa corolle immense,
Ou bien lorsque le jour décroît,
Au long de la saison brûlante,
Je suis la ronde ensorcelante
Que vous semblez former pour moi.

Nul obstacle ne vous arrête,
Le zénith est votre conquête,
Pour vous, un essor éternel.
Loin du temps, hors de tout mensonge,
Votre vie a l'attrait d'un songe,
Et vous n'appartenez qu'au ciel.

Plus haut que l'envie et la haine,
Plus haut que l'espérance humaine,
Goupe lourde d'un vin amer ;

Plus haut que toutes nos pensées,
Que nos tendresses angoissées,
Vers secrets qui rongent la chair ;

Plus haut que l'envol de ma rime,
Respirant un calme sublime,
Victorieuses sans remord,
Au-dessus de toutes nos fanges,
Vous vivez ainsi que les anges,
Et comme nous, après la mort !

L'ÉTANG

Là bas, un étang,
Sans la moindre ride,
Pour nous plaire, étend
Sa grâce fluide.

Là, chaque rameau
Trouve son image :
Quel amour de l'eau
Pour le paysage !

Un ciel souterrain,
Dans du crépuscule,
Unit le cyprin
A la libellule.

Sous le flot muet,
Vie inanimée,
Un feu d'herbe met
Sa vague fumée.

Délices d'aller
Vers ce doux mensonge,
De voir s'y mêler
Le réel au songe.

Délices aussi,
Quand le soir embaume,
De chercher ici
Notre clair fantôme,

Et d'unir tous deux,
Parmi les étoiles,
Dans ces flots heureux,
Nos âmes sans voiles.

INQUIÉTUDE VESPÉRALE

La furieuse ardeur du jour s'est assagie ;
Des vapeurs sur les eaux trainent leur nonchaloir.
Le rêve tend au ciel sa corolle élargie,
Et nous goûtons tous deux l'apaisante magie
Qui suspend de la pourpre aux portiques du soir.

Aux peupliers rêveurs se caresse la brise,
La plainte des ramiers meurt avec les rayons.
La pelouse, à nos pieds, perd sa parure exquise.
Rapproche-toi de moi : le soleil agonise,
Qu'une même auréole illumine nos fronts !

Vois, au-dessus des pins, une étoile s'allume,
Puis une autre bientôt et puis une autre encor ;
Un grillon chante et puis un autre, dans la brume.
Au couchant, un bûcher suprême se consume,
Comme un dernier désir dans les bras de la mort.

Quelques pas attardés s'éloignent sur la route,
Unique bruit humain qui vienne jusqu'à nous,
Si vague, si voilé, que notre oreille en doute,
Et que nous entendons, quand l'âme seule écoute,
Des anges nous frôler de leurs glissements doux.

Mais un brusque frisson agite le feuillage :
L'espace retentit d'un long ululement ;
Un vol sinistre et lourd autour de nous voyage,
La nuit devient farouche et change de visage :
Le sanglot du hibou remplit le firmament.

Plus émus que les nids dans leur tiède mystère,
Nous attendons que cesse au loin cette clameur,
Et lorsque le silence enveloppe la terre,
Mon amour inquiet plus fortement te serre,
Ma femme, ô mon enfant, ma joie et ma douleur !

INDOLENCE

Des murmures d'eaux
Faibles cantilènes,
Aux proches rameaux
Confiant leurs peines.

De tièdes vergers,
Des brises tremblantes,
Des bonheurs légers
Comme ceux des plantes.

Pas d'autre souci,
Quand l'heure est très chaude,
Que d'aller voir si
Le merle maraude ;

Que de tendre un brin
De paille à l'abeille,
Tombée au bassin
Où l'onde sommeille ;

Que de suivre aux cieux
L'éclatant cortège
Qu'offrent à nos yeux
Les cirrus de neige.

Pas d'autre labeur,
Pas d'autre fatigue,
Que cueillir la fleur,
La grappe ou la figue.

Rester attentif
Aux leçons des choses :
A l'ombre de l'if,
Contempler des roses ;

N'avoir d'autre vœu
Que de sentir comme
La terre aime l'homme
Et le lie à Dieu.

CLARTÉS D'AUTOMNE

I

Pourquoi tant d'azur,
Pourquoi, par les haies,
Un bonheur si pur,
Des ailes si gaies?

Les cynorrodons,
Fréquentés des merles,
Ornent les buissons
De leurs rouges perles.

Ainsi qu'en été,
Tout le paysage
Livre sa beauté
Comme un doux visage.

On s'étonne un peu
De voir si moroses,
Dans un air si bleu,
Les rosiers sans roses.

Qu'ils sont singuliers,
Sans floraison claire,
Ces noirs prunelliers,
Dans tant de lumière!

Au bord d'un nid froid
Une plume brille,
Mais jamais ne choit
Et toujours oscille.

Au ras des labours
Des vapeurs se fondent;
Et de cours en cours
Les coqs se répondent.

Quelle trahison,
O perfide Automne,
Dissimule ton
Attrait monotone!

II

Poète de mince vertu,
Tu reprends la mauvaise route
Où les yeux clos, le front têtu,
A tes côtés, marche le doute.

Aujourd'hui, jour des Trépassés,
N'as-tu pas entendu les cloches
De leurs longs appels balancés
Réveiller les villages proches?

Oublieux d'un tourment malsain,
N'as-tu pas écouté leur joie,
Bourdonnante comme un essaim
Qui s'échappe, quand Juin flamboie?

Et pour fêter aussi les morts
Ne comprends-tu pas que l'Automne
Associe à ces beaux accords
La splendeur chaude qui t'étonne?

Novembre revêt les tombeaux
De la grâce des chrysanthèmes
Et veut qu'aux hymnes des oiseaux
S'unissent des rayons suprêmes.

Ouvre les yeux, ouvre ton cœur
A ces divines concordances
Qui touchent l'être intérieur
De leurs sublimes évidences.

Qu'es-tu pour oser les nier?
Une ombre prête à disparaître :
Le fêtu qu'on doit balayer
En sait autant que toi peut-être.

Tes certitudes n'ont qu'un jour :
Ta science, ivre de paroles,
Elle-même mine sa tour,
Babel aux changeantes idoles.

Les systèmes que ta raison
Vaniteusement élabore
Ne sont que bulles de savon
Où glisse une menteuse aurore.

Ton van ne retient pas le grain,
Tu ne conserves que la balle :
La réalité dans ta main
Fond, comme une vapeur s'exhale.

Ta fierté n'est qu'un léger fard
Qu'un soufuffle écaille sur ta face :
Ton vouloir dépend d'un regard,
Et tu suis la femme qui passe.

Tu nourris ces hideux serpents :
Tes convoitises et tes vices ;
Même lorsque tu te repens,
C'est vers la fange que tu glisses.

Alors, censeur débile et vain,
Respecte la beauté du monde,
Et livre ton âme au matin
Pour qu'il l'éclaire, la féconde.

Et tandis qu'en l'honneur des morts
L'Automne illumine la terre,
Offre à Dieu les brûlants transports
D'un cœur qu'embaume la prière.

ALFRED DROIN.

LES MAÎTRES DE LA STATUAIRE CONTEMPORAINE

I

BOURDELLE

Un athlète écartelé par l'effort de ses quatre membres, un genou en terre, un pied arc-bouté sur un rocher afin de tendre plus furieusement son arc, dont la courbe immense évoque celle d'un pont invisible, le torse renversé, tout le corps dessinant ainsi dans l'espace une croix de Saint André faite de muscles et de tendons humains : — telle apparut, au *Salon* de 1910, la première figure qui fit dire à la foule : « Qui est Bourdelle? »

Il s'agissait d'Héraklès visant les oiseaux du Stymphale. Mais on se souciait peu du sujet. Les travaux d'Hercule n'intéressent personne. Les héros de notre temps ont d'autres monstres à combattre, quoique ces volatiles fabuleux, avec leur blindage d'airain et leurs plumes qui se transformaient en flèches pour tomber sur les pauvres humains, figureraient encore assez bien, dans une mythologie moderne, les avions de bombardement. Ce qui frappa la foule dans ce bronze frénétique, c'est son geste. Une vitalité de rudesse ardente à s'épancher, une fougue rénovatrice de l'arabesque humaine faisaient irruption dans notre statuaire. Quel était donc cet artiste? D'où venait-il? Où allait-il? « Quels furent tes ancêtres? » le mot de Farina degli Uberti à Dante, quand il voit passer une figure inconnue aux Enfers, est le mot que prononce toujours la critique en présence d'un tempérament nouveau. Car il faut pour elle qu'on se rattache à quelqu'un qu'elle

connaît déjà dans la grande famille des fondateurs de bronze ou des tailleurs de pierre. Un « jeune » sans doute, puisqu'on n'en avait jamais entendu parler, et cet *Héraklès* un « début »...

LÉGENDE ET RÉALITÉ

Hélas ! ce « jeune » avait quarante-neuf ans, ce début était l'aboutissement d'une longue suite d'efforts. Mais cet âge, qui est le seuil de la vieillesse pour le peintre, n'est dans la carrière du statuaire, où les étapes sont longues et dures, que la maturité. On ne se figure pas un Raphaël vieux, on ne se figure pas un Michel-Ange jeune. Mais un « début », ah ! que non pas. Ce Bourdelle exposait au *Salon* depuis vingt-cinq ans. La critique avait plus d'une fois crié son nom à la foule, mais les oreilles de la foule ne s'ouvrent que lorsque ses yeux sont dessillés. Et elle n'avait pas regardé ses œuvres : *la Première victoire d'Annibal*, un enfant luttant contre un aigle, souvenir d'un combat livré par l'artiste lui-même, tout jeune, contre un aigle captif, ni *l'Amour agonise*, ni *Adam après la faute*, ni *la Pénélope*, ni *le Fruit*, ni les bustes de *Beethoven*, de *M. Ingres*, de *Carpeaux*.

L'homme lui-même était inconnu, sauf dans quelques petits cénacles de Montparnasse hantés par Moréas, Félicien Champsaur et quelques autres. Pourtant, il avait déjà sa légende. Les initiés en parlaient comme d'une sorte d'égyptien qui avait bondi de sa forêt natale pour peupler Paris d'êtres primitifs dignes des frontons grecs ou des porches gothiques, un autodidacte que les écoles et les académies n'avaient pas entamé, mauvais élève partout, sautant à pieds joints par-dessus les concours, les conventions, les canons esthétiques, un poète ivre d'effluves telluriques, d'odeurs végétales, de brises capiteuses, de sensations tactiles de tempête et de soleil, un Maurice Rollinat qui ne fait pas seulement des vers, un Carrière qui ne pétrir pas seulement des grès : — l'homme aux quatre âmes que rien n'apaise, ni ne remplit que ceci : créer.

Son origine ? Des chevriers de la montagne pyrénéenne vêtus du poil de leurs bêtes, ce qui donna naissance au mythe des « chèvre-pieds ». Son école ? Les pierres des Causses, brûlées par le soleil, taillées en carrières, les murailles de

leurs rocs nus, les chênes de la Grésigne, musclés et tordus comme des damnés de la Sixtine, les stalactites des grottes du Tarn, leurs salles voûtées par la Nature, décorées par des artistes préhistoriques. Sa vocation? L'irrésistible voix qui appelle le petit David du milieu de son troupeau, tandis qu'il s'essaie à tailler un bout de bois à la ressemblance de ses bêtes, l'ange ayant pris ce jour-là, pour lui montrer son chemin, la figure d'un romancier charmeur. Sa vie enfin? Le martyr classique du statuaire tel que nous le content tous les biographes, tel que l'a chanté Pailleron dans sa « Complainte du pauvre sculpteur » : le travail sous les apprentis gelés, parmi les blocs hostiles, les mains dans la glaise humide, les pieds dans la boue, le front dans la brise homicide, le coucher sur un pauvre matelas à même le plancher : « Je coucherai dans l'atelier et, je l'espère, à l'ombre de quelque groupe qui grouille en ce moment dans ma tête », disait-il en débarquant à Paris; enfin le double surmenage des muscles et des nerfs, la maladie, la misère, l'hôpital...

Rien n'y manquait, pas même la persécution, car on n'est pas grand artiste, selon les hagiographes modernes, comme selon les autres on n'était pas grand saint, si l'on n'a pas subi les outrages de la foule ni enduré les foudres de l'Institut, — l'Institut jouant à peu près le rôle du procureur romain chez les Jacques de Voragine qui écrivent la Légende de l'Art. Il faut sacrifier aux idoles, représentées, en l'occurrence, par les « navets » de l'École de Rome, — ou périr. Or, il avait dit : « Je suis Bourdelle », comme on dit : je suis chrétien et non pas l'élève de celui-ci ou de celui-là ! Il avait déserté les ateliers des maîtres, fui le prix de Rome, foulé aux pieds les images consulaires, si bien que le municipe de Montauban, qui ne reconnaissait que le talent officiellement consacré, avait refusé de lui continuer ses subsides de famine... Vingt-quatre ans après cette aventure, les jurys refoulaient encore ses figures révolutionnaires dans des coins d'ombre. « Oui, oui, disait-on en 1910, cet *Héraklès* qui est la gloire du Salon, il y a là des gens qui voudraient l'expulser, le reléguer au loin dans la grande galerie. C'est pourquoi l'artiste lui-même monte la garde auprès de son œuvre. Voyez-le ! »

Telle était l'histoire que les Vasaris modernes chuchotaient dans la Rotonde de l'avenue d'Antin, tandis que, non loin du

bronze, un petit homme brun, trapu, amplement barbu et déjà chauve, errait sombre et pensif. C'est un peu l'histoire de Giotto et elle plait aux imaginations parce qu'elle fait voir, en un saisissant raccourci, l'extrémité des choses humaines.

Or, tout cela n'est pas tout à fait faux, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Pas plus que Bondone, dit Giotto, Bourdelle n'était fils d'un paysan. Il ne gardait pas les chèvres dans la montagne. Il n'était point sans savoir que des magiciens habiles dans les cités façonnaient la matière à la ressemblance des hommes et des dieux. De même que le père de Giotto était déjà qualifié dans les actes du temps de *vir præclarus*, c'est-à-dire de notable, le père de Bourdelle était un patron, un chef d'atelier, marié à une femme de bonne famille, reçu parfois dans les châteaux des environs. Mieux encore, c'était un ébéniste et qui ne se contentait pas d'assembler des bois, mais qui les fouillait au besoin et en faisait sortir un jour une tête de faune, un autre jour des statues d'apôtres. L'enfant, avec l'esprit d'imitation de son âge, presque avant de savoir parler, disait : « Ze veux être scuteur. » Son meilleur biographe, M. Pierre Vignié, dont la famille a de tout temps connu les Bourdelle et aidé les premiers pas de l'artiste, ne nous a caché aucun de ces « petits faits vrais » qui ne diminuent point, mais qui expliquent le miracle d'une vocation et précisent un caractère (1).

Antoine Bourdelle était donc un dynaste, tout comme avait été son concitoyen M. Ingres, fils d'un peintre membre de l'Académie royale de Toulouse. En rêvant de devenir un statuaire, il ne brûlait aucune étape et la thèse de M. Paul Bourget trouve dans son exemple une confirmation. Mais il est vrai qu'il y avait un grand pas à faire pour passer de l'établi paternel, où il réparait des pieds de table en forme d'acanthe, aux places publiques de Paris et des capitales de la Sud-Amérique, qu'il a peuplées de héros. Il est vrai aussi que, sinon pour lui révéler sa vocation, du moins pour la garder de contacts vulgaires et lui découvrir les plus nobles horizons, il trouva un guide. C'était son compatriote, Émile Pouillon, l'auteur de *Jean de Jeanne*, des *Antibel* et de tant d'autres délicats tableaux de mœurs rurales parus à la *Revue*. Ce pro-

(1) Voir Pierre Vignié : *L'Essor pathétique de Bourdelle*. Paris, 1924.

vincial, observateur fin et fier de son pays natal, offrait une particularité assez rare chez un régionaliste : il y vivait. Mais parfois il venait à Paris et comme le mouton de Peau-d'Ane il en savait tous les chemins, surtout le chemin des cœurs et la sympathie éveillée par son nom s'attachait à son jeune protégé, si différent fût-il d'aspect et d'allure.

Que parle-t-on de persécution? La véritable persécution pour l'artiste n'est pas d'être méconnu de la foule ou excommunié par les pontifes : c'est l'indifférence et le scepticisme des proches, le silence glacé des amis, du milieu où il doit vivre et auquel ses souvenirs et ses affections d'homme le rattachent. A un Puvis de Chavannes, libre de tout souci matériel, il a fallu peut-être plus de tenace volonté pour ne pas succomber à la dépression de cette solitude morale qu'il n'en faut à un fils d'ouvrier pour vaincre la faim et la misère... Or, Bourdelle est né et a grandi dans un milieu fervent d'Art et respectueux de son rêve. Dès l'école primaire, en voyant ses dessins, son professeur, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, a entonné le cantique de Zacharie. A quinze ans, la ville de Montauban l'a envoyé à Toulouse, qui est un faubourg de Paris, comme chacun sait, et l'École des Beaux-Arts de la capitale languedocienne a acclamé ses premiers essais. Il est prophète dans son pays presque avant d'avoir parlé.... A vingt-trois ans, ses maîtres, ses amis, les clients de son père le poussent vers Paris. A vingt-quatre, il est reçu au *Salon* et mentionné. A vingt-cinq, des critiques d'art l'appellent « vrai fils de Buonarrotti ». Les maîtres ne sont sans doute pas à l'unisson de ces buccins, mais ils ne le découragent pas. Ils ne s'offusquent même pas de le voir quitter l'École et ne pas « entrer en loge ». Car c'est un maître officiel, aussi grand esprit qu'excellent praticien, c'est Paul Dubois qui, dès le premier essai de Bourdelle envoyé de sa province, a écrit à la ville de Toulouse, la félicitant de posséder un tel élève. A Paris, Falguière lui enseigne son métier et n'entrave nullement ses tendances, Dalou non plus. Rodin, déjà plein de gloire et surchargé de commandes, l'adopte pour son ami et lui confie des travaux.

Ce qui est vrai, c'est que, sans la moindre persécution, la vie du statuaire est dure et cela pour les maîtres officiels revêtus de toute sorte de dignités et d'honneurs aussi bien que

pour l
Elle a
tragie
tombe
gagne
l'hôpi
Gilber
écrita
pleine
réalis

S
Une c
mode
terre
des p
relle.
sonne
lui-m
et m
l'app
en t
venu
dans
et do
de la
révé
boud
J
s'effa
passé
héro
fron

pour les enfants terribles, — et géniaux, — de la révolution. Elle avait été difficile pour l'ébéniste à Montauban : elle fut tragique pour le sculpteur à Paris. Un an après son arrivée, il tombait une première fois épuisé par la double tâche de gagner son pain et de poursuivre son idéal. En sortant de l'hôpital Necker, où peut-être les spectres de Malfilâtre et de Gilbert l'avaient hanté durant les longues nuits d'insomnie, il écrivait ces vers, tout frémissants du sursaut de la jeunesse pleine de projets, et qui ne veut pas disparaître sans les avoir réalisés. Il avait alors vingt-quatre ans :

C'est pour t'avoir aimé que mon front se fit blême.
Je meurs pour toi, grand Art ! La gloire est le baptême
Que tu devais donner à mon cœur en lambeaux.
Et tu vas me donner la mort pour diadème !
Oh ! je me lèverai dans un effort suprême.
La nuit, j'irai sculpter la pierre des tombeaux !

Sauvé cette fois, il était retombé quelques années après. Une crise de rhumatismes avait arrêté ses mains et interdit le modelage. Les figures ébauchées demeuraient suspendues. La terre séchait sous les linges. Pour vivre, l'ægypen se mit à faire des portraits au pastel. Il fit aussi de l'huile, il fit de l'aquarelle. Il eut du succès, sans exprimer quoi que ce fût de personnel ni d'original. Il satisfît les autres : il ne se satisfît pas lui-même. Ce n'est pas pour cela qu'il était venu. Montagnard et méditerranéen, ce qu'il voulait, c'était non pas reproduire l'apparence fugitive d'êtres périssables, mais créer des dieux en une matière incorruptible, comme ceux qui nous sont venus de la montagne et de la Méditerranée : des corps solides dans les trois dimensions, ce qui se tient debout sur l'agora et dont l'ombre tourne au soleil. Et il en était réduit à manier de la poussière de papillon envolée au premier souffle... Avoir rêvé le chantier de Michel-Ange et se confiner dans le boudoir de La Tour, quelle cassure d'ailes !

Jamais ces jours d'attente et de souffrance ne devaient s'effacer de sa mémoire, ni même de sa conscience. La crise passée, l'œuvre de création plastique reprise, les dieux et les héros tirés de leurs limbes, il resta de ce temps d'épreuves au front de l'artiste un ineffaçable pli de gravité. Le succès venu

et même la gloire, il continua de rendre à l'Art ce culte solennel et tristement jaloux, qui signale ceux qui ont beaucoup souffert pour lui. C'est là ce qui, la génération d'avant, avait marqué d'une si profonde empreinte tant de nobles artistes, et donné à un autre bûcheron tout couvert de ramée, J.-F. Millet, l'homme de Barbizon, une figure si pathétique. De même que Millet zézayait des oracles parfois apocalyptiques, Bourdelle aimait à énoncer, d'une voix basse et profonde, des aphorismes obscurs sur des choses très simples et qui impressionnaient grandement ses disciples. D'ailleurs, il y a plus d'un trait commun entre ces deux hommes venus des deux rivages opposés de la France. Les figures du paysan de la Hague, né au bord des mers du Nord, et du petit-fils des chevriers pyrénéens, se ressemblent par plus d'un endroit et leurs œuvres ont toutes deux ce quelque chose de volontaire et de tendu qui en fait la force.

Mais les destinées ne sont pas jusqu'au bout pareilles. Entre les deux générations, la Fortune est devenue plus bienveillante aux pauvres bûcherons de la forêt légendaire : à la place de la cognée de bois, elle leur a, plus souvent, apporté la cognée d'argent et la cognée d'or. Bourdelle a connu la récompense de son effort bien plus que Millet. A partir de l'*Héraklès archer*, les éloges, les honneurs, les achats, les commandes, n'ont cessé de pleuvoir sur lui. Ce furent les hauts-reliefs du théâtre des Champs-Élysées, le monument d'Adam Mickiewicz, le monument du général Alvear, la figure de la pointe de Grave, commémorant l'intervention américaine, la Victoire au bouclier votif élevée à la mémoire des députés morts pour la Patrie, bien d'autres encore avec les bustes de nombre d'hommes célèbres. Les musées du monde entier s'ouvrirent pour abriter les enfants de sa pensée. Des reines artistes vinrent les chercher jusque dans son atelier. La jeunesse, enfin, se groupa autour de lui, comme autour d'un maître détenteur des secrets qui font vivre la matière. Quand vint la mort, elle le trouva en pleine gloire. La méritait-il pour autre chose que son noble caractère d'homme, et qu'apportait-il à la statuaire française contemporaine? L'exposition rétrospective de ses œuvres actuellement ouverte aux Tuileries va nous permettre d'en juger.

LE GESTE EN EXTENSION

A la fin du siècle dernier et aux premiers jours de celui-ci, les Maîtres de la statuaire, dans tous les pays, s'appliquaient à tirer leurs plus beaux effets plastiques du geste en flexion. Pour cela, ils figuraient l'homme courbé sous trois fardeaux : le travail, la pensée, la douleur. Il y a en effet un geste typique de la pensée : le repliement de tous les membres vers la tête, vers le « chef » et de la tête vers le cœur, et c'est un geste en flexion rendu, au paroxysme, par Rodin, dans son *Penseur*. Il y a un geste de la douleur, qui est l'affaissement des muscles, trahissant le minimum d'effort pour la vie, la flexion allant à l'extrême, presque jusqu'à l'invagination dans le *Monument aux morts* de Bartholomé. Il y a bien des gestes du travail, mais tous ceux qui marquent ce qu'a de tragique l'effort humain, sont des gestes en flexion, comme on le voit chez Constantin Meunier. Les corps de ses mineurs et de ses puddleurs ont pris le pli de leur courbure et même au repos et dans la joie ils restent courbés. L'Homme, dans l'œuvre de tous ces maîtres, semble succomber sous un poids moral. C'est l'Atlante d'un entablement invisible. Sa vie semble réduite à la circulation du sang, les pectoraux ne s'ouvrant plus largement, ni les épaules ne s'effaçant plus pour une large respiration. La silhouette d'ensemble « en console », comme disait Rodin, produit des creux, des trous d'ombre, à moins que, comme dans sa *Danaïde*, elle ne se profile que d'un côté. Au total, le geste marquait un affaissement de la vie musculaire et physique et produisait une silhouette très enveloppée. Ce double caractère distinguait notre statuaire à la fois de l'antique, laquelle figure le jeu, le combat ou le repos, c'est-à-dire des gestes en extension qui activent la respiration et marquent l'épanouissement de la vie et aussi de l'École moderne des Rude et des Carpeaux.

Survient Bourdelle. Le combat, la lutte, le jeu, la danse reviennent avec lui, avec leur exaltation mimique et même le repos est un repos épanoui qui s'étire pour s'offrir aux caresses de la lumière. Les torses se redressent et s'allongent démesurément, les épaules s'effacent, les poitrines et les bustes bombent en C, selon l'expression de Rodin. Tous les gestes sont en extension, — extension frénétique comme chez

l'Héraklès archer ou *le Combattant* de Montauban, ou *la Défense polonaise*, ou *la Victoire au bouclier votif*, ou *l'Athéna combattant* du théâtre des Champs-Élysées, — extension passionnée comme chez *l'Adam Mickiewicz* en marche ou *le général Alvear* à cheval, ou *la Tragédie* du bas-relief des Champs-Élysées, extension voluptueuse comme chez la figure intitulée *le Fruit*, ou celle de la suite d'*Orphée*, ou la *Séléné*, plus allongée encore que son arc. Même quand le sujet semble ne comporter qu'une mimique discrète, un geste en repli, Bourdelle l'imagine large et étendu. Son *Carpeaux* n'est pas vu au moment où il modèle, mais à celui où il montre d'une main une petite statuette et de l'autre pétrir encore une boule de glaise. *La Vierge*, au lieu d'envelopper l'Enfant Jésus de ses bras, le hisse aussi haut qu'elle le peut au-dessus de sa tête et l'Enfant lui-même fait le geste en extension extrême, les paumes ouvertes comme pour embrasser le monde. Enfin, les figures allégoriques du général Alvear, bien qu'elles ne se livrent à aucune action qui déchaîne les muscles et soient au contraire impressionnantes par leur immobilité, tendent toutes leurs énergies pour monter dans la lumière et pour développer toute leur hauteur.

Ce caractère est renforcé par l'anatomie même des figures. Elles sont très extraordinaires : tout en tiges, la tête au bout d'un cou qui n'en finit pas, les pieds au bout de jambes courtes, avec le buste très long des gens qui ont l'air plus grand, assis que debout. Le ventre « avalé », les hanches aplaties, tout le poids étant dans le torse, les épaules. Les bras tombent très bas, trop bas. C'est un peu le canon des figures de Donatello, à Or San Michele, quelquefois de Michelozzo Michelozzi et qu'avaient déjà adopté certains statuaires du xiii^e siècle, par exemple celui du *Saint Théodore* du portail de Chartres. Bourdelle ne l'applique point partout, mais dans ses dernières œuvres. Il est curieux de voir qu'il y a soumis même son *Centaure*, en lui donnant un buste étiré en hauteur, comme à ses allégories. C'est ce qui donne à ses figures de la dernière période leur cachet particulier, tandis que celles d'auparavant, comme *l'Héraklès archer*, le devaient surtout à la frénésie de leur mimique. On l'aperçoit tout de suite si l'on rapproche cet archer de celui du fronton d'Égine, à Munich, bien posément installé pour remplir son office, en bon militaire. Il est vrai que *l'Héraklès* est un

Dieu e
statuai
ment j
cela, c
laquel
Et voi
Son
nettem
cédé.
tout c
à lui t
et tou
archai
général
Donat
dissar
on pe
la Vie
n'a pe
sort d
doute
huch
empr
au pr
plus
et, da
que p
d'An
c'est
Q
dair
tête
rem
suiv
vers
plais
il s'
long
Ce
extr

Dieu et qu'il vise des oiseaux. C'est même un des mérites du statuaire que d'avoir donné au cou de son héros le mouvement juste qui en témoigne. Mais il n'avait pas besoin, pour cela, d'arc-bouter le corps dans cette extravagante posture, laquelle nous paraît l'exaltation épique du geste en extension. Et voilà où est l'originalité de Bourdelle.

Son apport est donc bien personnel et son œuvre tranche nettement avec celle des maîtres qui l'ont immédiatement précédé. On l'a dit élève de Rodin : sur presque tous les points, en tout cas, il diffère de son maître. Certes, on peut se divertir à lui trouver, dans le passé, des analogies. Les yeux en amande et tout le masque de certaines de ses figures volontairement archaïques rappellent l'art grec du *v^e* siècle. Le mouvement général des allégories d'Alvear est celui du *Saint Georges* de Donatello. Ses bas-reliefs des Champs-Élysées ont la grâce bondissante des figurines des vases antiques. Plus près de nous, on peut voir, dans la statique de son *Carpeaux*, un souvenir de la *Vierge* de Claus Sluter, de Champmol, qu'au surplus, l'artiste n'a peut-être jamais connue. Il est évident que sa *Sainte Barbe* sort d'un portail du moyen âge et sa *Vierge d'Alsace* n'eût sans doute jamais existé, si les tailleurs de pierre et les « maîtres huchiers » n'avaient travaillé de leur temps. Toutefois, s'il a emprunté à quelqu'un dans le passé, il a rendu, et avec intérêts, au présent. Pour ne considérer que sa *Vierge*, c'est une des plus belles figures d'art religieux que notre école ait produites et, dans le *xx^e* siècle, c'est la seule qu'on pourrait placer, sans que personne y prenne garde, entre la *Vierge dorée* et la *Vierge d'Autun*. Avec l'*Héraklès* et si différente qu'elle soit de lui, c'est sans doute le chef-d'œuvre de Bourdelle.

Quel rôle joue la tête dans tout cela ? Oh ! très secondaire... Avec les figures de la Pensée et de la Douleur, la tête lourde de songes ou courbée sous un poids invisible, remords, fatigue, chagrin, retombait sur la poitrine et le corps suivait le « chef », incliné, rentré, tous les membres remontant vers lui ou s'y repliant. Avec celles du combat, du jeu, du plaisir, c'est le corps au contraire qui commence le mouvement : il s'étend et se dilate comme un métal au soleil s'étire et s'allonge et il entraîne la tête. Ah ! celle-ci n'est plus le « chef ». Ce n'est guère que l'aiguille du manomètre marquant l'effort extrême de la machine humaine et c'est une idée juste. On l'a

remarqué il y a longtemps : chez les hommes d'action, les mouvements commencent par les membres et la tête suit. Or Bourdelle ne figure que des hommes d'action. Même quand il veut personnifier *l'Éloquence*. « C'est de l'action elle-même, nous dit Quintilien, que la tête de l'orateur doit recevoir tous ses mouvements, afin que, d'accord avec le geste, elle suive la direction des mains et des flancs. » Son poète parcourt la terre d'un pas rapide, parce qu'il faut annoncer partout que la patrie réclame du secours. Son sculpteur présente son œuvre et sa blouse flotte au vent. Son Enfant Jésus même fait un grand geste, le plus grand qu'il peut de ses petits bras, l'étend sur toute la terre. Partout, chez eux, c'est le geste qu'on voit d'abord, et l'on ne prend garde au visage qu'après avoir reçu le message des mains tendues. Quand un héros se jette en avant pour le combat, la tête n'est pas davantage le chef : c'est une sorte de buccin sortant des épaules, hurlant en O et la figure tout entière n'est qu'une flèche vivante. Les masques des allégories : *la Force, la Victoire, la Liberté, l'Éloquence*, rudement taillés, sourcils durs, nez droits, lèvres minces, faciès immobiles et fermés, restent impersonnels comme il convient à des idées pures. Ils ne distraient pas le regard des torses et des membres. C'est ceux-ci qui donnent aux figures non seulement leur mouvement, mais leur personnalité et les signent : Bourdelle.

Il en va tout autrement quand il s'agit d'un buste, c'est-à-dire d'un portrait. En face de son modèle, que ce soit Rodin ou Anatole France, M. Auguste Perret ou M. Vincent d'Indy, M. Anastase Simu ou le docteur Kœberlé, ou bien encore halluciné par les images qu'il se fait de Beethoven, de Carpeaux, de Daumier, de Mickiewicz ou de M. Ingres, l'artiste va droit au trait physionomique le plus imprévu, — le trait de dissemblance de l'individu avec l'Espèce, — et une fois qu'il l'a trouvé, il le met en relief d'un pinceau brutal et sûr. Or le trait physionomique, pour un sculpteur, c'est la charpente osseuse de la tête depuis la mâchoire jusqu'au crâne et aussi les déviations et les dissymétries que les accidents ont pu apporter au revêtement musculaire. Bourdelle n'en manque pas une et il les magnifie avec une cruauté géniale. Parfois, cela s'élève jusqu'au mythe. Quand il fait un *Rodin*, il oscille entre le *Moïse* de Michel-Ange et un Faune de vase antique, mais il

penche finalement vers le Faune et ne garde du *Moïse* qu'un soupçon de cornes sur le front et une immense barbe cascade en dents de scie à la place des fluides écheveaux qu'avait déroulés Michel-Ange. Quand il fait un *Anatole France*, il imagine aussi un Faune, dont il tord la gueule avec volupté, mais un Faune plutôt craintif et malin et qui ne s'aventure point sans précaution parmi les hommes. Quand il fait un *M. Ingres*, c'est, tout au rebours, un reptile lové pour la défense, boursoufflé de colère, prêt à mordre. Les physionomies que Bourdelle a pu interroger d'après nature et à loisir sont encore plus intégralement rendues. Et elles le sont par un modelé ferme et plein, bloquant les détails, « ces petits importants qu'il faut mettre à la raison », disait M. Ingres. Ce n'est pas un travail de dessinateur, ni de clair-obscuriste, ni de ciseleur : ce serait plutôt un travail de « huchier », si le bronze ne permettait pas une souplesse plus grande et des réflexions de lumière plus variées que le bois.

Un autre apport de Bourdelle, c'est le rôle qu'il a donné au pli. Ce rôle était nul chez les maîtres de sa jeunesse. Ou bien la draperie était tout à fait absente, comme chez Rodin, chez Bartholomé, chez Constantin Meunier, ou elle n'était guère qu'une enveloppe, aux ondulations insensibles, quelque chose comme les renflements d'une couche de neige sur les reliefs du sol. Bourdelle a rendu au pli un rôle et un rôle actif dans le geste en extension. Ce n'est pas le pli fluide et nombreux des Grecs et d'Agostino di Duccio, ni le pli monacal et vertical du moyen âge, ni le bouillonnement du Bernin. Le pli nouveau a ce double et précis caractère : c'est un labour profond creusé dans une draperie épaisse, le plus souvent, en sillons parallèles, — et il est mouvementé.

Le premier caractère a peut-être pour origine le travail du bois. On se souvient du petit ébéniste. Le second est plus personnel et importe davantage. Bourdelle se sert du pli comme d'un rappel réitéré pour amplifier et prolonger le geste de son personnage. Si l'on regarde les draperies de sa *Défense polonaise*, de sa *Tragédie*, de son *Mickiewicz*, il semble que les sillons parallèles et répétés sont des jalons marquant par où a passé ou par où passera le bras ou la jambe en mouvement. Le plus frappant exemple de ce procédé a été donné par Benvenuto Cellini dans son bas-relief célèbre de *Persée et Andromède*, à

Florence : l'écharpe de son Persée volant dans les airs et le manteau de l'homme qui accourt en criant décrivent tous deux la trajectoire qu'ont suivie le glaive ou le bras pour arriver au point où nous les voyons. Bourdelle s'est souvenu de ce curieux emploi des plis et, sans y insister, sans paraître y toucher, il en a tiré de saisissants effets.

Enfin, cet excellent ouvrier qui aurait pu n'exprimer que des formes, ne manque pas d'idées. Quoique la statuaire semble se prêter fort peu à l'expression d'intentions subtiles, c'est bien pourtant par quelque nouveauté dans la conception que l'artiste peut légitimer sa tentative de traiter des sujets vieux comme le monde, lorsque sur les formes mêmes tout a été dit. Seulement, il faut que ce soit une idée statuaire. Il faut qu'elle s'exprime par le geste et que ce geste soit naturel, qu'il se profile de tout côté, et qu'il fasse honneur au corps humain. Si ingénieuse qu'elle soit, il faut que ce soit sa beauté plastique qui frappe d'abord et qu'on ne s'avise qu'après de son ingéniosité. Telles sont les idées de Bourdelle. Car c'est une idée que de figurer Adam Mickiewicz, le poète qui porta dans tous les pays d'Europe le plaidoyer pour la Pologne, avec le bâton du pèlerin marchant d'un pas hâtif, la main haute pour annoncer la venue d'un message. C'est une idée que de donner aux quatre figures qui cantonnent le portrait équestre du général Alvear, le geste qui fonde, qui fixe au sol ou y plante quelque chose : *la Liberté*, un chêne qui croîtra bien droit; *la Victoire*, un laurier auquel son épée servira de tuteur; *la Force*, une massue désormais au repos; *l'Éloquence*, une doctrine et une conviction. C'est une idée, dans *le Centaure mourant*, que cet affaissement simultané de l'arrière-train à terre et de la tête sur l'épaule, un bras appuyé sur la lyre muette, pour exprimer la double nature de ce monstre, au moment le plus pathétique de sa destinée. Et c'est une idée enfin que le geste de cet Enfant Jésus, présenté au monde, debout avec orgueil par la Vierge, qui dessine au-dessus de la tête de sa mère, seule à ne pas la voir, l'image de la croix où il expirera un jour... Mais ce sont en même temps des idées plastiques. Le plus ignorant des passants en éprouve quelque choc dans sa sensibilité, même s'il n'en saisit pas le signe. Un homme qui se hâte, des figures qui montent la garde, un monstre qui s'écroule, un enfant qui ouvre les bras avec joie au soleil, cela

suffit,
masse
Te
telles
De
de ro
arché
elles
et tro
de D
savan
de l'
mais
jusq
conc
figu
de c
Lou
deva
L
cett
l'Éc
dess
que
de
fou
for
gre
Pré
dél
bol
ch
mo
so

suffit, si c'est exprimé par des lignes harmonieuses et de belles masses bien équilibrées.

Tel est l'Art de Bourdelle. Telles sont ses caractéristiques et telles ses œuvres.

Déterrées dans mille ans, sans nom, sans date, sans feuille de route pour la traversée des âges, livrées aux disputes des archéologues et des baptistes d'Art, à quelle époque seront-elles attribuées? Les bustes pourront l'être à la gréco-romaine et trouver asile dans quelque Capitole ou quelques Thermes de Dioclétien. Les bas-reliefs feront longuement disputer les savants; ils les attribueront sans doute aux époques primitives de l'Antiquité classique, à l'art mycénien ou à l'art minoen, mais ils varieront très bien de quelques centaines d'années, jusqu'à ce qu'un esprit conciliant les incite à se faire des concessions mutuelles et à choisir une date intermédiaire. Les figures d'art religieux seront réclamées par les conservateurs de collections du moyen âge et Cluny s'ouvrira pour eux ou le Louvre, à moins que les archéologues ne prouvent qu'elles devaient appartenir à quelque cathédrale et ne la lui restituent.

Mais les grandes figures monumentales, l'essentiel de cette œuvre, seront certainement datées du XIX^e siècle et de l'École romantique, placées entre Rude et Carpeaux, très au-dessus de Préault, pas très loin de Barye et sans aucun lien quelconque avec Rodin. Elles ont, en effet, pour qui les regarde de loin, dans le temps, tous les aspects du Romantisme : la fougue des passions, le geste en extension, le déploiement de la force, la démesure voulue des proportions, le dédain du canon grec, la plénitude de la vie. Delacroix n'eût pu les renier. Préault eût rugi d'aise, Théophile Gautier brandi, pour les défendre, ses kriss malais et décroché sa panoplie d'hyperboles. Elles semblent jaillies de terre en même temps que les chefs-d'œuvre dont nous célébrons le centenaire, — ceux du moins « que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir ». Elles sont de la race des géants.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

MARAMURÈS ET BUKOVINE

Le Maramurès, au nord de la Transylvanie, et la Bukovine, au nord de l'ancienne Moldavie, bordent le passage historique des Carpathes orientales, entre la haute vallée du Pruth et celle de la Tisza, aux confins actuels de la Grande Roumanie, de la Tchécoslovaquie et de la Pologne. Ce passage, le plus direct de la Podolie et de l'Ukraine vers l'Europe intérieure, fut toujours disputé. Il a fait naître une grande ville sur le Pruth, Czernowitz (Cernautsi), chef-lieu de la Bukovine, et une petite ville sur la Tisza, Sighet, chef-lieu du Maramurès. Les deux pays, bien qu'ils aient subi à plusieurs reprises des dominations différentes et qu'ils représentent aujourd'hui des degrés de civilisation distincts, ne font qu'un par leur ancienne histoire comme par leur ancien peuplement. Du Maramurès descendaient les montagnards, guerriers ou travailleurs, vers les vallées de la Bukovine. L'histoire princière de la Moldavie même a sa source dans le Maramurès.

Devant l'Asie en ébullition du haut moyen-âge, laquelle rejetait vers l'Europe des vagues successives d'envahisseurs, les Carpathes orientales formèrent une sorte de digue, mais une digue avec des fissures qui laissaient passer, selon la force du flot, des infiltrations plus ou moins abondantes et durables. Telle fut l'infiltration fameuse des Hongrois. Dans cette zone, les arrivées de populations nouvelles prirent dès l'origine un aspect différent des invasions dont souffrit la plaine du Bas-Danube.

Les steppes voisines de la mer Noire et la plaine du Bas-Danube, au sud des Carpathes, n'offraient aucun obstacle sérieux à la marche des nomades ou des conquérants. Les provinces danubiennes furent donc littéralement foulées, d'abord par les invasions barbares de l'est, puis par l'invasion des Turcs

venus du Midi, enfin par une nouvelle invasion de l'est, celle des Russes, sans parler de l'immigration pacifique des Grecs, des Arméniens et des Juifs. Les anciens habitants de la Valachie et de la Moldavie méridionale se virent ainsi refoulés vers les montagnes et laissèrent couler les invasions sans trop se mêler à elles, pour redescendre ensuite vers la plaine, une fois le danger disparu. C'est ce qui explique qu'en Valachie, par exemple, la population et la civilisation de la plaine apparaissent marquées d'un caractère qui est presque étranger à la population et à la civilisation des montagnes ou des coteaux.

Mais dans la zone des Carpathes orientales et septentrionales, il ne pouvait en être de même. La difficulté du terrain et l'étroitesse des passages interdisaient aux envahisseurs de couvrir le pays, d'en refouler ou chasser les autochtones. Les envahisseurs ou bien étaient arrêtés, ou bien passaient à la hâte, quitte à assurer ensuite leurs derrières, — ainsi firent les Hongrois, — ou bien, enfin, restaient prisonniers de leur propre avance dans la région qu'ils avaient occupée, comme des infiltrations devenues stagnantes. C'est ainsi que certaines populations du Maramurès ont gardé une physionomie et des façons de vivre, non pas sauvages, ni brutales, mais purement primitives, alors même que l'on reconnaît sur leurs traits le témoignage très net d'un mélange de leur sang avec le sang des envahisseurs égarés parmi elles. D'autre part, à la fin du moyen-âge, à mesure que les Turcs, après avoir coupé les routes méditerranéennes, gagnèrent la vallée du Danube, le trafic européen chercha sa dernière issue vers l'Asie par les défilés des Carpathes orientales et septentrionales. Un souffle de grande civilisation, de l'Occident et du Nord, vint féconder en Bukovine les restes menacés de l'Orient chrétien. Cette rencontre eût engendré un État durable, si les forces de la Moldavie ne s'étaient épuisées au cours de guerres trop nombreuses et si la plupart des princes moldaves, tirés en sens divers, manquant de constance politique ou dévorés d'ambitions mesquines, n'avaient été les jouets de ceux contre lesquels ils devaient défendre leur puissance naissante.

Cette région entre le Pruth et la Tisza, fortement remaniée, d'ailleurs, dans son aspect ethnique, à l'époque moderne, par l'arbitraire des Autrichiens et des Russes, porte encore le témoignage de chances anciennes qui n'eurent pas le temps de mûrir.

L'ENTRÉE DU MARAMURÈS

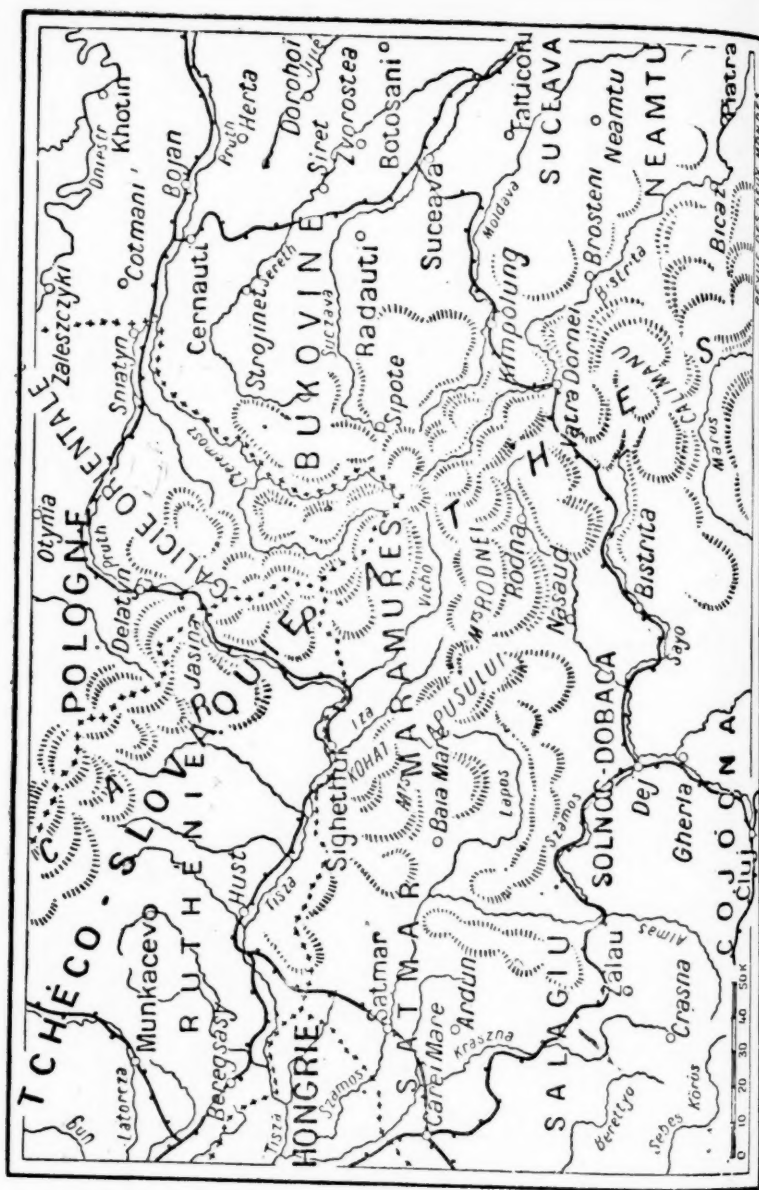
Des hauteurs égayées de prairies, puis des bois de hêtres séparent la vallée du Somesch (Szamos) du petit bassin découvert de Baia Mare (Nagy Bania, la Grande Mine). Cette ville de quelques milliers d'habitants eut, jadis, une histoire belliqueuse : elle s'entourait de murailles difficiles à prendre, et se souvenait avec orgueil d'avoir arrêté les armées impériales. Elle était et demeure le centre d'une région de mines d'or. Le ruisseau qui la traverse était appelé *rivulus dominarum*, peut-être à cause des droits que les reines de Hongrie avaient sur l'or lavé. Aujourd'hui, on y voit des Hongrois, des Autrichiens, de nombreux Juifs et, hors de l'agglomération principale, des Valaques. C'est un centre de villégiature fort bien aménagé, où affluaient naguère les surmenés de Budapest. Un parc de chênes et de sapins géants relie la ville à des vallons que tapissent des vergers. Une rangée de collines adossées les unes aux autres l'abrite contre le vent du nord. Il y a un établissement de bains et même une école de peinture.

Nous y arrivons moins soucieux, à vrai dire, de faire fortune dans les mines d'or ou de soigner notre neurasthénie, que de déjeuner. Et nous allons en hâte frapper à la porte du chalet de l'archiprêtre Bréban, qui doit nous recevoir. Cet archiprêtre, député, maire, gérant de la station balnéaire, administrateur de sociétés, chef du parti national et, pour obéir aux instructions du Pape, protecteur des Juifs de la ville, possède, par surcroît, une maison de famille, dans le vallon le plus chaud, où il offre aux gens de bien les fruits de son jardin. Nous prenons là, sous une treille aux raisins mûrissants, des mets de choix. Pour nous rendre moins pénible l'austérité prochaine du Maramurès, l'archiprêtre nous verse une pruneau généreuse que nous dégustons en compagnie de deux Anglais venus de l'Afrique du sud, et d'un Français arrivé de Paris, prospecteurs d'or. Ils encouragent notre repas avec courtoisie, mais sans excès de familiarité, craignant que notre appétit ne dissimule quelque dessein de surprendre le secret de leurs découvertes... De Baia Mare nous partons pour Sighet par les bois. C'est une des plus belles routes de forêt du monde. Construite en terrasses superposées, elle monte, puis redescend à travers

un massif aux reliefs harmonieux, tout couverts du manteau léger et dense des hêtres à l'infini.

De l'autre côté de la montagne apparaissent les villages de pasteurs et de bûcherons du Maramurès, aux maisons toutes de bois. Dans le premier village les paysans, rangés au bord de la route, font signe à notre chauffeur d'arrêter. Ce sont des hommes maigres, hauts de taille, portant le costume blanc et la cape de laine des montagnards, les vieillards aux longs cheveux qui ne furent jamais coupés, les adultes d'âge mûr coiffés du bonnet de peau de mouton, les garçons nubiles le front caché sous le chapeau à fleurs, tous avec l'élégance que permet la pauvreté. Certes, ils ne mendient pas. Leur attitude trahit encore plus de fierté que de politesse. Mais ils nous prennent pour des personnages ayant du crédit, et ils ont besoin de faire connaître leur misère à quelqu'un. Leur village surpeuplé ne vit que du travail dans la forêt. Et les bûcherons souffrent de la faim. L'un d'eux, très grand, au visage émacié, me dit d'une voix calme : « Nous mourons de ne pouvoir travailler. » Des femmes et des enfants s'approchent, habillés avec une certaine recherche. A nos paroles de gentillesse ils répondent par un sourire timide. Race séduisante : les yeux sont clairs, le nez aquilin, le teint pâle sous la chevelure brune ou couleur de chanvre, le corps souple, les manières presque raffinées. Depuis des temps immémoriaux, ces montagnards du Maramurès répètent le chant du pâtre qui recueille son troupeau, chant plus doux que l'appel à la bien aimée, le chant que le *bucum*, la trompette de bois, envoie d'une colline à l'autre, les soirs de brume ou dans l'exaltation du crépuscule d'été. Les jours de fête, ils dansent, d'un pas frénétique, des rondes au rythme violent...

Encore quelques villages, et nous voici dans une dépression entre les montagnes, qui conduit à la vallée supérieure de la Tisza et, plus loin, aux plateaux de la Ruthénie, extrême pointe, à l'Orient, de l'État tchécoslovaque. D'autres paysans viennent à notre rencontre, ceux-là un peu moins maigres : ils se plaignent que les usuriers ou les banques leur prêtent au taux de 33 et même de 40 pour 100. Sur la route, une procession de jeunes paysannes suit en chantant, avec des cris de pitié expansive et que l'on dirait païens, la grande image de la Vierge que portent deux d'entre elles. A l'ouest, une longue



falaise boisée domine la Tisza. Au loin, vers l'Orient, le massif qui sépare le Maramurès de la Bukovine élève ses cimes noires. Par une grande rue boueuse nous entrons dans Sighet, ville frontière, qui abrite de nombreux Juifs.

TYPES DU MARAMURÈS

Je dois des compliments à l'hôtelier de Sighet : j'ai mieux dormi chez lui que dans maintes auberges de villes plus fameuses de l'Orient européen. Et je dispose d'un balcon au premier étage, sur la place du marché. De là, le matin, je regarde le peuple juif occupé à mettre de la subtilité dans sa misère. Sous mon balcon, précisément, deux Juifs à grande barbe discutent une affaire compliquée. Quelle comédie toute en nuances ! L'un tient dans sa main ouverte de la menue monnaie qu'il a reçue de l'autre. Mais l'autre, ayant payé et fait face à l'échéance, essaie de persuader le premier de lui rendre une partie de la somme, sans doute en réparation d'un tort sur la marchandise ou sur le contrat. Cela dure trois quarts d'heure de discours ingénieux. Je constate ici la magie d'une éloquence bien menée. A chaque pause du débat, le second Juif reprend une pièce de monnaie au premier, qui, finalement, ferme la main pour soustraire son argent à la séduction d'une logique irrésistible. Devant chaque maison, des groupes pareils exercent l'agilité de leur esprit. Quand l'un des partenaires a gagné, il se dirige avec noblesse vers la rangée de fiacres aux chevaux faméliques qui borde un côté de la place, et se fait reconduire superbement à son domicile.

Cette place est un trésor de scènes amusantes. Sans cesse défilent des charrettes qui viennent de la campagne : sur la banquette avant, un vieux Valaque à longs cheveux, mais le visage rasé, en costume national, et un Juif également vieux, à barbe très longue, en lévite ; derrière, entassés, la femme et les enfants du Valaque, parfaitement respectueux du père et du Juif. Mais le progrès mécanique crée des problèmes nouveaux. Voici un autobus instable qui fait le service de villages lointains. Le conducteur regarde avec incertitude les clients trop nombreux et les marchandises qu'il doit charger. Enfin il prend son parti. Il pousse les femmes dans la caisse, arrange les colis sur le toit de la voiture, et sur les colis installe cinq

ou six Juifs barbus et pâles. L'après-midi, je retrouve l'équipage en panne : les Juifs, projetés à terre, ont l'air de vieux professeurs condamnés au martyre, à qui un accident de transport aurait permis de découvrir sur le tard l'existence des champs de maïs.

Tout cela est plein de bonhomie et de bienveillance réciproque. Il ne faut pas venir ici pour trouver des antisémites. Sans doute, certains Juifs pratiquent l'usure, mais peut-être avec moins de brutalité que les banques. A vrai dire, quand le débiteur, comme il arrive, échappe au remboursement de la dette et au paiement des intérêts, l'usure devient une des formes les plus généreuses du régime capitaliste. Il n'y a qu'à regarder le prêteur et l'emprunteur : ils ne sont pas plus gras l'un que l'autre... Je visiterai d'ailleurs quelques villages, où le Juif a fini par s'installer paysan lui-même : je le verrai labourer la terre et faire le charretier, au bénéfice certain de sa santé.

Au tour de la grand place de Sighet, des façades modernes de goût mixte, hongrois et polonais, font un décor présomptueux, mais sans pittoresque. Les flèches de quelques églises, de cultes divers, essaient d'élever l'âme de cette ville qui n'a de raison d'être que son marché. Dans le quartier le plus silencieux, je prends plaisir à visiter le musée d'ethnographie régionale, qui montre la vie actuelle des populations du Maramurés encore tout entière dépendante des arts forestiers : même les ustensiles de cuisine et les pioches à remuer la terre sont de bois.

La civilisation du bois, je la retrouve à peu près intacte en parcourant les vallées qui conduisent aux montagnes environnantes. Dans les villages, extérieur et intérieur de la plupart des maisons, y compris les tuiles, tout est bois. Les églises également sont de bois, avec leurs clochers pointus. Seulement, çà et là, j'aperçois quelques masures en torchis, couvertes de chaume. Dès qu'on s'éloigne des terres fertiles, ces villages trahissent une extrême misère. Les uns sont peuplés de Ruthènes, les autres de Valaques, qui voient sans se mêler. Les villages ruthènes présentent l'aspect le plus lamentable. Les pauvres gens y ont l'air abruti, dépourvus de cette coquetterie et de ce goût de paraître qui restent la marque du caractère valaque jusque dans le pire dénuement. Beaucoup sont atteints du goitre. Les ressources du pays ne peuvent

nourrir une population visiblement trop nombreuse et que ne secourt aucune industrie locale.

Le niveau humain est relevé en plusieurs villages, par la fierté traditionnelle des paysans de race noble. Nobles d'une noblesse, qui, par ses titres, surpasse en authenticité et en ancienneté bien des noblesses mondaines, ils vous montrent leurs parchemins datés des siècles du moyen-âge. Ces paysans nobles, qui parlent la langue roumaine, sont d'anciens guerriers, propriétaires libres, que les rois de Hongrie ou les princes de Transylvanie récompensèrent, jadis, de leurs services et de leur bravoure en leur conférant des privilèges. Leur pauvreté aujourd'hui égale la pauvreté des autres paysans : ils mènent la même vie pénible sur des champs trop étroits et dans des maisons aussi misérables. Mais ils gardent l'orgueil du sang, avec quelle susceptibilité !

A la porte de sa demeure, une paysanne nous accueille. C'est le logis habituel des Valaques, deux pièces pour tous usages et pour toute la famille, l'une meublée du coffre qui contenait le trousseau des noces, et décorée de morceaux de tapis. Mais la femme a de l'allure. Comme nous lui demandons des nouvelles de son fils, instituteur dans un village voisin, elle nous répond d'un ton ferme : « Il a épousé une fille qui n'est pas noble, je ne le connais plus ! »

Au creux d'un vallon boisé, au sud de Sighet, je m'attarde à visiter de vieilles mines de sel, qui fournissaient naguère encore la Hongrie. Aujourd'hui, elles n'ont plus qu'un étroit débouché pour leur produit. L'une de ces mines, que l'eau a envahie jusqu'à la hauteur de quatre-vingts mètres du fond, forme, entre le liquide et la voûte, une étonnante salle d'acoustique : un homme y joue des airs de cor de chasse que les galeries profondes de la montagne magnifient comme par un orgue gigantesque.

EN RUTHÉNIE. LA POINTE DU ROMANISME

Le triomphe des nationalités, en multipliant les frontières dans l'Europe orientale, y a multiplié aussi les occasions pour la contrebande. Aux confins de la Tchécoslovaquie, de la Pologne et de la Roumanie, on voit de pauvres villages de bordure qui s'enorgueillissent de posséder des magasins de soie-

ries!... Les relations sont, d'ailleurs, amicales entre les autorités des pays en cause, et l'on passe aisément d'un territoire à l'autre.

Je vais voir en Ruthénie, au nord de la Tisza, sur le prolongement oriental du territoire tchécoslovaque, les paysans d'Apsa. Les deux villages d'Apsa, le haut et le bas, constituent l'extrême pointe du romanisme parmi des populations d'origine et de langue slaves, la flèche des traditions latines dans la zone des Carpathes du Nord.

Un chemin difficile à travers des collines désertes nous conduit au plus primitif des deux villages, dans un cirque de prairies, qu'animent de petits ruisseaux. C'est le village de bois par excellence. Au centre, la vieille église, faite de poutres de chêne, dresse sa tour à galerie sur un monticule clos de pieux, qui porte des tombes éparpillées dans l'herbe. Un porche de bois, défendu par une barrière fixe qu'il faut franchir en sautant, donne accès au sentier par lequel on atteint le sanctuaire. Notre présence à peine signalée, les cloches de l'église sonnent comme pour un jour de fête. Toute la population accourt. Les enfants et les femmes s'arrêtent au bas du monticule. Les hommes nous accompagnent pour nous montrer les richesses de leur église, les icônes vénérées et les étendards que leurs ancêtres rapportèrent des guerres d'autrefois.

Tous les vieillards et la plupart des hommes mûrs portent encore la longue chevelure que n'a jamais touchée le fer. Mais leurs visages sont rasés. Bien que nous les ayons surpris à l'improviste, leur tenue est propre. Ils sont vêtus du pantalon flottant de toile blanche qui tombe à mi-jambe, et, sur la chemise, d'un gilet de laine bordé de noir. La physionomie de ces hommes a quelque chose de grave et d'obstiné. Ils parlent le roumain, mais leur type, fort différent du type danubien, ne semble avoir subi aucun mélange de sang grec ou balkanique. Plusieurs d'entre eux sont des paysans nobles, descendants de montagnards guerriers. La vigueur de leur race est attestée par le nombre même des vieillards. Un de ces vieillards, qui a plus de cent ans, le corps droit, l'ouïe et la vue à peu près intactes, gravit le sentier sans même s'appuyer à un bâton. En défense, depuis des siècles, contre la triple pression des Slaves, des Hongrois et des Germains, on les sent inébranlablement ancrés dans une tradition qui les rend solidaires les uns des autres comme seraient les membres d'une tribu attaquée. Tout, en ce

village, proclame la volonté de durer. L'église est faite de pièces de bois, dont quelques-unes furent mises en place au **xv^e** siècle.

Ces paysans vivaient d'une économie patriarcale, qui n'empêchait pas certains d'entre eux de s'enrichir. Mais, peu à peu, ils sont devenus trop nombreux. Ils doivent chercher, pour nourrir le surplus de leurs familles, un travail extérieur que leur disputent âprement les Ruthènes et les Slovaques.

Nous descendons vers l'autre village d'Apsa, plus peuplé et moins primitif, mais où l'on voit beaucoup de pauvres gens. Le protopope nous y accueille avec une chaude amitié. Son fils, jeune savant en vacances, qui parle très bien le français, nous montre les archives de la communauté, des livres sacrés et d'anciennes chartes de privilèges. Le soir, nous allons nous mêler à une noce de paysans dans un hameau misérable. Les filles sont jolies et douces. Les garçons, d'une trempe moins solide que leurs pères ou leurs grands pères, portent dans le regard l'apathie un peu triste de l'homme qui ne mange pas à sa faim. Ils dansent cependant les danses de leurs ancêtres, au rythme violent, sur les airs d'autrefois. Bien que nous troubions leur humble fête, ils nous témoignent une gracieuse déférence. Je retrouve en eux ce mélange séduisant de simplicité primitive et de politesse envers l'étranger qui est la marque du peuple des Carpathes.

LE CHEF-LIEU DE LA BUKOVINE, CZERNOWITZ

Des coteaux d'Apsa nous revenons vers les bords de la Tisza. La route de montagne, par laquelle nous devrions atteindre la Bukovine, est difficilement praticable. Mais le train, organisé pour le trafic des frontières, nous mènera de Sighet, en quelques heures, par la Tchécoslovaquie et la Pologne, jusqu'à Czernowitz.

Dès l'arrivée à Czernowitz (Cernautsi en roumain), on éprouve la sensation d'un coup du sort qui aurait frappé cette grande ville en pleine prospérité.

Czernowitz était naguère la place avancée, l'entrepôt de commerce et le foyer de propagande politique de l'empire austro-hongrois à la frontière de l'ancienne Russie. Elle ressemblait à une grosse araignée, dont la toile devait capter

infailliblement le trafic entre la Galicie, les Carpathes et le Dniester. Elle représentait l'esprit de l'Europe centrale devant l'Orient russe. Elle bénéficiait d'une large activité et faisait figure de carrefour international. Les Autrichiens, à qui elle appartenait en propre, y affirmaient leurs talents d'administrateurs et leur tradition policière... Aujourd'hui, Czernowitz n'est plus que le chef-lieu de la Bukovine, séparé de l'Autriche par trois ou quatre frontières, sans communication possible avec la Russie des Soviets, et, à l'extrême nord de la Grande-Roumanie, trop éloigné de Bucarest pour attirer la bienveillance du particularisme danubien.

Suivant le paradoxe commun à toutes les villes de la frontière russe, depuis la guerre, Czernowitz a gagné en population par l'afflux des réfugiés, au moment même où diminuait son commerce. On y compterait aujourd'hui plus de 150 000 habitants, la plupart juifs, qui vivent du faible transit entre la Pologne, la Bessarabie et les provinces danubiennes, de courtages locaux et de petites opérations d'entremise ou de revente. Quelques usines subsistent dans les faubourgs. Au lendemain de la guerre, l'afflux d'habitants nouveaux provoqua un vif mouvement de spéculation sur les terrains et les immeubles : la ville déborda dans la campagne, projetant sa banlieue jusqu'à sept kilomètres. Cette banlieue est peuplée de chrétiens, tandis que la masse des Juifs réside dans la ville.

On y fait beaucoup de politique. Les Juifs se disputent entre eux. Les Ruthènes, les réfugiés russes et les Autrichiens encore nombreux y mêlent leurs aspirations ou leurs rancunes. La propagande socialiste y est très active.

Pour que la prospérité y revint, en attendant que les Soviets rouvrent leur frontière, il faudrait que, par des accords de transit, les échanges fussent favorisés entre la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Moldavie et le Bas-Danube. Heureusement, grâce aux produits des merveilleux vergers et des terres de la Bukovine, on s'y nourrit à peu de frais. Quelques restaurants nous servent, pour un prix modique, des repas d'une excellente cuisine et des fruits admirables. Bien qu'en perdant son opulence, la ville ait perdu aussi de sa bonne tenue, on y trouve encore certaines traditions de confort.

Elle occupe le sommet et le versant d'une colline qui domine le cours du Pruth, à soixante kilomètres de la nouvelle

frontière russe. Ses rues, ses édifices, ses places et ses jardins accusent un effort d'aménagement moderne.

Le monument le plus intéressant est la vieille synagogue. Un vaste palais, de style byzantin, construit en briques crues, sur les plans de l'architecte tchèque Hlawka, sert de résidence luxueuse au métropolite orthodoxe de la Bukovine : il contient une chapelle et des salles richement décorées, ainsi qu'une collection de beaux portraits.

Czernowitz possède une des principales universités de l'Europe orientale, avec des Facultés de droit, de lettres, de sciences et de théologie, et une bonne bibliothèque. Près de trois mille étudiants y sont inscrits. Le nombre des collèves et des écoles prouve, d'ailleurs, le goût de la population pour s'instruire. Presque tous les jeunes Juifs des familles qui ne sont pas trop pauvres, apprennent le français, et aspirent à venir en Occident, surtout à Paris, où ils rejoindront des parents déjà émigrés. La France leur apparaît comme une sorte d'éden.

Ces Juifs font preuve d'un incroyable ressort dans la volonté d'échapper à la misère qui les étreint. Ils sont d'ailleurs dociles, ne se querellent que pour les affaires de leur communauté, et, bien qu'ils constituent le plus gros de la population, ne suscitent guère d'embarras aux fonctionnaires roumains.

Les Ruthènes, d'esprit lourd, vivent de petits métiers dans les faubourgs. Leur tempérament les inclinerait à la tranquillité, si leur ignorance même ne les livrait à la démagogie. L'activité de la propagande soviétique semble ici moins à craindre qu'en Bessarabie, malgré la présence de réfugiés nombreux. La domination autrichienne avait fait de Czernowitz une ville tournée vers l'Occident et en défense contre l'influence russe. Cette tradition occidentale y a favorisé l'éclosion d'un socialisme à la mode germanique, mais atténué le risque d'une contagion du communisme slave. On observe exactement le contraire dans la Bessarabie voisine.

Il faut venir sur ces confins de l'Europe capitaliste et des Soviets pour voir à quel degré le phénomène révolutionnaire, sous l'aspect qu'il a pris en Russie, est un produit spécifique de la mentalité russe, très contagieux dans les pays qui ont subi, à un moment donné, l'influence russe ou dont l'état social repose sur des coutumes analogues à celles de l'ancienne

Russie, mais inassimilable, à l'état pur, de tout milieu imbu des idées de l'Occident sur la dignité de l'individu. De ce point de vue, la Bukovine, limitrophe des Soviets, mais soumise à l'Autriche pendant un siècle et demi, paraît moins accessible au communisme slave que la Hongrie, État danubien où subsistèrent jusqu'à nos jours les traditions orientales de séparation des classes.

Le servage ou le demi-servage de la classe inférieure entretenait chez les humbles, par l'égalisation constante de la misère, une communauté de fait qui abolit toute habitude d'initiative individuelle. Le serf se libère un jour, non en rejetant, mais en poussant à l'extrême le double principe de sa sujétion et de son abdication dans la communauté. Ainsi vint au monde la dictature du prolétariat. La Roumanie, jadis pays de demi-servage, n'échappa à une telle conséquence qu'en éveillant brusquement, à l'heure critique, l'individualisme de ses paysans, par le partage des terres.

LES TERRES DE LA BUKOVINE

Le joli nom de Bukovine ou *pays des hêtres* devint celui d'une province pour désigner le territoire, au nord-ouest de la Moldavie, que l'empereur Joseph II d'Autriche se fit octroyer par les Turcs en 1773. C'était alors la mode de partager, non les terres, mais les territoires!

Je ne pense pas que l'on puisse s'y promener sans agrément. La Bukovine est un des pays les plus plaisants de l'Europe, un délicieux décor d'Occident situé entre la vie primitive des Carpathes et l'étendue inorganique du monde slave. On l'a comparée à un jardin. Il faut dire plus : c'est une campagne humanisée, mais toujours fraîche et ménageant ses effets, une région que l'homme domestiqua sans brutalité. La montagne, les vallées, les coteaux, la plaine même y ont un caractère poli et cependant pittoresque, qui évoque nos vieux paysages de France ou d'Angleterre. Que vous y arriviez de la Galicie, du Maramurès, de la Bessarabie ou de l'Ukraine, vous y sentirez comme une détente de votre esprit. Un air d'aisance y circule, et la fertilité, beaucoup moins simpliste ou accablante que dans les provinces danubiennes, s'y fait gracieuse. Sur une grande route, bordée d'arbres centenaires et animée de lourds charrois,

il vous arrivera d'oublier que vous êtes très loin de la France.

Malgré l'épaisse immigration de Ruthènes, que favorisèrent les Autrichiens, le type des Moldaves du nord y subsiste bien vivant. Il est fort beau chez les femmes comme chez les hommes. Et le costume de fête rehausse encore la dignité native des paysans.

L'Autriche voulut dénationaliser la Bukovine. Elle ne réussit qu'à la moderniser. C'est déjà beaucoup! Il faut bien, de temps en temps, rendre justice aux Habsbourgs...

La Moldavie du nord avait été, sans doute, à la fin du moyen-âge, le noyau d'une puissance politique et militaire et, sous certains aspects, un foyer de culture. Mais quand les Autrichiens enlevèrent aux Turcs la Bukovine, il n'y restait que 72 000 habitants. Les boïards, ou ceux qui s'intitulaient boïards, pratiquaient alors sur le peuple de terribles exactions. Le « despotisme éclairé » de la Maison d'Autriche ouvrit la voie à des réformes qui changèrent peu à peu ce fâcheux état de choses. Vingt ans après l'arrivée des Autrichiens, la population montait à deux cent mille âmes. Elle ne cessa de croître au cours des années suivantes. Elle atteint à présent presque un million d'âmes. Même en tenant compte du grand nombre de paysans immigrés de Ruthénie, cet accroissement rapide de la population, dans un pays où la zone des cultures est limitée par les forêts, suffit à marquer l'effet bienfaisant des réformes autrichiennes. La population est plus dense, aujourd'hui, en Bukovine qu'en n'importe quelle province de la Grande Roumanie. Dans les vallées du Siret et du Pruth, on compte jusqu'à trois cents habitants au kilomètre carré.

Avant la dernière guerre, les petits paysans possédaient déjà la moitié des terres fertiles, possession précaire, à vrai dire, car beaucoup de ces paysans étaient à la merci des usuriers, lesquels avaient réussi d'autre part à mettre la main sur certains domaines de la noblesse. Le partage des terres, opéré dans de faibles limites, a peu changé l'aspect du pays : aspect de cultures relativement variées, qui contraste avec la monotonie des champs de blé ou de maïs de la Moldavie du sud et de la Bessarabie.

Bien qu'elle ait été un des « théâtres » les plus éprouvés de la guerre, sur le front oriental, la Bukovine a reconstitué assez vite les éléments de sa richesse agricole. Certaines vallées

nourrissent des chevaux réputés. Le paysan des collines, dans son exploitation étroite, mais anciennement équilibrée, regarde ses labours, sa prairie, son champ de plantes fourragères, son verger, avec confiance en soi. Il n'est sans doute ni riche, ni exempt de dettes, mais il semble accoutumé à l'indépendance dans un cadre familial. Il n'a pas cet air timide que l'on surprend parfois chez les Valaques de la plaine du Danube devant l'immensité toujours visible des domaines dont chacun d'eux reçut une part minuscule.

LA FORÊT, BIEN D'ÉGLISE

Qui aime la forêt aime la Bukovine. La forêt couvre presque la moitié de cette province qui est le pays le plus boisé de la zone des Carpathes, plus même que la Transylvanie. Les terres arables n'y représentant que le quart de la surface... Quand on suit les routes au bas des coteaux, on la soupçonne à peine, la grande forêt : ce ne sont que champs, jardins et prairies. Mais, dès que vous remontez les vallées latérales, elle apparaît, d'abord clairsemée, puis plus dense, enfin souveraine des hauteurs, jusqu'à devenir, en maints endroits, presque inaccessible.

Ainsi ressort l'unité profonde du Maramurès et de la Bukovine : unité d'une même forêt et d'un même massif de montagnes à deux versants. Et l'on voit bien que la Bukovine, comme le Maramurès et comme la Transylvanie, fut, à l'origine, le pays du bois, une patrie de charpentiers, de bûcherons et de pâtres, dont les enfants trop nombreux descendaient vers la plaine, toujours sûrs de recouvrir, à la longue, les traces des envahisseurs de passage.

Cette étendue forestière est, pour une large part, bien d'église, la propriété du « fonds religieux » qu'avaient institué les Habsbourgs. Un des premiers soucis de l'Autriche, quand elle saisit la Bukovine, au dix-huitième siècle, fut de rompre le lien historique entre les églises ou les monastères du territoire qu'elle venait d'occuper, et le reste de la Moldavie. L'Église grecque orthodoxe de Bukovine fut donc réorganisée. Un décret impérial réunit toutes les propriétés ecclésiastiques et monastiques en un « fonds religieux », qui devait pourvoir à l'entretien du clergé comme aux besoins du culte et des œuvres charitables ou d'éducation, sous le patronage de l'Empereur. Ainsi fut

constituée une énorme richesse, qui soutint le faste particulier de la nouvelle métropole grecque de Czernowitz. Les forêts forment le principal élément de cette richesse.

Là encore on ne saurait prétendre que l'administration autrichienne fit preuve d'imprévoyance. L'institution du « fonds religieux » a certainement protégé les forêts, qui furent ainsi exploitées avec ordre et mesure. Le voyageur passant de Bukovine en Moldavie, sur la même ligne de hauteurs boisées, aperçoit aussitôt, par le changement très sensible d'aspect, la différence entre une forêt bien gérée et une forêt gaspillée.

Malgré l'énormité du domaine ecclésiastique, dans une province où la population est à l'étroit, et bien que les paysans de la Bukovine m'aient paru d'esprit assez libre, le « fonds religieux » a résisté tant bien que mal jusqu'à présent aux convoitises démagogiques. Ses ressources servent en partie aujourd'hui à reconstruire les églises des villages. Toutefois, à Czernowitz même, où les misères sont nombreuses, le luxe de la métropole rappelle un peu trop la richesse de l'Église au regard des pauvres.

L'ORIGINALITÉ DE LA BUKOVINE. LES MONASTÈRES

Une dame courtoise et belle nous reçoit à Radautsi, dans sa maison ornée d'œuvres d'art de la Bukovine. Le festin qu'elle nous offre est décoré de rubans aux couleurs de la France. Avec une délicatesse exquise, elle a cherché, dans la petite ville, fruits, fleurs, objets, tout ce qui peut me rappeler ma patrie. Elle me parle des Français comme de héros de légende. Pour me faire plaisir encore, elle a invité un vieux professeur du pays. Il cite nos classiques par cœur. Elle a de grands yeux noirs, qui brûlent d'une vraie flamme, quand on prononce le nom de Paris. Elle adore la France, mais ne l'a jamais vue...

La Bukovine, je l'ai dit, a l'esprit tourné vers l'Occident. Cet esprit présente quelque chose de rare au delà du Danube : un composé original, et non simplement une juxtaposition ou une superposition d'influences.

L'Europe orientale ressemble à une marqueterie : les races et les traditions y voisinent, elles ne s'y mêlent pas, ou quand elles s'y mêlent, la fusion n'y donne pas un produit de syn-

thèse, elle laisse presque toujours paraître la prédominance ou la résistance irréductible d'un type à l'égard des autres. Ainsi ressort constamment le type slave, le type balkanique, le type grec, le type latin, le type carpathique, le type german, le type juif, le type arménien, le type tartare. Après mille ans ou plus, les différentes races d'habitants et d'envahisseurs ont encore l'attitude mutuelle de gens qui se seraient rencontrés par hasard sur un terrain de parcours et y séjourneraient sans dessein prémédité. Au contraire, en Bukovine, — hormis, bien entendu, les Juifs réfugiés et les Ruthéniens immigrés depuis cent ans, — le Moldave autochtone a non seulement subi, mais absorbé les influences, et il s'en est composé un caractère distinct. L'esprit de la Bukovine semble très proche de l'Occident, parce que l'esprit de l'Occident, comme le sien, est, non une affirmation raciale, mais un composé de traditions, non une collection d'éléments joints, mais une harmonie. Aussi est-ce seulement dans la petite Bukovine que le peuple des Carpathes a ébauché une civilisation d'art complexe aux premiers siècles de l'âge moderne.

Aux petites vallées de montagne, entre le haut Dniester et la Bistritza, sur une distance d'à peine 150 kilomètres à vol d'oiseau, on compte une quinzaine de vieux monastères. La plupart datent du *xv^e* siècle, comme les anciennes églises des villes de la région du Siret et du Pruth. Dans les restes de ces monastères ou de ces églises, vous reconnaîtrez, avec un peu d'attention, le témoignage d'une réussite d'art original. Quelque encombrée que soit votre mémoire de réminiscences archéologiques, quand vous arriverez, en remontant la fraîche vallée de la Moldova, au joli décor de prairies encadrées de bois où subsiste, intacte, la chapelle du monastère de Voronetz, vous tressaillerez comme devant un chef-d'œuvre qui n'a pas de semblable.

Sans doute, ces églises, ces monastères furent construits pour le service d'une religion de rite orthodoxe et de tradition byzantine. La Moldavie des hautes vallées, la Bukovine, fut le refuge et le soutien de l'Eglise grecque orientale, à l'heure difficile où les Turcs envahissaient les routes du Danube. Il est légitime que les historiens de l'art byzantin aillent y chercher et y découvrent surtout le reflet des influences de Byzance. Mais tandis que la tradition byzantine ressort à peu près pure en Valachie, notamment dans la basilique de Curtea de

Arge
la g
et de
Voro
époq
géné
thiq
Ren
un c
ne f
Étie
et co
gréco
don
L
xvi^e
falla
et de
Ren
Eur
aut
xx^e
pres
pay
fini
je
pou
déb
effi
cat
de
con
pas
bru
leu

Arges, ou même en basse Moldavie, ce n'est pas elle qui fait la grâce, le fini des lignes, la synthèse d'inspiration primitive et de maîtrise classique d'une œuvre comme la chapelle de Voronetz et de quelques autres monuments de la meilleure époque moldave. Ici apparaît le mélange d'un génie local, le génie des constructeurs d'églises de bois des vallées carpathiques, et d'une influence bien différente, l'influence de la Renaissance, italienne ou septentrionale, mélange adapté, par un effort créateur, aux exigences de la religion byzantine. Il ne faut pas oublier que le plus illustre prince des Moldaves, Étienne le Grand, correspondait avec toute l'Europe chrétienne et combattit les Turcs, non seulement pour le salut de l'Église gréco-orientale, mais aussi pour le compte du Pape de Rome, dont il reçut à la fois des éloges et des subsides.

L'influence de la Renaissance occidentale du **xv^e** et du **xvi^e** siècle a été déterminante dans l'histoire de l'Europe. S'il fallait distinguer deux Europes à l'égard des formes d'esprit et des attitudes sociales, c'est aux limites du rayonnement de la Renaissance que l'on trouverait sans doute le fossé. Il y a une Europe pour laquelle le moyen-âge cessa au **xvi^e** siècle, et une autre Europe pour laquelle le moyen-âge a duré jusqu'au **xx^e** siècle. Le monde byzantin comme le monde russe resta presque fermé aux influences de la Renaissance, sauf le petit pays de Bukovine.

Au sortir de cette Bukovine, quand les hautes vallées finissent devant des plateaux allongés qui annoncent la steppe, je me demande où est la barrière solide, la barrière durable pour arrêter, mieux que par des armées ou des bastions, le débordement de l'anarchie slave. La vraie barrière, la seule efficace est, non dans la disposition des choses, mais dans l'éducation des hommes. Le fossé apparaît toujours entre l'esprit de la Renaissance, qui développe la personnalité sous le contrôle d'une raison critique, et l'instinct grégaire, tantôt passif, tantôt tumultueux des peuples qui ne sauraient passer brusquement du moyen-âge à l'ère des machines, sans que leur civilisation s'effondre entre les deux.

LUCIEN ROMIER.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LA RECHERCHE DES TRÉSORS CACHÉS

Il ne s'agit pas ici de ces trésors enfouis par la main de l'homme ou par quelque cataclysme, dont la découverte apporte des documents nouveaux à l'archéologie. Je veux parler des trésors naturels, dont la présence dans le sol est bien plus ancienne que la préhistoire, et dont l'industrie moderne ne peut se passer. Tandis qu'autrefois l'homme se contentait des produits de surface, produits agricoles et sylvestres, pierres, argile et quelques minerais extraits à ciel ouvert, ces objets visibles ne lui suffisaient plus; son industrie exige des matières premières autrefois inconnues, et, quand ces matières n'existent pas à la surface, c'est à des profondeurs de plus en plus grandes qu'elle les trouve. Charbon, pétrole, sel et potasse, gîtes métallifères, c'est dans les entrailles de la terre que l'homme, au péril de sa vie, doit aller les chercher.

Ces trésors cachés, le plus souvent, ne se manifestent par aucun signe visible à la surface; le sol qui recouvre une riche mine de charbon a pu être labouré pendant des siècles sans que personne se doute de la valeur du sous-sol, bien supérieure à celle de toutes les récoltes mûries au-dessus de lui. Parfois, il est vrai, un affleurement de matière précieuse peut donner une indication sur l'existence probable d'une richesse cachée; mais la rencontre d'une telle indication est livrée au hasard, et l'information ainsi donnée est, le plus souvent, bien incomplète. Le flair du prospecteur appelle à son secours l'homme de science.

Le géologue est le premier qui lui vienne en aide. Lorsqu'il a soigneusement étudié la surface, identifié les fossiles, examiné quelques fouilles superficielles, le géologue peut donner quelques indications sur le sous-sol. Ces prévisions deviennent de plus en plus précises à mesure que le pays est mieux connu; mais souvent le géologue est en partie désarmé. Dans les pays neufs, il n'a pas les éléments nécessaires à l'exercice de sa science; même dans les régions les mieux connues, certains gisements affectent des formes si compliquées et si capricieuses qu'il est très difficile de les suivre sans y aller voir, ce qui ne peut se faire que par des sondages très coûteux.

C'est alors que peut apparaître le physicien pour venir en aide au prospecteur et au géologue.

Le problème à résoudre peut être énoncé ainsi : à la surface de la terre, sans faire aucun sondage, on peut étudier divers phénomènes dont la cause est dans les profondeurs terrestres; les uns sont des phénomènes naturels, sur lesquels nous n'avons pas de prise, et que nous pouvons seulement *observer*; d'autres seront artificiellement provoqués et sur eux nous pourrions *expérimenter*. Dans l'un ou l'autre cas, le résultat de nos observations ou de nos expériences dépendra de ce qui se trouve au-dessous de nous, et permettra peut-être d'obtenir quelque indication sur ce qui est caché à nos regards.

Il faut dire tout de suite que les indications ainsi obtenues sont loin d'être complètes, et que chacune des méthodes essayées n'est utile que dans certains cas. Elles rendent cependant de grands services, si bien que la « prospection scientifique » est devenue une science, qui a ses méthodes, ses appareils, son personnel spécialisé, ses succès et même ses échecs. Je me propose de donner ici une idée de l'état actuel de cette science.

LA MÉTHODE GRAVIMÉTRIQUE

Pour essayer de deviner le sous-sol, il faut s'adresser à des phénomènes qui, à la surface, sont affectés par ce qui est au fond, sans que les couches superficielles fassent écran. Le plus remarquable, le plus général, le plus simple des phénomènes remplissant cette condition est celui de l'attraction universelle. Deux corps s'attirent proportionnellement à leur masse et en

raison inverse du carré de leur distance; c'est là un *fait*, vérifié de bien des manières; Newton, qui l'a énoncé le premier, en a fait la base de la mécanique céleste. Cette action n'est arrêtée par rien, les corps interposés n'y changent rien; on a souvent cherché un « effet d'écran » produit par la matière, et on a cru parfois le trouver; il est à peu près certain qu'il n'existe pas. Sur la nature de cette force, les géniales conceptions d'Einstein ont un peu modifié nos idées; il est plus rationnel de considérer l'action de gravitation comme une déformation des propriétés géométriques de l'espace au voisinage de toute matière; mais quelle que soit l'importance philosophique de ces idées, elles ne changent rien aux faits, et l'on peut reprendre sans y rien changer la prudente formule de Newton: « Tout se passe comme si les corps s'attiraient suivant la loi de gravitation. »

La chute des corps vers la terre, la pesanteur, n'est pas autre chose que le résultat de l'attraction exercée par notre planète sur les objets placés à sa surface. Sur une planète exactement sphérique et homogène la force ainsi exercée est, par raison de symétrie, dirigée vers le centre; toutes les verticales convergent vers ce point. Mais toute irrégularité dans la répartition des masses internes, tout corps plus dense caché dans la profondeur, tout vide existant dans la matière se traduira par une irrégularité dans la pesanteur à la surface. L'étude de la pesanteur permettra, au moins théoriquement, d'affirmer que, dans telle région, il y a quelque chose d'anormal et par suite d'intéressant.

Telle est, en principe, la méthode gravimétrique pour l'étude des objets inaccessibles. Les appareils nécessaires pour la mettre en œuvre sont ceux qui servent à l'étude de la pesanteur; les physiciens les connaissent depuis longtemps. Le simple fil à plomb (ou la surface liquide qui lui est perpendiculaire) donne en chaque lieu la direction de la pesanteur; le pendule, par la rapidité plus ou moins grande de ses oscillations, en fixe l'intensité. Avec ces appareils très simples, on a pu, depuis longtemps, étudier des perturbations de la pesanteur dues à des attractions de grosses masses qui troublent la régularité de notre planète. De part et d'autre d'un massif montagneux, les verticales sont plus convergentes qu'elles ne seraient en pays plat. D'autre part, les mesures faites au moyen du pendule en

un grand nombre de lieux ont donné aux géophysiciens des résultats remarquables sur la densité des régions profondes de la croûte terrestre. Mais tout ceci est d'un intérêt purement scientifique; ce qui peut exister à une profondeur qui dépasse deux mille mètres laisse le prospecteur à peu près indifférent, et des indications très générales sur la croûte terrestre ne lui permettront pas d'atteindre le moindre gisement minier. Ce qui peut lui être utile, ce sont de petits accidents locaux, presque infiniment petits, de la pesanteur, accidents qui lui permettront d'espérer qu'en tel lieu, au-dessous de tel champ, existe probablement quelque chose ayant de la valeur.

Les physiciens ont pu rendre aux prospecteurs le service qu'ils attendaient au moyen d'un instrument admirable, d'une sensibilité presque paradoxale, inventé il y a une trentaine d'années par le physicien hongrois Eötvös. Le principe en est d'une merveilleuse simplicité. Imaginez une tige, légère et rigide, grande à peu près comme la règle qui est sur votre bureau, suspendue exactement par son centre de gravité. Chacun sait que les forces de pesanteur agissant sur les diverses parties se font équilibre, et que la tige ainsi suspendue reste en « équilibre indifférent » dans toutes les positions. Cela serait tout à fait exact si la terre était plate et homogène. Mais supposez que l'homogénéité n'existe pas, que par exemple à l'est existe, sous le sol, une masse plus dense que le reste de la terre : les deux bouts de la tige n'étant pas à la même distance de cette masse, les attractions ne se détruisent plus, et la tige subit une action directrice. Cette action est, cela va sans dire, extraordinairement faible; elle sera complètement masquée par les plus petits frottements. Cependant, en suspendant la tige par un fil très fin, selon la méthode imaginée par notre grand Coulomb, en la protégeant contre les moindres courants d'air, contre l'effet des plus petites différences de température, Eötvös est arrivé à mettre en évidence et à mesurer ces actions, qui révèlent la différence de la gravité en deux points distants de quelques décimètres.

Pendant longtemps, la « balance d'Eötvös » est restée un pur objet de recherche scientifique; l'inventeur en fit quelques applications bien curieuses. Il pouvait, par exemple, suivre de son laboratoire les variations de niveau du Danube par l'attraction que l'eau du fleuve produisait sur sa balance, ou

encore mesurer l'attraction produite par le déplacement d'une seule personne dans une pièce voisine. Bientôt, l'utilité de ce subtil appareil se révéla dans des études de géologie, et de là à la prospection il n'y avait qu'un pas, qui a été franchi dans ces dernières années. Du coup, la balance d'Eötvös, qui n'était employée que par un petit nombre de physiciens, a connu une fortune inattendue. Plus de dix modèles ont été réalisés par différents constructeurs, qui se sont efforcés à en rendre l'emploi, toujours délicat, plus rapide et plus simple, en pleine campagne, sous une légère tente de toile. Dans son excellent ouvrage sur *les Méthodes de prospection du sous-sol*, M. Rothé cite le fait caractéristique suivant : une seule compagnie pétrolifère utilise plus de soixante-dix balances d'Eötvös, toutes du même modèle et construites par le même fabricant.

Il ne faut d'ailleurs pas prendre la balance d'Eötvös pour une baguette magique qui, maniée par un sorcier mathématicien, dira avec certitude où se trouve le trésor convoité. Son rôle est à la fois bien plus complexe et plus modeste : il n'en est pas moins fort utile. Tout d'abord, l'exploration gravimétrique d'une région est une opération longue et délicate, qui ne peut être faite que par des observateurs spécialisés et instruits; il faut se transporter successivement en un grand nombre de points, en chacun d'eux installer les appareils et faire les observations (ce qui prend à peu près une journée), enfin tracer la carte gravimétrique de la région. Reste à tirer de ces données des indications sur le sous-sol. Une première limitation de la méthode provient de son inaptitude à distinguer les divers corps, s'ils ont le même volume et le même poids; du pétrole et de l'eau, du diamant et du basalte produisent les mêmes effets. Tout ce qu'on pourrait demander comme résultat final serait la connaissance de la densité en chaque point du sous-sol. Mais, même ainsi restreint, le problème est insoluble; il est, comme disent les mathématiciens, *indéterminé*, c'est-à-dire que les mêmes effets gravimétriques peuvent être produits par des arrangements différents du sous-sol.

Comment donc interpréter les résultats des mesures? Le plus souvent en raisonnant par analogie, sans négliger les autres méthodes d'exploration ni surtout les indications des géologues. On a, par exemple, des raisons de penser que dans telle région, on doit trouver du sel ou de la potasse. L'expé-

rience a appris que ces matières sont généralement réparties d'une certaine manière, formant ce qu'on appelle des *dômes*. L'analyse gravimétrique les révèle parce que le sel est moins dense que les terrains environnants, et agit par suite comme un vide partiel. L'étude de gisements connus a fourni des courbes gravimétriques ayant un certain aspect; à telle particularité de ce réseau de courbes correspond l'aplomb du gisement. Les mêmes formes de courbe trouvées dans une région indiquent avec une grande probabilité que la cause est la même, et indiquent où il faudra sonder pour atteindre la précieuse mine.

Tout cela est long et délicat : l'exploration gravimétrique coûte cher. Et cependant les compagnies minières, évidemment plus soucieuses de leurs profits matériels que de questions scientifiques, s'en servent de plus en plus. C'est que le moindre sondage coûte beaucoup plus cher, et souvent ne donne rien. L'exploration gravimétrique peut même être faite sur un terrain dont on n'est pas propriétaire avec des appareils simplement loués. Il existe, paraît-il, aux États-Unis des agences qui font la location des appareils d'Eötvs, et la prospection se ferait souvent sur des terrains n'appartenant pas au prospecteur, moyennant une location consentie par le propriétaire; celui-ci, d'ailleurs, ne risque pas d'être dépossédé de richesses éventuelles, aucune exploitation minière ne pouvant être entreprise sans son consentement sur un sol qui lui appartient.

L'EXPLORATION MAGNÉTIQUE

L'espace qui entoure la terre est un « champ magnétique »; en chaque point, l'aiguille aimantée librement suspendue se dirige dans une direction déterminée, qui est celle de la force magnétique en ce point, force dont on peut d'autre part mesurer la grandeur. On a longtemps discuté sur la cause de ce phénomène magnétique, dont l'importance est considérable, même du point de vue pratique, car c'est lui qui dirige l'aiguille de la boussole. Est-il produit par des courants électriques dans le sol, ou par les mouvements de charges électriques dans l'atmosphère, ou est-ce tout simplement la terre qui cache de gros aimants sous le sol? Toutes ces opinions ont été soutenues et il semble bien établi aujourd'hui que tout

le monde avait, en partie, raison; le champ magnétique terrestre est dû à un ensemble de causes diverses dont nous n'observons que la résultante.

Quelle que soit la cause productrice du champ magnétique, la présence dans le sol de matériaux susceptibles de s'aimanter doit perturber ce champ. Or, plus ou moins, tous les corps s'aimantent sous l'action d'un champ magnétique, les uns très fortement comme le fer et quelques-uns de ses composés, les autres faiblement comme le font d'autres composés du fer, d'autres, enfin, d'une manière presque imperceptible et en sens inverse. La carte magnétique d'un pays doit refléter quelque chose de la constitution du sous-sol; d'où une possibilité de prospection par la boussole.

C'est tout d'abord l'industrie du fer qui a profité de cette méthode. Certains gisements de minerais de fer produisent à la surface un effet magnétique énorme, qui modifie complètement la carte magnétique du pays. Constatées depuis longtemps autour de gisements connus et exploités, ces grosses anomalies en ont fait découvrir de nouveaux, soit par hasard, soit à la suite de recherches systématiques. En Suède, pays classique des mines de fer, une recherche méthodique a été faite jusqu'en Laponie, et a permis de cataloguer les différents gisements, qui attendent que leur heure vienne pour être exploités.

La plus remarquable de ces anomalies magnétiques révélatrices de mines de fer est celle qui existe en Russie centrale, près de Koursk; elle est produite par une masse de minerai de fer qui est probablement la plus importante du monde. Déjà explorée par le physicien français Moureaux, il y a cinquante ans, elle a été récemment étudiée en détail par M. Lasareff, aussi bien du point de vue magnétique que par la méthode gravimétrique; car le minerai de fer, beaucoup plus dense que les roches environnantes, agit sur le fil à plomb aussi bien que sur la boussole. La région perturbée est immense; elle s'étend sur une longueur de 250 kilomètres. L'aiguille aimantée y est comme affolée; il ne peut être question de s'en servir pour trouver le Nord, car, sur une étendue de quelques kilomètres, elle prend successivement toutes les directions.

De l'ensemble de ses observations, M. Lasareff a pu déduire des indications très précises sur l'étendue, la profondeur et le

volun
est, e
port
méta
y a,
l'ind
aima
D
ne p
fer.
magn
arriv
curie
P
tion
aime
poch
sol,
pertu
duite
mise
autre
et de

N
vatic
méth
l'exp
L
triqu
utile
télég
reton
fils c
alim
par l
part
rant

volume des gisements ferrugineux. D'après lui, l'aimantation est, en certains points, supérieure à celle que prendrait n'importe quel oxyde de fer; il conclut à la présence de fer pur, métal que l'on n'est pas habitué à rencontrer à l'état natif. Il y a, dans ce gisement encore vierge, de quoi alimenter toute l'industrie humaine pendant des siècles; c'est l'aiguille aimantée qui en a révélé l'existence et l'étendue.

Depuis quelques années, on s'est demandé si la boussole ne pourrait pas déceler d'autres richesses que les minerais de fer. Le problème est beaucoup plus difficile, les propriétés magnétiques étant beaucoup plus faibles; on est cependant arrivé à quelques résultats dans certains cas. En voici un assez curieux.

Presque tous les terrains s'aimantent légèrement sous l'action du champ magnétique terrestre; le sel gemme prend une aimantation de sens inverse, d'ailleurs presque insensible. Une poche ou un « dôme » de sel, caché dans les profondeurs du sol, apportera, dans la carte magnétique d'une région, une perturbation inverse, mais infiniment moindre, que celle produite par du minerai de fer. Cette méthode, qui est d'une mise en œuvre difficile, employée concurremment avec les autres, a donné quelques résultats dans la recherche du sel et de la potasse en Alsace.

LA PROSPECTION ÉLECTRIQUE

Nous sommes restés jusqu'ici dans le domaine de l'observation, tirant parti seulement de phénomènes naturels. Les méthodes de prospection dont il me reste à parler relèvent de l'expérience, mettant en jeu des phénomènes artificiels.

Le sol présente toujours une certaine conductibilité électrique, qui se manifeste dans bien des cas, tantôt d'une manière utile, tantôt par des effets nuisibles. Dans les communications télégraphiques, la terre est parfois employée comme « fil de retour », procurant une importante économie sur le métal des fils conducteurs. Nos voitures de tramways sont, elles aussi, alimentées par un seul fil, l'autre conducteur étant constitué par l'acier des rails; mais ceux-ci sont posés sur le sol, où une partie du courant se dérive sous le nom expressif de « courants vagabonds », qui commettent, si l'on n'y prend garde,

quelques dégâts, tels que : corrosion, par électrolyse, des tuyaux d'eau et de gaz, signaux intempestifs sur les lignes télégraphiques, etc. Cette conductibilité du sol est infiniment variable selon la nature du terrain; presque nulle dans les sables secs, elle devient appréciable dans les terrains humides, surtout s'ils sont légèrement salés; elle est très importante, dans les masses métallifères. D'où une possibilité d'information par la mesure de cette conductibilité.

Cette méthode a été mise en pratique par un ingénieur français, M. Schlumberger, qui en a fait de nombreuses applications, non seulement à la prospection, mais encore à d'intéressants problèmes de géologie; d'autres ont introduit des variantes dans ses procédés. En principe, voici comment on procède. Au moyen de deux tiges métalliques enfoncées dans le sol, par exemple à quelques centaines de mètres l'une de l'autre, on envoie dans la terre le courant électrique produit par une petite dynamo. Ce courant se répartit d'une manière qui dépend de la conductibilité des diverses parties du sous-sol; il évite forcément et contourne les parties non conductrices, tandis qu'il se ramasse dans les parties métalliques, s'il en existe. Pour juger de ces inégalités, on trace, pendant que le courant passe, la carte électrique du terrain, en tâtant la surface avec une paire de petites sondes reliées à un galvanomètre; on arrive ainsi à tracer, point par point, le réseau des « courbes équipotentiellles » du sol. Si le sous-sol est homogène, — et par suite sans intérêt pour le prospecteur, — ce réseau de courbes présente une forme toujours la même, parfaitement connue d'avance; mais toute irrégularité indique qu'il y a quelque chose d'anormal, peut-être intéressant, que l'on pourra localiser avec précision par des observations plus serrées.

Bien des variantes se présentent dans l'application de cette méthode; l'une d'elles dérive de recherches faites pendant la guerre pour résoudre le problème des communications entre les diverses unités combattantes. On sait qu'une grande diversité de méthodes furent mises en œuvre pour résoudre cette question capitale; les recherches d'une pléiade de physiciens, que le général Ferrié avait su grouper autour de lui et animer de son esprit réalisateur, donnèrent dans ce domaine une incontestable supériorité aux armées alliées. L'un des plus curieux de ces moyens de communication utilise justement, sans

aucun fil, les propriétés du sol. Au moyen d'un *vibrateur*, le poste émetteur envoie dans le sol du courant électrique ayant la fréquence voulue pour donner un beau son musical, quand il est reçu dans un téléphone. Le poste récepteur recueille, au moyen de deux piquets métalliques fichés en terre, une faible partie de ce courant, l'envoie convenablement amplifié dans un téléphone, et l'on reçoit « au son » les signaux émis; à quelques kilomètres de distance, la réception est souvent excellente, mais elle dépend essentiellement des propriétés du sol et du sous-sol : d'où un procédé, qui est employé pour obtenir des indications sur ce qui est caché.

L'emploi du courant alternatif permet même d'opérer *par induction*, sans prendre aucun contact avec le sol, et ceci a donné lieu à une application d'un ordre un peu différent, mais cependant intéressant. Il s'agit de la recherche, dans le sol des régions dévastées par la guerre, de ces obus non explosés, contenant encore leur charge d'explosif, qui constituaient un réel danger. La « balance d'induction », dont le principe est fort ancien, a été ingénieusement agencée par M. Gutton pour la recherche de ces masses métalliques enfouies à une faible profondeur, sans qu'il soit nécessaire de remuer la terre ni même d'y toucher. Le même appareil pourrait sans doute rendre quelques services dans d'autres cas, par exemple pour la recherche des objets métalliques qui intéressent les archéologues.

L'EXPLORATION PAR LES VIBRATIONS DU SOL

Tout ébranlement produit dans le sol se propage de proche en proche et vient ébranler, en s'affaiblissant avec la distance, tout le terrain environnant. Les Parisiens ne connaissent que trop l'ébranlement produit par le passage d'un camion sur le pavé, qui fait vibrer à la ronde tous les édifices, dont quelques-uns se comportent comme de véritables séismographes. Le tremblement de terre est la manifestation la plus grandiose et la plus terrible de ces vibrations du sol, propagées par la croûte terrestre, et même à des distances énormes, par la masse presque entière de notre planète.

Les circonstances de cette propagation dépendent évidemment des propriétés du sol où elle se produit. Cette propagation est d'ailleurs un phénomène assez compliqué, plus

complexe que dans un fluide qui ne résiste qu'aux variations de volume, tandis que le milieu solide réagit contre toutes les déformations. La théorie mathématique permet de calculer la vitesse de propagation (ou plutôt *les vitesses*, car un même milieu peut propager plusieurs espèces d'ondes), si l'on connaît la densité et les propriétés élastiques du milieu; le résultat de ce calcul est assez bien confirmé par l'expérience. On trouve, par exemple, une vitesse de 5 kilomètres par seconde dans les roches granitiques (environ quinze fois la vitesse du son dans l'air), et seulement 2 kilomètres dans le calcaire.

Dans un milieu non homogène, formé par exemple d'une couche superficielle surmontant un terrain différent plus profond, les phénomènes seront plus complexes, l'ébranlement parti d'un point pouvant arriver à un autre par plusieurs chemins différents. Tout l'arsenal des hautes mathématiques n'est pas de trop pour résoudre le problème, même dans un sous-sol peu tourmenté.

C'est par l'étude des tremblements de terre qu'on a d'abord obtenu des renseignements sur le sous-sol profond par la propagation des ondes; on a été ainsi conduit à expérimenter sur de petits séismes artificiels, produits par la déflagration d'une forte charge d'explosif, quelques centaines de kilogrammes au moins, enfouis dans le sol. La zone explorée s'étendra, autour de ce centre d'ébranlement, dans un rayon d'un ou deux kilomètres tout au plus; c'est dans ce cercle que seront répartis les appareils enregistreurs, prêts à noter toutes les circonstances de l'ébranlement ainsi reçu, et en particulier l'instant précis de l'arrivée des diverses ondes séismiques propagées dans le sol. Ces appareils ne sont autre chose que de petits séismographes portatifs, analogues dans leur principe aux appareils fixes qui servent, dans les observatoires, à l'étude des tremblements de terre. On y enregistre, sur un papier qui se déroule, le déplacement relatif d'un organe lié au sol et d'un poids suspendu, qui n'obéit que lentement à ces déplacements et joue le rôle de « point fixe » à cause de son inertie. Dans le cas qui nous occupe, c'est une très haute précision qui est nécessaire dans l'enregistrement de l'instant d'arrivée des ondes en chaque point; en moins d'une seconde, toute l'aire explorée a été balayée par le minuscule tremblement de terre artificiel, et c'est au millième de seconde près qu'il faut enregistrer l'instant de son passage en chaque point; les procédés

de synchronisation par la télégraphie sans fil, si simples et si précis, donnent le moyen d'obtenir la haute précision requise.

Le dépouillement des enregistrements obtenus donnera les vitesses de propagation dans les diverses directions. Dans un terrain homogène, toutes les vitesses sont les mêmes; des raccordements de terrains différents se traduisent par des inégalités de vitesse, des sous-sols différents par des ondes réfléchies formant *écho*, etc.

Évidemment, un tel procédé d'exploration exige une longue préparation, et n'est possible que sur un terrain où l'on est entièrement *chez soi*; de plus, il est assez coûteux, et l'interprétation des résultats ne donne, le plus souvent, que des probabilités, mais, encore une fois, la dépense est négligeable devant le prix du moindre sondage ou du creusement de la moindre galerie. Dans bien des cas, l'expérience mérite d'être tentée.

* * *

Telles sont, dans leurs grandes lignes, les principales méthodes actuellement utilisables pour l'exploration scientifique du sous-sol. On pourrait bien encore citer quelques phénomènes utilisables dans des cas particuliers, tels que la radio-activité des sources et l'ionisation de l'air pour la recherche des minéraux radio-actifs, mais l'emploi de telles méthodes est évidemment très limité.

Les procédés que j'ai décrits ne sont pas sans nécessiter sur le terrain des opérations longues, délicates, et par suite assez coûteuses. L'idéal, pour le chercheur de trésors, serait de pouvoir prospector une région sans même y poser les pieds, sans demander aucune autorisation ni payer aucune redevance, par exemple en survolant le pays en avion ou en dirigeable. Si audacieux que soit ce rêve, des possibilités de réalisation ont été entrevues, et des commencements de mise en œuvre ont été annoncés, par l'emploi des ondes électromagnétiques qui font merveille en télégraphie sans fil. Si d'un point élevé suspendu dans les airs, dans un avion par exemple, on envoie des ondes vers la terre, ces ondes pénètrent plus ou moins dans le sol et se réfléchissent partiellement. Le phénomène dépend des propriétés électriques du sol et du sous-sol; l'étude de l'onde réfléchie par un observateur placé à côté de l'émetteur ou dans un autre aéronef qui suivrait le premier, pourrait

apprendre quelque chose sur la constitution du sous-sol.

Ce procédé peut-il donner des résultats utiles ? A-t-il été, comme on l'a annoncé, réellement essayé ? J'avoue que je n'en sais rien. Dans ce genre de questions, le point de vue scientifique est si étroitement et si fâcheusement mêlé à des questions financières qu'il est fort difficile de connaître la vérité.

Pour le moment, avant d'annoncer la présence de richesses minières dans un pays, il reste prudent d'y aller voir ; mais déjà, l'intervention des physiciens a considérablement modifiée les conditions de la prospection. Autrefois, le géologue était le seul conseiller technique des sociétés minières ; aujourd'hui, avant d'entreprendre des fouilles, il est prudent, dans bien des cas, d'envoyer sur les lieux une équipe de bons physiciens, munis d'instruments délicats et coûteux, et cela par raison d'économie. Ces « géophysiciens » doivent avoir une instruction solide et variée ; bons physiciens, ils doivent être aussi bons mathématiciens, pour pouvoir calculer, par exemple, au moyen d'intégrales compliquées, l'attraction d'une montagne sur le fil à plomb ou la propagation des ondes dans un terrain formé de matériaux divers.

Tout cela, d'ailleurs, ne fait pas disparaître ce que la recherche des trésors cachés présente d'aléatoire, ce que l'on peut appeler son caractère sportif, en ce sens que le succès dépend en partie de conditions dont on n'est pas maître. Il est probable qu'il en sera toujours ainsi, car les problèmes mathématiques auxquels on est conduit restent *indéterminés*, même si les observations des physiciens atteignent la perfection. Mais tous ceux qui pratiquent les sports cherchent à mettre toutes les chances de leur côté, sans être pour cela sûrs du succès ; c'est à peu près ce que permettent de faire les méthodes scientifiques d'exploration.

D'ailleurs, il est peut-être bon que cette incertitude ne soit pas levée. Les trésors cachés dans les entrailles de la terre ne sont pas à nous seuls ; c'est le patrimoine commun de l'humanité présente et future. Il serait regrettable que la génération actuelle, gaspilleuse et pressée, pût les faire disparaître trop rapidement.

CHARLES FABRY.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UN LIVRE ALLEMAND SUR SHAKESPEARE

L'Allemagne s'occupe beaucoup de Shakespeare, qui s'est si peu occupé d'elle. Ce qu'il en a écrit tiendrait en quelques lignes : un couplet persifleur du *Marchand de Venise*, la Venise de fantaisie de *Mesure pour mesure*, un bout de rôle de *Jean-sans-Terre*, la mention, d'ailleurs considérable, qu'Hamlet fait ses études à Wittenberg, c'est tout : c'est bien peu, si l'on songe à l'Italie de Shakespeare.

N'empêche que Shakespeare tient en Allemagne une place immense. On l'y a de bonne heure adopté et promu poète national. On le joue sur les scènes allemandes autant et plus qu'en Angleterre. L'Allemagne, depuis Schlegel, possède un texte de Shakespeare « aussi beau que l'original », ce qui fait dire proverbialement que le poète est né deux fois, d'abord dans son pays et puis, deux siècles plus tard, sur les bords de la Sprée. Shakespeare s'est trouvé ainsi naturalisé Allemand et faire partie pour ainsi dire des classiques allemands, et il n'est pas douteux que l'Allemagne, en retour, n'ait beaucoup contribué au culte de Shakespeare et à la renommée qui élève si haut, au-dessus des plus grands noms de la poésie universelle, l'auteur de *Macbeth* et de *la Tempête*.

Dans cette vaste littérature que l'œuvre de Shakespeare a

(1) Friedrich Gundolf, *Shakespeare, sein Wesen und Werk*, 2 vol., Georges Bondi, édit., Berlin, 1928. — *Shakespeare und der Deutsche Geist*, 1 vol., 1914.

suscitée en Allemagne, le récent *Shakespeare* de M. Gundolf est un livre qui fait époque. M. Friedrich Gundolf est à l'heure présente un des beaux esprits de son pays, un de ceux qui honorent les lettres et la pensée allemandes. Il appartient au groupe désormais historique des *Blaetter für die Kunst*, fondé autour de la personne et de l'œuvre admirable du poète Stefan George et qui, dans l'Allemagne de la fin du dernier siècle, dans le flot de vulgarité qui suivit la mort de Nietzsche, eut la gloire de relever les valeurs spirituelles, restaura dans sa dignité la notion de poésie. L'honneur de cette école sera d'être demeurée étrangère aux intérêts du « siècle » et d'avoir répudié l'alliance injurieuse de la littérature et de la politique. Disciple de Goethe, auquel il a voué une étude mémorable, M. Gundolf ne se glorifie que d'être un humaniste et de faire partie de la société des esprits, qui régnait sur l'Europe de Descartes et de Leibniz.

Shakespeare occupe dans son œuvre une place centrale. Il lui a consacré, comme le maître de Weimar, une part très longue de ses pensées : il a passé vingt ans à revoir et à parfaire la version de Schlegel et à en donner un texte plus approchant de l'original, une espèce de fac-similé (de même que Stefan George a traduit les *Sonnets*). Ce travail de patience, d'abnégation et de dévouement donne la mesure de son amour.

Une connaissance si intime du sujet prête un poids singulier à l'étude que M. Gundolf nous en donne aujourd'hui. Cette étude se compose de deux ouvrages distincts, dont chacun mériterait de nous occuper à loisir. Je ne puis parler que du second, qui est la vie de Shakespeare, mais il n'y aurait pas moins à dire sur le premier, *Shakespeare et le génie allemand*, où l'auteur s'attache à montrer le rôle de premier ordre tenu par le poète anglais dans l'éveil de la conscience allemande.

Ce *Shakespeare* monumental, en deux gros volumes in-quarto, est l'ouvrage le plus considérable qui se soit écrit sur le sujet depuis les livres de Sir Sidney Lee et de Georges Brandès, mais il en diffère infiniment par le plan et par la conception. La biographie tient en une ligne : un nom de village et deux dates, la naissance et la mort, une inscription d'épitaphe, rien de plus. Et il faut reconnaître que ce simple énoncé est d'un esprit supérieur. Par ce temps de « vies romancées »

et d'histoire chez la portière, quel exemple! Pas l'ombre d'une anecdote, aucun essai pour situer Shakespeare dans son « milieu », pour écrire un chapitre de roman picaresque, comme on l'a fait tant de fois, avec plus ou moins de bonheur, depuis les romantiques. Des générations d'érudits ont remué les bibliothèques et fouillé les archives pour parvenir à en extraire une pincée de menus faits, quelques maigres données sur les jours du poète. M. Gundolf fait abstraction de ce détail inutile. Ce n'est pas lui qui se plaindrait de notre ignorance, lui qui a pu écrire la vie de Stefan George, comme il eût fait la vie de Pindare ou d'Homère, sans prendre la peine de nous donner la date de sa naissance ni de nous rapporter un trait de caractère, un mot de son ami, de nous décrire ses habitudes, l'aspect de sa demeure ou sa façon de s'habiller; il n'attache aucune importance à ce genre de renseignements qui, sous prétexte de psychologie, remplacent la critique par l'indiscrétion et par le commérage. Cette méthode de M. Gundolf s'accorde parfaitement aux remarques capitales de M. Paul Valéry, dans sa *Préface d'Adonis*. Il ne faut pas s'étonner de cet accord : M. Gundolf et le poète de *Charmes* sont de la même école, celle de l'auteur d'*Hérodiade* :

Und für sein Denkbild blutend, Mallarmé! (1)

On doit s'avouer que cette méthode d'un intellectualisme transcendant est peut-être la vérité. Je ne songe pas à mépriser les recherches de l'érudition, la peine et le zèle exemplaires qu'ont dépensés d'excellentes personnes pour préciser quelques points de l'existence d'un grand homme. Mais, tout compte fait, il est permis de se demander si ces recherches d'une curiosité ingénue n'ont pas nui à Shakespeare plus qu'elles ne lui ont servi. On a fini par se trouver en présence d'une figure réelle, mais tellement triviale que beaucoup de personnes n'ont plus voulu y reconnaître le merveilleux poète; impossible de croire qu'un ignorant, qu'un méchant cabotin, âpre au gain, processif, chicanier, et peu scrupuleux en amour, soit le magicien de *Roméo*, du *Songe d'une nuit d'été*, des plus ravissantes fantaisies et des tragédies les plus touchantes; chaque trait que découvrait la biographie ne faisait qu'accentuer la

(1) Et Mallarmé, faisant sa statue avec son sang! (Stefan George, *les Francs*.)

contradiction, si bien qu'on a été obligé de recourir à un personnage imaginaire et d'inventer une figure plus digne de l'enchanteur : il fallait au moins un prince, un homme d'État, un des privilégiés du ciel pour mériter tant de poésie. Et chacun de proposer un candidat, qui Bacon, qui Rutland, qui Derby, ou je ne sais quel autre encore, qui parût plus propre que le vrai Shakespeare à être Shakespeare.

Cette conséquence singulière devrait avertir de se méfier de la méthode historique. Il n'y a, semble-t-il, rien de commun entre les faits saisissables d'une existence d'artiste et la transcription qui s'en offre dans l'œuvre d'art. La vie réelle et la vie poétique se jouent sur deux plans différents, entre lesquels il nous est impossible de percevoir aucun rapport. Il faut admettre que l'histoire d'un poète est exclusivement celle de ses ouvrages, c'est-à-dire un fait spirituel qui se déroule dans des conditions spéciales et ne doit presque rien à ce qu'on peut savoir de ses affaires, une *cosa mentale*, comme dit Léonard, se suffisant à elle-même et obéissant à ses lois propres, une représentation qui a son existence à part, un univers indépendant. L'ancienne critique, à la manière de Fénelon et de Bouhours, d'Addison ou de Samuel Johnson, ne tenant presque aucun compte dans ses jugements de la part anecdotique et physiologique, de la part de portrait introduite par Sainte-Beuve, était sans doute dans le vrai, en ne considérant que l'œuvre littéraire, sans y mêler une foule de notions étrangères et tout un appareil de faits extérieurs, dramatiques et amusants, qui ne font que donner le change.

M. Gundolf va même si loin dans le dédain de l'histoire, qu'il ne craint pas d'avancer que les dates, en un sens, sont à peu près indifférentes ou que le temps, comme on dit, ne fait rien à l'affaire. « Le millésime nu de 1564, écrit-il, ne nous apprend rien sur Shakespeare ; c'est la naissance de Shakespeare qui consacre ce millésime, fait de ce simple chiffre un signe intellectuel. » C'est l'existence du poète qui marque à jamais dans l'histoire le demi-siècle où il a vécu, et qui fait de cet intervalle (où il aurait pu ne pas apparaître) quelque chose d'unique. L'histoire reçoit sa couleur des grands hommes, plutôt que ceux-ci de l'histoire : c'est-à-dire que la matière de l'histoire est la vie morale, le sentiment de quelques âmes d'élite, artistes, poètes, hommes d'action, qui valent pour des

millions d'individus médiocres et qui laissent leur nom à des moments de l'humanité. On reconnaît dans cette vue audacieuse la tradition idéaliste de Schelling et de Fichte.

Shakespeare, pour M. Gundolf, c'est donc uniquement un ensemble de poèmes, c'est une masse, un monument, une création poétique, un pays dont la description est tout l'objet de la connaissance; c'est, pour parler en gros, l'in-folio de 1623 (la première édition du théâtre de Shakespeare), à l'exclusion de tout ce que les « sources » peuvent nous apprendre d'autre part et qui n'est bon qu'à égarer. C'est la « vie du poète », pour reprendre un titre d'Henri Heine, non pas telle qu'elle se reflète ou se mire, mais telle qu'elle se fait dans ses ouvrages. La vie d'un poète est poétique. Le reste ne compte pas. Il faut choisir de la vie ou de l'art : « La vie, comme a coutume de dire M. Luigi Pirandello, *o si vive, o si scrive*. » On ne peut faire l'un et l'autre, et cette confusion est peut-être, depuis Byron, la grande erreur des romantiques. Prendre le bloc Shakespeare, traiter de ce phénomène, l'analyser « en soi », dans toutes ses parties, en ne consultant que lui-même, ou en le comparant (pour l'en différencier) à d'autres du même ordre, sans rien emprunter du fonds des gazetiers, ni employer d'autres réactifs que les seuls procédés de la critique littéraire, c'est tout l'objet de ces deux volumes, et c'est assez pour en faire une lecture infiniment riche et instructive, où l'on ne se lasse pas d'admirer la finesse des aperçus et le bonheur de l'expression. Je ne ferais guère à un si beau livre qu'un reproche, qui est sa longueur excessive : l'auteur se complait trop souvent dans ses développements, comme un professeur qui s'écoute; il faut presque autant de temps pour absorber le commentaire que pour relire l'œuvre entière de Shakespeare.

Il y a du reste plus d'une façon de lire Shakespeare, et l'une d'elles consiste à prendre son texte pour un document sur lui-même. C'est la manière de Georges Brandes et de toutes les méthodes qu'on a mises en œuvre pour retrouver *Shakespeare the man*, c'est-à-dire l'« homme » sous l'« écrivain ». Celle-là est bien l'une des plus artificielles. Il suffit de choisir un certain nombre de traits de son théâtre et de leur attribuer une valeur personnelle. Par exemple, le poète met-il en scène dans la *Comédie des Méprises* une femme acariâtre? On déclarera

que c'est le portrait de la sienne et l'on dira que Shakespeare avait à se plaindre de sa moitié. Écrit-il *Hamlet*? On suppose aussitôt que c'est l'effet de sa détresse à la mort de son père, et s'il fait *Coriolan*, ce sera non moins évidemment pour y exprimer la douleur d'avoir perdu sa mère. C'est ce que j'appelle la critique niaise. Elle est d'un maniement com-mode : on peut trouver par ce moyen beaucoup de renseignements de ce calibre.

Il va sans dire que M. Gundolf n'a garde de donner dans une illusion si grossière. Shakespeare, nous dit-il (hormis dans les *Sonnets*), n'est pas un auteur qui se confesse ; on n'a que très rarement le droit de reconnaître dans ses écrits l'accent d'une opinion ou d'un sentiment individuels, le reflet ou l'écho d'un événement de sa biographie. C'est ce qui le distingue de Goethe et de Kleist, et de la plupart des poètes qui ont cru le prendre pour modèle. Ces derniers n'ont jamais fait plus ou moins que des *Beicht-Gedichte*, c'est-à-dire des poésies qui ont toujours à quelque degré le caractère de confidences : nous savons que pour Goethe, derrière sa tragédie du *Tasse* comme derrière son *Werther*, il y a une histoire d'amour, une certaine obsession dont il voulait se délivrer. L'œuvre d'art fait partie en quelque sorte de son hygiène, lui sert d'issue pour ses poisons. Il transfère ses passions, s'en débarrasse dans un poème.

Les romantiques n'ont guère procédé autrement, persuadés qu'on ne peut exprimer que ce qu'on a senti et qu'on fait de l'art avec son cœur ; il devenait indispensable, dans cette conception, de se soumettre à toutes les épreuves et de mener d'abord une existence singulière, de se procurer des souffrances ou des joies extraordinaires, si l'on voulait avoir quelque chose à dire. Cette méthode devait les conduire à mille folies. Mais c'est faire le tort le plus grave aux écrivains classiques que de leur attribuer la même extravagance. Rien n'est plus loin de leur esprit qu'une pensée si déraisonnable. Je ne dis pas qu'en leur privé ils fussent plus sages que d'autres, mais il n'arrive jamais qu'ils aient conçu une œuvre d'art comme un extrait direct de leur vie privée. Le thème du poème est une chose qui existe pour eux d'une manière indépendante et qui ne se rattache à leur expérience que par les liens les plus délicats. Ils opèrent d'une manière infiniment plus réfléchie et par un ensemble d'artifices où leur émotion

n'entre jamais à l'état brut, mais transformée par de savantes métamorphoses. Le romantique part de son « moi », le classique d'une idée préexistante, où il ne laisse entrer que des émotions décantées et déjà généralisées. Il y a entre les deux systèmes une différence de culture, que M. Gundolf exprime très bien en écrivant que le classique est « mûr » et que le romantique ne l'est pas, ou que l'un est l'homme qui travaille (comme on dirait d'un vin qui a cuvé sa crudité) et le second celui qui ne sait pas ou ne veut pas travailler.

Pour restituer la vie intérieure de Shakespeare, qui devient ainsi le seul objet possible de son étude, l'auteur ne veut se servir que du texte lui-même et de la succession de ses poèmes. Exactement, c'est moins la « vie du poète » qui nous est saisissable, que le « poème de sa vie ». Cette façon de considérer une existence comme une unité, comme un tout, et celui-ci à son tour comme une croissance organique, se développant à la manière d'un être naturel, c'est la grande idée de la critique allemande, celle dont Goëthe lui-même a donné dans son *Wilhelm Meister* et plus encore dans ses *Mémoires* les exemples inégalés. Dans cette vue, c'est l'idée du temps, celle du devenir, du *Werden*, comme disent les Allemands, qui devient la substance même de la réalité. La chronologie de Shakespeare est par malheur un point des plus controversés. La moitié à peine de ses pièces a paru de son vivant, et presque aucune n'a été imprimée au moment de sa représentation. Les éditeurs de 1623 ont adopté un classement qui ne tient aucun compte de l'ordre de composition.

Il y a soixante ans, à l'époque de Hugo et de Taine, on n'avait encore sur ce point que les idées les plus confuses, et ce n'est que depuis une ou deux générations que l'on est parvenu à débrouiller le chaos. Encore y a-t-il des pièces qui restent extrêmement difficiles à situer. C'est le cas par exemple de certaines œuvres très remaniées, parfois à de longs intervalles, comme la comédie de *Tout est bien* ou la curieuse tragédie de *Troilus et Cressida*, qu'Edmund Gosse appelait *the great stumbling-block*, la pierre d'achoppement de la critique. On voit à quelles difficultés se heurte l'entreprise, sans parler de questions à peu près insolubles, comme celle des attributions et de la part qu'il faut faire à des collaborateurs.

Tout cela ne laisse pas de causer dans le détail un certain flottement, un jeu qui demeure bien loin de la rigueur permise dans l'étude de Corneille et de Racine. Ajoutez que la succession des pièces, quand nous pourrions la reconstituer dans sa suite véritable, ne nous rendrait pas compte de toute la vérité. La genèse des œuvres d'un Shakespeare n'est pas quelque chose d'autonome, qui ne dépende que de son humeur et des dispositions de son âme ; son choix n'est pas entièrement libre et demeure soumis à des conditions de métier, lesquelles n'ont rien à voir avec sa vie intime. Il s'agit toujours de plaire au public et de lui fournir ce que réclame la mode du moment : il s'agit de faire concurrence à la maison d'en face et d'attirer les spectateurs. Shakespeare n'aurait pas écrit dix drames historiques, si la vogue des pièces nationales n'avait battu son plein au temps de sa jeunesse. Il n'a peut-être écrit *Hamlet* et *le Roi Lear* que parce qu'il existait déjà sur ce sujet des tragédies qui avaient plu et qu'il crut faire une bonne affaire en les annexant à son répertoire. Toutes ces causes jouent dans son œuvre comme les commandes des clients dans la production d'un artiste : imaginez Rubens ayant à peindre une douzaine de *Descentes de Croix* ou d'*Adorations des mages*. Ce qui ne veut pas dire que Rubens ne trouve pas le moyen d'y mettre beaucoup du sien et de se réserver, tout en traitant ces lieux communs, une part personnelle, une manière qui n'est qu'à lui, faite de l'effusion de son lyrisme et de sa sensibilité et qui est proprement la part de son génie.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'on peut constituer dans l'œuvre de Shakespeare des groupes, des saisons : on y voit le jeune homme, l'homme fait, le vieillard. « Chaque tragédie a son âge, l'âge de son auteur au moment où il écrivait. Le climat de *Roméo* n'est pas le même que celui d'*Hamlet* ou d'*Othello*. » Suivre d'ouvrage en ouvrage les étapes du génie, être le témoin de ses progrès, de ses approfondissements, prendre sur le fait le travail qui le fait descendre jusque dans les derniers replis de la conscience, pénétrer, traverser l'idée de la douleur et de la mort, c'est un nouveau *Voyage de Shakespeare* ou ce sont, si l'on veut, de nouvelles *Années d'apprentissage*, mais cette fois d'un intérêt un peu plus émouvant que celui que se proposent les biographes ordinaires et que de discuter la fortune de Shakespeare ou ses histoires de

ménage. On sait qu'il y a eu dans la vie du poète un épisode capital, une passion trouble et complexe, dont le détail nous est inconnu, mais dont l'effet fut un changement complet de sa vision des choses, un renouvellement de son art et de sa pensée. Cette crise est le pivot de l'œuvre de Shakespeare. Selon l'importance et surtout la durée qu'on lui prête, on se représentera d'une façon différente la vie morale de l'artiste : soit qu'on regarde cet épisode comme une tempête brusque, un typhon d'où Shakespeare est sorti désespéré, avec une idée nouvelle de toutes les valeurs, ou qu'on imagine plutôt une maladie longue, qui s'attaque progressivement à tous les organes et les modifie par degrés.

Cette crise occupe deux chapitres du livre de M. Gundolf, et ces chapitres, au lieu d'être consécutifs, sont séparés dans son texte par cinq ou six chapitres intermédiaires : j'imagine que cet artifice signifie que les événements ont eu une certaine durée et qu'ils sous-tendent, comme on dirait en géométrie, un certain nombre d'œuvres composées vers la même époque. Le lecteur n'ignore pas que l'essentiel de l'affaire, demeurée très obscure, est raconté dans les *Sonnets*. M. Gundolf semble admettre, contre l'opinion courante, que nous les avons dans l'ordre où ils furent composés, et que les plus anciens sont à peu près contemporains des deux poèmes de *Vénus et Adonis*, et du *Viol de Lucrèce*, les deux seuls ouvrages que Shakespeare ait publiés sous son nom et les deux seuls datés d'une façon indiscutable. J'avoue que je ne partage pas sa manière de voir. Ces morceaux fort voluptueux, dans le goût sensuel et orné de la Renaissance, me paraissent être ce qu'il y a de moins personnel dans Shakespeare : ce sont des peintures lascives, galantes et surchargées, dans le style décoratif du temps, le style de Primatice à la galerie de Fontainebleau. Il me paraît difficile de voir là autre chose qu'un exercice de rhétorique. Rien ne ressemble moins à la poésie des *Sonnets*, même des premiers d'entre eux, les plus maniérés et les plus refroidis d'affectation et de *concetti*.

Mais personne n'a mieux parlé de ces petits poèmes merveilleux que n'a fait M. Gundolf. Il ne perd pas une minute à rechercher le personnage qui en fut le héros, pas plus que le nom de la femme fatale que l'on appelle la *Dark Lady* : « qu'ils s'appellent comme il leur plaira ». Il sait trop qu'en amour la

personne aimée n'est que le prétexte, c'est le cœur qui fait tous les frais : il crée lui-même ce qu'il adore et ce qui le tourmente. C'est un événement tout intérieur, un phénomène spontané et presque automatique, une *cosa mentale* aussi qui se produit nécessairement chez tout homme à un certain moment, et où l'extérieur, l'occasion ne compte pas. Tout ce qui intéresse, c'est la passion du poète et sa puissance de souffrir. Dans le cadre de ses sonnets, l'auteur de la trilogie d'*Henri VI* et des grands drames épiques a fait tenir un monde nouveau, un monde de douleur. « Du Michel-Ange dans le format de la miniature. Le poète y acquiert une dimension nouvelle, la profondeur. » Ces formules excellentes abondent dans le livre de M. Gundolf.

L'espace me manque pour reproduire, fût-ce en raccourci, le dessin que l'auteur nous trace de la vie profonde de son modèle, le trajet de son esprit. Une de ses observations les plus fines est celle par laquelle il explique une des particularités de Shakespeare, l'alternance, tout au long de son œuvre, de la veine comique et de la veine tragique, de Thalie et de Melpomène. Il semble qu'il se délasse d'un genre par l'autre, du cothurne par la sandale. Ce mécanisme original observe chez lui un régime, une régularité que M. Gundolf compare aux mouvements du cœur, à ces contractions musculaires d'aspiration, de refoulement qui régissent dans le corps la circulation du sang : systole, diastole, comme on dit en physiologie. (C'est ce que Baudelaire veut dire, je suppose, quand il parle de la « concentration et de la vaporisation du moi », qui lui paraissent les deux pôles de la vie intérieure.) Ces deux activités chez Shakespeare sont complémentaires l'une de l'autre. « Comme un rouge en peinture crée le besoin d'un vert », pour emprunter à notre auteur une gracieuse image, ainsi *Roméo* se dédouble dans le *Songe d'une nuit d'été*, ou *Richard III* a sa réplique dans le *Marchand de Venise*. Ces œuvres vont par paires et se donnent la main comme des sœurs. Ce rythme de la respiration poétique dans Shakespeare est une délicate observation critique.

Dans l'ensemble, le problème se ramène toujours à la relation qu'on suppose ou qu'on croit découvrir entre l'auteur et son ouvrage, entre la *Dichtung* et la *Wahrheit*. C'est à peu

près tout le mystère de la création poétique, de savoir ce que le poète y met de sa personne (en tant que celle-ci n'est pas exprimée par son style, qui est peut-être en définitive ce que nous avons de plus à nous). Là-dessus, le tableau que nous offre M. Gundolf est d'accord dans ses grands traits avec l'image que nous nous faisons de Shakespeare : une matinée de printemps, une période de grâce, pleine de charme et d'éclat, cette jeunesse incomparable dont le *Roméo* et le *Songe* sont les sommets immortels; puis une époque de trouble, une saison d'orages où les nuages s'accumulent, depuis *Jules César* et *Hamlet* jusqu'aux éclairs et aux coups de foudre de *Macbeth* et du *Roi Lear*. Enfin, une dernière période de calme et d'apaisement, de sourire, d'indulgence, de sérénité reconquise, que remplissent les suprêmes rêveries de *Cymbeline* et du *Conte d'hiver*, et la féerie de la *Tempête*.

Ce dessin général est trop évident pour qu'on puisse le méconnaître ou lui faire subir de grandes altérations. Les nuances intermédiaires et les transitions sont les seules données variables; doit-on ranger les comédies (*Beaucoup de bruit, Comme il vous plaira*) aux environs de la période d'ombre, aux premiers moments de l'éclipse dont elles annonceraient l'approche? Où placer *Troilus* et *Mesure pour mesure*? Ceci dépend beaucoup de la signification et de la portée que l'on assigne à ces ouvrages, et d'un indice moral dont il n'y a d'autre échelle que le sentiment du critique. On ne peut se dissimuler qu'il y a dans tout cela une part d'arbitraire. Toute la question se réduit à un cercle vicieux : savoir dans quelle mesure un auteur dramatique se met lui-même en scène et se peint dans ses personnages. La réponse, la plupart du temps, suppose le problème résolu. Je crains que nous ne soyons tentés d'être dupes de nos propres conjectures et de reconnaître Shakespeare où il n'est pas du tout. Il est bien entendu qu'un auteur peint toujours autrui d'après lui-même : on ne dispose pour décrire le monde que de ce qu'on trouve dans son cœur. Et souvent le peintre, par mégarde, se trahit à quelque trait involontaire. *Macbeth*, au comble du désespoir, s'écrie : « La vie? Une fumée, une ombre qui va debout, un méchant cabotin qui s'agite une heure sur la scène.... » Voilà une image dont un baron écossais du XI^e siècle était bien incapable; le poète montre le bout de l'oreille.

Rien de plus vrai. Mais quel est au juste (en dehors de ce trait) le rapport de Macbeth avec Shakespeare ? Jusqu'à quel point le poète est-il Hamlet ou Othello ? Quels éléments de son expérience a-t-il utilisés dans Angelo ou dans Iago ? C'est ce qu'on peut se demander pour le Rastignac ou le Vautrin de Balzac, pour le Julien, le Fabrice, l'Olivier de Stendhal. Un auteur ne se confond pas avec ses personnages. J'entends bien le mot de Flaubert : « Madame Bovary, c'est moi ! » Cela n'empêche pas Emma d'être une personne distincte, qui a son état civil, sa biographie, ses aventures, ses intérêts entièrement séparés de ceux du romancier. M. Gundolf semble parfois oublier ces nuances ; il perd de vue la définition qu'il a donnée lui-même des poètes qui se livrent et de ceux qui ne se racontent pas. Il distingue, il est vrai, entre les personnages qui peuvent passer pour les « portraits » du poète, et ceux qu'il appelle ses « masques ». Mais je ne puis me résoudre à croire que le « poète aux dix mille âmes » ne nous entretienne que de lui-même, ne fasse que s'imaginer, se peindre de face ou de profil dans toutes les situations. Non, je ne puis penser que Shakespeare n'ait fait autre chose que se jouer lui-même, qu'il soit tour à tour Roméo, Faulconbridge, le prince Henri, Brutus, Hamlet, Thersite, Antoine, Coriolan... Au fond, nous dit M. Gundolf, il ressemble à Bottom, qui veut jouer tous les rôles. « Oui, Bottom, écrit-il, c'est Shakespeare lui-même, c'est le poète qui se raille comme créature de mimétisme et de mille désirs, comme Falstaff est Shakespeare en tant que spirituel et profond jouisseur, Shylock en tant que paria... »

Shakespeare-Bottom ! Shakespeare-Shylock ! Qui le croira ? C'est bien subtil, et en même temps, si j'ose le dire, bien pauvre d'interprétation. Un grand artiste ne jette pas tout ce qu'il crée dans le même moule. Il ne compose pas toujours d'une manière uniforme. « J'ai plusieurs pinceaux », disait Ingres. Il est apparemment bien malaisé de se défaire du romantisme et de cette mauvaise habitude que nous avons prise de ne trouver d'intéressant en art que ce qui ressemble à l'auteur. « Humain, trop humain », s'écrie Nietzsche : c'est le mal du siècle, il est lent à guérir. Nous avons beau faire, nous en tenons. Il n'en reste pas moins que le livre de M. Gundolf est le meilleur que j'aie lu de longtemps sur Shakespeare. Qu'on

lise seulement ce court morceau : « La scène du balcon dans *Roméo*, Hamlet sur la terrasse et au cimetière, Othello devant le lit de Desdémone, Macbeth chez les sorcières ou devant le spectre de Banquo, le roi Lear sur la lande ou portant sa fille dans ses bras, la veillée de Brutus et de Cassius sous la tente, le banquet des triumvirs sur la galère, au cap Misène, Titania embrassant Bottom, Falstaff et le cadavre de Percy, la déclaration de Richard III, l'abdication de Richard II, l'enlèvement de Jessica, Perdita parmi les bergers... » Cette simple énumération de thèmes, comme un recueil de lithographies ou un rapide rappel au piano de motifs d'opéra, n'est-ce pas un résumé du théâtre de Shakespeare, un appel qui fait se lever plus de visions de beauté qu'on n'en saurait tirer de l'œuvre d'aucun mortel ? N'est-ce pas définir par là même le pouvoir d'évocation, le pouvoir de créer des images et des symboles vivants comme des fables, qui distingue Shakespeare entre tous les poètes ? Quel critique ne serait jaloux d'avoir, en quelques lignes, concentré tant de poésie ?

Et enfin, je m'en voudrais de ne pas dire combien je sais gré à M. Gundolf de s'être élevé, dans son livre, au-dessus de l'esprit de clocher, d'en avoir banni les mythes de races, les idéologies de celtisme ou de germanisme, la mystique pernicieuse qui n'a que trop gâté l'intelligence de Shakespeare. Il n'a voulu parler de lui qu'en « honnête homme », sans chercher à s'en faire une arme ou un drapeau. Je le louerai d'avoir fait, comme disent les Anglais, de la critique « catholique » : beau mot, qui désigne cette noble vertu intellectuelle, l'absence de l'esprit de parti. Il aime Shakespeare comme Shakespeare veut qu'on l'aime, c'est-à-dire contre personne. Il n'a pas l'injustice d'en faire un ennemi de Rome. Il ne veut voir en lui que le chef-d'œuvre de la Renaissance. Il se souvient d'avoir consacré un beau livre au héros romain qui a réuni la Tamise et le Rhin à la Latinité. J'ai toujours pensé que ce grand homme n'avait été en Angleterre que pour permettre Shakespeare. Je suis bien aise de me rencontrer avec M. Gundolf et de le voir rendre à César ce qui est à César.

LOUIS GILLET.

REVUE MUSICALE

Cantegril à l'Opéra-Comique

Dès le rideau levé, la foule emplit la scène. L'Opéra, qui pourrait entre ses coulisses et la toile de fond faire manœuvrer un bataillon d'infanterie, y met deux tables et deux chaises; une demi-douzaine de couples égarés en cette solitude ne s'y aventurent que pour chercher en dansant la sortie: c'est ainsi qu'on suggère à nos imaginations complaisantes les splendeurs d'une soirée en l'hôtel somptueux d'un pair de France, sous la Restauration. Mais l'Opéra-Comique, serré entre deux rues et l'immeuble du boulevard dont il n'a pu obtenir l'expropriation, utilisera chaque pouce de plancher pour y loger un personnage ou un accessoire. Chacun a son amour-propre, et c'est encore une forme de l'esprit français, que l'esprit de contradiction.

C'est une fête dans un bourg, dont le décor indique les maisons de guingois. C'est la place du marché: voici, assise au centre, une marchande et son panier, dont la toile grise recouvre d'authentiques volailles. Les villageois ont mis leurs atours du dimanche. Les repasseuses n'ont pas chômé, ces derniers jours: toutes les jupes ont leurs plis droits, et les fichus aussi. Rien ne manque au tableau, ni la vieille mendiante courbée sur son bâton, ni le diseur de complaints déroulant l'histoire d'un crime en images d'Épinal, ni le montreur d'ours avec l'animal son compère. A gauche, comme dans la kermesse de *Faust*, des buveurs sous la treille. A droite, devant la taverne rivale, ces gaillards en béret sont des contrebandiers, moins prudents que ceux de *Carmen*, car je viens d'entendre, perçant le tumulte, l'un d'eux corner aux oreilles de l'autre que « la marchandise est en sûreté ».

La frontière n'est donc pas éloignée. Quant à l'époque, rien ne l'indiquerait, les costumes rustiques étant invariables, tout au moins au théâtre, si quelques citadins ne venaient à passer : cette jaquette grise, ces corsages serrés, ces jupes rebondies, nous reportent à l'époque, historique déjà, du président Grévy. Mais quel est ce gros moine assis sous la tonnelle ? Nous ne l'apprendrons qu'à l'acte suivant, quand il remerciera la sainte Vierge de l'avoir guidé, « pauvre moine carliste, traqué de roc en roc », jusqu'à ce bon pays où il accomplit chaque jour « sa tournée pastorale ».

Pour l'instant nous avons d'autres soucis, dont le premier est de voir tant de gens à la fois aller et venir, courir, gesticuler, se chamailler, se prendre à part, se quitter pour se retrouver presque aussitôt, danser même, en se frayant passage entre tant de badauds : ne vont-ils pas se marcher sur les pieds l'un à l'autre ? Voici justement un couple de danseurs qui heurte ce vieux retraité en casquette blanche. Mais l'accident était prévu, car aussitôt l'hôtesse de la bonne auberge, celle des *Deux pigeons*, à gauche de la scène, s'est empressée, l'a fait asseoir. On ne peut qu'admirer la mécanique de précision qui trace à chaque personnage le seul parcours qui lui soit possible et les rend solidaires les uns des autres comme les roues d'un engrenage. Le temps n'est plus où la division du travail était de règle au théâtre, où les chœurs immobiles n'encourageaient que de la voix le défilé des figurants, où les chanteurs les plus valeureux cessaient de brandir leur épée ou d'envoyer à la dame de leurs pensées des œillades assassines pour venir se camper, face au public, sans bouger plus que chez le photographe, jusqu'à la fin de leur grand air. Aujourd'hui, personne n'a le droit de se tenir tranquille ; pareils aux poussières qui dans une goutte d'eau sous le microscope sont constamment projetées de côté et d'autre par le choc des molécules, les personnages en suspens dans l'air trouble du théâtre sont secoués d'une agitation qui serait éternelle, si le rideau ne tombait pas. C'est, à vrai dire, une autre convention. Le cinéma l'a mise à la mode ; il ne peut s'en passer. Mais le théâtre a pour lui la parole et le chant, moyens d'expression qu'il aurait tort de sacrifier au mouvement. Il faut bien croire qu'ils ont leur prix, puisque le cinéma, en devenant sonore, cherche à les lui emprunter.

La parole pourtant, au théâtre, ne suffit pas, si elle ne rend sensible l'existence d'un personnage et n'intéresse l'auditoire à son sort. Vérités élémentaires, que l'auteur semble oublier. Voilà dix

bonnes minutes que ces indigènes tournent autour du plus banal des champs de foire, sans que nous sachions pourquoi ils sont réunis là, et nous avec eux. Par deux fois, à grands cris, ils ont réclamé Cantegril. Qui est-ce, Cantegril? Nous pouvons tous répondre : c'est un roman de M. Raymond Escholier, qui obtint un joli succès, il y a une dizaine d'années. Un critique émettait ce vœu : « Quel délicieux opéra-comique on en ferait ! » Ce sont bien là, en effet, des paysans d'opéra-comique, et l'ouvrage observera toutes les règles du genre.

Afin de n'être prévenu pour ni contre la pièce, je me suis gardé de relire le roman. Mal m'en a pris, car l'auteur l'a relu, ou n'a pu l'oublier. Il connaît son Cantegril comme s'il l'avait fait et croit que comme à lui il nous suffira, pour en retrouver la figure et les aventures, d'une allusion. « Toujours prêt à faire les affaires des autres, tant bien que mal, et les siennes au mieux. Brave drôle ! capable de verser une larme avec ceux qui sont tristes, de rire tant et plus avec ceux qui sont joyeux, et de rendre service à tous. Pour profiter des occasions, quel coup d'œil, quel coup de main ! Et surtout de la gaité, de la bonté, ce don divin, comme de l'eau au moulin, mieux encore, comme du vin à la barrique. » Ainsi le moine carliste, devenu gai lui-même avec l'âge, et sans nul fanatisme, célèbre le franc luron dont il fut, on nous le donne à entendre, mais sans dire pourquoi ni comment, le parrain, l'instructeur, ou le père adoptif.

Après ce signalement sommaire, nous ne savons encore qu'en penser, et l'attendons à l'œuvre pour nous faire une opinion. Quand il paraît enfin, accueilli sur la scène par un mouvement de foule et des acclamations, que voyons-nous ? Un jeune premier d'opéra-comique, aisément reconnaissable à sa veste brodée et à la voix séductrice que lui procure un excellent artiste, M. Roger Bourdin. Garçons et filles à ce moment se donnent la chasse dans les interstices de la foule. Il bondit en criant : « Francézine ! » C'est une jeune fille qui vient de passer, confiant à une camarade que si elle se marie, ce sera par sentiment. M^{lles} Gauley et Mathieu sont gentilles à voir comme à entendre, et nous devinions bien, puisqu'on les séparait ainsi du vulgaire, qu'elles allaient jouer un rôle dans l'histoire. Mais lequel ? Il ne faut pas être grand clerc pour reconnaître en cette Isabereous la confidente de Francézine, comme Boucarel son fiancé sera celui de Cantegril. Francézine, coquette,

échappe à Cantegril qui en a grand dépit. Et voilà le sujet indiqué.

Je n'y vois aucun inconvénient, sinon que le personnage principal, à peine entré, change de caractère. Le farceur trouve à qui parler; le conquérant bat en retraite; le bourreau des cœurs va souffrir à son tour. Péripétie dramatique, si nous pouvons en apprécier l'effet par la comparaison. Mais de la vie que menait jusque-là ce Cantegril, nous ne savons rien. Il s'en avise, et pour ne pas nous laisser dans l'ignorance, tire encore quelques tours de son sac à malices. L'esprit ailleurs, il les exécute sans conviction; après le coup de foudre qu'il vient de recevoir en plein cœur, ce n'est pas ce que nous attendions, et cette exposition rétrospective semble hors de propos. De joyeuses commères l'interpellent et il promet à chacune, entre le crépuscule et l'aube, un rendez-vous. Si j'étais l'ami Boucarel, je lui dirais : « Tu n'as pas honte, quand Francézine est là? » Une autre lui met dans les bras un marmot qui lui ressemble, paraît-il; Cantegril le passe à la marchande de volaille, s'esquive, et revient quand la bonne femme commençait à s'inquiéter. Chacun de s'esclaffer sur la scène.

Il faut pourtant que l'intrigue se noue : Cantegril aura un rival. Comme son nom de Jeanpoulet l'indique, ce sera un niais, et un pleutre. Mais il est riche; c'est pourquoi le père de la belle vient, passant à son tour au premier plan de la scène en sa compagnie, de lui donner bon espoir. Sans père avare, pas de paysannerie possible. C'est une obligation, comme si les mariages d'argent ne se faisaient qu'à la campagne.

Mais voilà ce Jeanpoulet qui rentre en scène, tout effaré; ce qui lui est arrivé, à peine a-t-il la force de le dire. Il est descendu aux enfers, où il a vu le fauteuil de braise, déjà prêt pour l'âme coupable du moine, attendue sous peu. Se moque-t-il du monde? Il n'est donc pas si niais, ni si pleutre, puisque le religieux, qui répond avec dignité, reçoit deux gifles de sa main. Pourquoi cette violence? Parce que le nom de Cantegril a été prononcé? Ce n'est pas un motif suffisant. Jeanpoulet, par surcroît de disgrâce, serait-il anticlérique? En ce cas, on prévient.

Le moine, que Rabelais eût admis volontiers en l'abbaye de Thélème, a aussi la poigne solide autant que le curé de Cucugnan dont Alphonse Daudet nous fit un si beau conte. Comme son ennemi lève la main encore, il la lui prend, serrant si fort que bientôt l'autre demande grâce. Cantegril est de retour pour féliciter son maître : « Vous l'avez arrangé à la mode, ce croquant. Mais tout de

même, vous m'avez enseigné que notre Seigneur commande, si on reçoit un soufflet sur une joue, de tendre l'autre, pour en recevoir un second. — Comprends-moi bien ; le bon Dieu, il n'a pas parlé du troisième. — Ah ! vous êtes la sagesse même. » Le moine, comme on voit, ne manque pas d'esprit. Cependant sa réplique, ainsi encadrée entre une question qui la laisse prévoir, et un compliment qui la loue, tombe sans force, et fait sourire à peine. Le dialogue du théâtre n'est pas celui du roman, que l'on peut déguster à loisir. L'attention du public baisse dès que le mouvement du discours se ralentit, et il faut que chaque trait porte dans l'instant même, prompt au départ, sans commentaire.

Après ces intermèdes, Cantegril se souvient qu'il est amoureux, l'avoue à Francézine qui ne veut pas le croire, à l'ami Boucarel qui s'en étonne, et reste là pour ajouter au tumulte joyeux, qui a repris comme au début, ce cri du cœur sur deux notes interrogatives : « L'amour ? l'amour ? » L'acte finit en nous laissant, comme lui, perplexes.

Je vois bien où l'auteur veut en venir : à mettre en images scéniques un joyeux conte, ou plutôt une brochette d'anecdotes au goût du terroir, truffées d'expressions locales et relevées de fantaisie. Mais le théâtre a des lois inéluctables, si simples qu'il suffit d'un tour de main pour tirer du moule en série des intrigues infailibles. Quelques esprits distingués ne peuvent s'arrêter à ces précautions élémentaires, et manquent le but parce qu'ils le dépassent, à peu près comme un mathématicien se trompe en un calcul d'arithmétique, un inventeur se ruine en chimères, quand l'épicier du coin sou par sou fait fortune.

La musique peut jusqu'à un certain point réparer les erreurs du poème, en couvrir les lacunes, l'animer de sa verve, et si elle a des ailes, les lui prêter. Mais, jusqu'ici, elle a produit plutôt l'effet contraire.

M. Roger Ducasse est un auteur abstrait. Non seulement élève de Gabriel Fauré comme tous ceux de sa génération, mais un de ses meilleurs élèves et, dit-on, celui que le maître préférerait, il fut aussi un ami fidèle de Claude Debussy. Mais il n'a jamais imité, si peu que ce fût, l'un ni l'autre : l'indépendance de son caractère est scrupuleuse. Rien pourtant ne lui eût été plus aisé, car la technique de son art n'a pas de secret pour lui. Mais son goût est sévère, et certes on ne peut l'accuser de céder à la mode, ni de flatter la prédilection du

public.
l'absolu
sans l'ai
ce gran
ce sont
domina
duire l
un lang

M. L
son tro
questio
n'impo
la met
la reco
formes
attend
défaut
n'adm
tance.

seign
le pro
ces li

No
marc
où so
tendr
n'y a
succ
total
M. R
une
chac
de p
ce g
autr
sa A
en s
cha
sou
aus

public. Sa musique ressemblerait plutôt à celle de Saint-Saëns, par l'absolue précision d'un style qui ne laisse rien dans l'ombre, mais sans l'abondance heureuse et le don d'harmonie qui font le génie de ce grand musicien : loin de se refuser au sentiment ni à la couleur, ce sont là au contraire les sujets qu'il a voulu traiter, mais en les dominant, sûr de toujours conduire par ordre ses pensées, et traduire les impressions les plus fortes comme les plus délicates en un langage parfaitement clair.

M. Roger Ducasse n'a pas cette curiosité d'esprit. Pour lui la raison trouve sa joie en elle-même, et peu lui importe de quoi il est question, pourvu que le syllogisme soit bien construit. Proposez-lui n'importe quelle idée : il en saura déduire toutes les conséquences, la mettre en discussion, l'opposer à l'idée contraire, la diviser pour la recomposer de diverses manières, et la faire passer par toutes les formes de la logique musicale jusqu'à l'accord final, conclusion attendue de ce brillant théorème : ce qu'il fallait démontrer. Le défaut de cette méthode, c'est qu'elle est rigoureuse et générale, n'admet aucun écart de l'imagination, ne fait état d'aucune circonstance. Qu'il s'agisse d'amour ou de haine, de paysans ou de grands seigneurs, d'une légende mythologique ou d'une province française, le procédé est toujours le même, sans couleur qui puisse adhérer à ces lignes idéales ; et jusqu'à la passion, tout y devient géométrie.

Nous en avons la preuve dès le début. Avec les cris variés des marchands de la foire, le musicien a composé une symphonie vocale, où son habileté, à la lecture, est digne d'admiration ; mais à l'entendre, les parties différentes sont si exactement enchevêtrées qu'il n'y a pas moyen ni de comprendre un mot, puisque les départs successifs mélangent les syllabes, ni de sentir aucun accent en ce total de mouvements mélodiques qui se neutralisent mutuellement. M. Roger Ducasse est inspecteur du chant dans les écoles et dirige une chorale d'instituteurs. A ce double titre, il aime le chant en chœurs et voudrait en répandre le goût. Rien de plus honorable, ni de plus légitime. Mais les musiciens du xv^e et du xvi^e siècle, qui pour ce genre de musique ont écrit des chefs-d'œuvre, usaient d'un style autrement expressif. Josquin des Prés en ses messes, Janequin en sa *Bataille de Marignan*, Roland de Lassus en ses psaumes, Costeley en ses chansons, savaient faire entendre les paroles et mettre un chant en relief, avant de l'engager dans le tissu des autres voix où sous toutes les broderies, grâce à cette exposition à découvert et aussi à son énergie intérieure, on le suivait sans peine.

Après ce chœur, nous en aurons un autre, pour danser, sur une chanson populaire à peine perceptible, étouffée par le contre-sujet en demi-tons chromatiques qui s'accroche à sa première note et ne la lâche plus, un autre en interjections croisées pour railler Jean-poulet, et, pour finir, le chœur du début recommence.

Les personnages, qui pourtant ont beaucoup à nous dire, pris sous ces masses chorales, se taisent, ou s'ils parlent, on ne les entend pas. Ils profitent d'une éclaircie pour passer en devisant. Vous ne voudriez pas, en un ouvrage aussi sérieux, que les chanteurs chantassent? Mais par compensation, nous les verrons bientôt danser.

L'orchestre qui les accompagne n'empêche pas de les écouter, je me plais à le reconnaître. Pas plus qu'eux, il ne chante : il travaille. A chacun sa partie ; comme elles ont une égale importance, elles sont toutes articulées dans le même degré de force, ce qui fait qu'on entend surtout, en raison de leur timbre plus strident ou plus grave, la trompette et la contrebasse.

L'acte suivant s'annonce champêtre, devant cet horizon de montagnes sommaires que ferme à droite, sous des arbres verdis à l'estompe, un branlant oratoire.

Sur ces hauteurs quatre couples rustiques, venus pour leurs dévotions, vont se livrer à la plus périlleuse acrobatie. Cela commence par une chanson en dialecte du pays, que l'auteur développe en manière de fugue à quatre parties, et continue par des variations à huit parties, en imitation, c'est-à-dire que chacune des huit voix y reprend tour à tour le motif ou le contre-sujet qui l'accompagne en des tons différents. Et quel motif ! Et quel contre-sujet ! Le premier bondissant à plus d'une octave de hauteur, le second serré sur un étroit parcours, encombré de dièzes et de bémols. Le danger est égal, ou de casser la voix sur un si grand écart, ou de trébucher contre un demi-ton inopiné. Les chanteuses surtout font peine à voir, avec leur sourire contraint pour cacher leur angoisse, et leur regard suppliant qui guette le signal. Tout se termine sans accident. Il était temps. On ne devrait pas imposer à de jeunes voix des tours si difficiles.

« Cantegril est pincé, et bien pincé ! » Pendant que les autres reprennent haleine, l'ami Boucarel parle seul un instant : le reste se perd entre les reparties qui se croisent de plus belle. Mais nous savons ce qu'il faut savoir. Pourtant, quand il paraît, le personnage

n'a pas l
placer p
Jeanpoul
en ces
tenait, s
nous oit
d'avance
(je donn
seuleme
quelque
éviter l
son liè
lui, non
laisser
rendan
qu'on s
avais p
Mai
à une j
à vue,
d'un c
franch

De
de la
Celui
Amar
en éc
L
mièr
veni
nali
s'y r
tère
la p

n'a pas l'air d'un amoureux transi. Son premier soin est de remplacer par un gou, on le lièvre qu'il trouve pris à un collet tendu par Jeanpoulet le riche, braconnier à ses heures, comme tout le monde en ces montagnes. La plaisanterie est un peu grosse. Si l'auteur y tenait, si vraiment Cantegril n'a rien de mieux, pour l'instant, à nous offrir, il fallait, à ce qu'il me semble, nous intéresser d'avance à ce lièvre, promis, par exemple, au père de Francézine (je donne l'idée pour ce qu'elle vaut), au lieu de nous en montrer seulement la dépouille. Un accessoire, au théâtre, est inutile, sans quelques mots au moins, pour lui donner un sens. Il fallait surtout éviter la redite, un peu plus tard, quand Jeanpoulet vient chercher son lièvre. Nous savons tous ce qui l'attend. La surprise est pour lui, non pour nous. Que nous importe? L'art de l'intrigue est de laisser ignorer au spectateur l'événement qui va survenir, en le rendant vraisemblable pourtant, et même inévitable, de telle sorte qu'on se dise : « Vraiment c'est bien cela qui devait arriver, je n'y avais pas pensé. »

Mais les deux temps de cet intermède comique laissent place à une jolie scène entre Cantegril et Francézine. C'est un changement à vue, dans le sentiment comme dans le langage, qui renonçant tout d'un coup aux locutions populaires, ou soi-disant telles, devient franchement littéraire :

Ses joues sont comme une pêche partagée.
 Ses yeux brillent comme les dernières gouttes de l'averse,
 Suspendues à la pointe des herbes.
 Tu veux la voir ? penche-toi sur l'eau,
 Alors tu la verras, celle que j'ai choisie entre toutes,
 Celle que je veux.

Depuis les bergers de Sicile, chantés par Théocrite, c'est le ton de la pastorale. Cantegril est bien loin Il n'y a plus de Pyrénées. Celui qui tourne ce madrigal peut s'appeler Tircis, celle qui l'accepte Amaryllis ou même Bilitis, quand son ami joue après elle de la flûte en écorce de saule.

Le musicien, par bonheur, a suivi cette indication. Pour la première fois, en cet ouvrage, et peut-être en sa vie, il semble se souvenir qu'il a connu Claude Debussy. Combien il a raison ! Cette originalité, tant cherchée, trop cherchée par nos artistes, il ne faut pas s'y retrancher comme en un château-fort, et c'est un mauvais caractère qui ne veut rien devoir à personne. En toute œuvre, il faut faire la part du souvenir ; les plus grands créateurs ont subi naïvement

maintes influences. Ici l'auteur le plus récent n'avait rien à craindre, protégé par sa nature contre la ressemblance. Si la musique a parfois les mêmes accents, la matière en est différente, sans résonance ni reflets, non sans charme pourtant, en sa tendresse réfléchie et sa fine douceur.

Voilà enfin les deux collaborateurs à l'aise, ayant oublié, l'un ses plaisanteries faciles, et l'autre ses morceaux de concours. Voilà l'ouvrage qu'ils devaient peut-être nous donner : une idylle galante, un peu conventionnelle, mais d'un accent sincère, dans la grisaille délicate d'une tapisserie ancienne et dans le deuil léger des grâces abolies. Le genre est faux ? Pas plus qu'un autre. Ni Lully, ni Rameau n'ont dédaigné l'églogue. Mais sans doute M. Raymond Escholier ni M. Roger Ducasse n'ont que faire de mes conseils. En celui que je viens de leur donner, je les prie de ne trouver que l'expression, maladroite peut-être, de ma reconnaissance, pour le morceau que nous venons d'entendre : il laisse un souvenir qui dure, et on voudrait l'entendre encore.

Il faut pourtant rentrer dans le sujet. Une noce campagnarde nous était promise dès le premier acte. Nous l'avons au troisième. Boucarel et Isabereux, le confident et la confidente, étaient fiancés. Ils se marient. Nous arrivons pour la fin du festin, où naturellement les convives chantent en chœur. Ensuite on s'embrasse à la ronde, sous les acclamations du chœur, et comme Cantegril et Jeanpoulet commencent à se quereller, une jeune femme se lève. Pour ramener la paix, elle offre une chanson. Heureuse inspiration ! Tous font silence pour l'écouter, et cette fois nous voudrions joindre nos voix au murmure admiratif qui accueille le premier couplet. Toutes les chansons, jusqu'ici, à peine commencées, s'entouraient de si riches passementeries qu'on y perdait le fil du discours et de la mélodie. Celle-ci, plus naïve, se montre sans parure, sur un air à souhait sentimental, accompagné d'accords sans prétention, lancée à pleine voix par M^{lle} Fenoyer, qui en ce rôle subalterne obtient un vrai succès. Peut-être dira-t-on que c'est un succès facile. Mais nous ne sommes pas au théâtre pour décerner des prix d'application.

Cantegril y va, lui aus-i, de sa chanson, non moins populaire, et même en dialecte. Le héros de la pièce a droit à plus d'égards qu'une comparse. C'est pourquoi, après un franc départ, il module module, et le chœur lui tient tête, pour moduler aussi, avec ses

quatre

Il es
au pre
de bou
étions-
de géog
chante
mal du
tourne
scène
regard
moine
compl
de la

C'e
sieurs
repré
sépar
d'autr
comp

Le
doinn
bruy
une v
inver
chan
y tro
voyé
dern

L'ho
les n
ils v
tant
plai
au n
der
mai

quatre voix qui prennent la sienne en leurs mailles serrées.

Il est temps que la danse commence. Ce sera d'abord, comme au premier acte, la « trompeuse », une danse du pays sur un air de bourrée que nous pensions d'Auvergne, jusqu'ici. Sans doute étions-nous dans l'erreur, et nous acceptons volontiers cette leçon de géographie, d'ailleurs agréable à écouter. C'est là que les convives, chanteurs de profession, se mettent à danser. Ils ne s'en tirent pas mal du tout, et y ont du mérite, car le cercle est étroit où leur tournoiement peut s'inscrire, avec cette longue table qui barre la scène et qu'on n'a pas eu le temps de desservir. Mais on cesse de regarder bientôt, pour savoir ce que peut bien dire Cantegril à son moine protecteur, qu'il a pris à part. Il lui demande d'être son complice, pour la ruse qu'il a imaginée et qui fera le dénouement de la pièce.

C'est une coutume répandue, et suivie jusqu'à nos jours en plusieurs provinces de France, que de troubler la nuit des noces : représailles fictives de la jeunesse du pays envers le couple qui se sépare d'elle pour fonder un foyer. Par un sentiment analogue, en d'autres régions, le fiancé doit enlever la fiancée, défendue par ses compagnes qui se moquent de lui.

Les nouveaux mariés doivent donc se cacher de leur mieux pour donner le change à leurs persécuteurs qui vont à leur recherche, en bruyant cortège, et ne craindront pas d'entonner une porte ou briser une vitre, pour les surprendre au gîte. Ce garnement de Cantegril invente d'entraîner sa Francéline, pour finir la soirée, en une chambre d'auberge où les gens de la noce les découvriront, croyant y trouver ceux qu'ils veulent tourmenter : le moine les aura fourvoyés sur cette fausse piste. C'est ce qui arrive, de point en point, au dernier acte.

« Ici vous serez bien pour parler de ce qui fait rire les filles. » L'hôtesse propice aux amoureux ne croyait pas si bien dire. Entre les rideaux de l'alcôve et la fenêtre ouverte sur le calme nocturne, ils vont rester à deviser, mais quand les autres surviendront, chantant un chœur connu, les apparences seront contre eux, et Cantegril plaidera coupable. Il faudra bien que le père, en maugréant, consente au mariage devenu à ses yeux une réparation nécessaire. Telle est la dernière duperie du drame ; ce n'est pas la meilleure.

Je ne sais plus comment les choses se passent dans le livre ; mais au théâtre, on a peine à y croire. Il n'y a pas d'endroit au

monde où les mœurs soient surveillées de plus près qu'en un village où l'on vit porte à porte et se rencontre à tout bout de champ. Possible que le diable n'y perde rien, mais il faut qu'il redouble d'adresse, ou gare aux commérages ! On ne badine pas avec l'honneur rustique. Ce n'est pas à la campagne qu'un couple illégitime trouvera facilement un toit pour l'abriter, s'il est du pays : la vengeance des familles est trop à craindre, et l'opinion les soutiendra. Une fille, même si la tête lui tourne, gardera sa dernière lueur de raison pour veiller à ne pas se compromettre. Le plus mauvais sujet n'ira pas de gaieté de cœur lui infliger un affront public dont ils auront l'un et l'autre à pâtir.

Sans doute, on aurait tort de prendre au sérieux un dénouement de fantaisie. Mais si l'histoire n'est pas vraie, pourquoi ces traits de mœurs authentiques, cette précision de la date et du lieu, ces mots de terroir ? Entre l'observation de la nature et la fiction, il faut choisir. A la place des auteurs, je n'hésiterais pas. C'est une joie d'entendre une fois encore un Cantegril qui n'est plus Cantegril, parler à Francézine non moins hors d'elle-même, comme un berger qui a des lettres à sa bergère élégamment pâmée :

Vois, la nuit vient cacher nos visages
Et fait de nous deux ombres légères.
Tu peux rougir, je ne le verrai pas.
Et toi, tu me devineras à peine.
Et m'entendras te parler comme en rêve.
— Si tu me parles en cette nuit si douce,
Ah ! je serai plus faible que l'enfant qui s'endort,
Je ne pourrai plus partir.

A l'appel de ces mots délicats, la musique ne peut rester indifférente. Comme devant la chapelle de la montagne, elle trouve de doux accents, mais sur un ton plus anxieux et grave, car l'ombre est tentatrice et l'instant solennel. Ces notes répétées, ces accords qui vont et viennent, la voix qui s'élève en lente extase et celle qui retombe en murmure, l'orchestre qui les effleure à peine de ses notes furtives, ses triolets berceurs, vous croyez les reconnaître ? Mais non, détrompez-vous, ce n'est pas Pelléas. Il est mort, et personne jamais ne lui pourra donner une seconde vie. Mais, pour traduire sa pensée, il a enrichi le langage. Pourquoi laisser sans emploi ces ressources ? Le tout est d'en savoir user. Ici le sentiment est attendri, plutôt que tendre ; l'émotion n'est pas directe, l'artiste la contemple et nous en renvoie l'image, invisible sans ce miroir. On

ne doit pas cependant l'accuser de froideur. La contemplation peut aller jusqu'au ravissement, et il existe des miroirs magiques, comme celui que possédait Rameau.

M. Roger Ducasse a mis, on l'affirme, huit ans à composer *Cantegril*. Il a fallu cinq mois à l'Opéra-Comique pour monter cet ouvrage. J'ai dit ce qu'il devait à la mise en scène. M. Louis Masson, au pupitre du chef d'orchestre, a droit à plus d'éloges encore, pour avoir su conduire, sans égarer personne, musiciens et choristes, par les détours d'une partition en labyrinthe. Chanteuses et chanteurs se maintiennent en une justesse irréprochable, ce qui n'est pas peu dire en ce genre de musique, et jouent avec intelligence. L'œuvre, parfaitement au point, ne laisse pourtant qu'une impression confuse. La comédie est écrasée par la musique presque constamment sèche, terne, sans vie. Deux épisodes cependant rayonnent, et suffisent à la récompense de tant d'efforts. Ils nous apprennent que M. Roger Ducasse, correct et savant écrivain, peut devenir à sa manière un poète. Les poètes n'abondent pas, même en musique, de nos jours. Pour cette révélation, qui ne pardonnerait à *Cantegril* tous ses défauts?

LOUIS LALOX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le malaise économique s'étend à tous les peuples de l'Europe et de l'Amérique; mais, selon les pays, il présente des aspects différents, par son intensité, par ses modalités, par ses conséquences sociales et politiques. Nous le montrions, dans la précédente chronique, particulièrement grave en Grande-Bretagne, et le discours de M. Philip Snowden, chancelier de l'Échiquier, est venu confirmer ce que nous avançons. Peut-être est-il plus aigu encore et plus dangereux en Allemagne, bien que les sources de la vitalité nationale n'y soient point atteintes. Dans chaque État, la crise économique actuelle est le résultat d'une addition : le malaise universel se superposant aux raisons locales de trouble et de gêne. Pour cette raison, elle est moins sensible en France où, malgré quelques erreurs, nos finances ont été prudemment gérées et, au moment décisif, sauvées par M. Poincaré, et où l'équilibre traditionnel de notre économie n'a pas été rompu. Au contraire, en Allemagne, la crise économique mondiale est venue s'ajouter à une crise politique particulièrement intense. Au moment où les circonstances exigeraient une politique de défense et de solidarité européenne, c'est à une offensive diplomatique que le Reich se prépare au dehors et à une révolution politique que la moitié des Allemands s'entraîne au dedans. Cela se paie.

Malheureusement, quand il s'agit de finances et d'économie, la souffrance des uns n'engendre pas la prospérité des autres; c'est la solidarité qui est la loi et le fait. La France n'a rien à gagner et beaucoup à perdre à la détresse de l'Allemagne. En vertu des dispositions du plan Young, les paiements de l'Allemagne débitrice à la France créancière sont conditionnés, dans une mesure déterminée, par l'état des finances du Reich. L'état moral et psychique d'un

peuple
de sa gé
Or,
3 800 000
près d'a
bon no
heures
maleme
les enf
sonnes
prolong
de fran
d'éparg
de l'ou
trie ne
tant. Il
en mo
L'in
l'Angl
d'évol
aucun
s'est
une p
les ha
la rati
toujou
leurs
il fall
duits
alleme
reche
nante
lisati
mon
d'ach
rejo
surp
autre
des
stag

peuple est, en partie, déterminé par le degré de sa prospérité ou de sa gêne économique.

Or, la situation de l'Allemagne est réellement inquiétante. De 3 800 000 au 15 décembre, le nombre des ouvriers sans travail est près d'atteindre cinq millions; un ouvrier sur cinq chôme; en outre, bon nombre d'usines ont réduit le nombre des journées et des heures de travail; la moitié seulement des ouvriers travaille normalement. En ajoutant, au nombre des chômeurs, les femmes et les enfants, on arrive à un chiffre d'environ dix millions de personnes assistées. La dépense pour l'État, si cet état de choses se prolongeait, serait annuellement de l'ordre de 16 à 18 milliards de francs. Les caisses d'assurances sont en déficit, les caisses d'épargne en difficulté. La capacité de consommation et d'achat de l'ouvrier, de l'employé, du petit bourgeois étant réduite, l'industrie ne trouve plus, sur le marché intérieur, un débouché important. Il lui faut de plus en plus exporter et elle exporte de moins en moins.

L'industrie allemande a suivi, à une allure plus accélérée que l'Angleterre, presque aussi rapide que les États-Unis, une courbe d'évolution à peu près parallèle. Après la guerre, n'ayant subi aucune perte en matériel et en machines du fait des hostilités, elle s'est équipée, sous l'impulsion des Rathenau et des Stinnes, pour une production intense. Un effort persévérant et méthodique, selon les habitudes allemandes, a été poursuivi pour l'industrialisation et la rationalisation de l'économie nationale. Il fallait produire, produire toujours davantage. Et les villes tentaculaires étendaient au loin leurs bras pour attirer les travailleurs des régions agricoles. Mais il fallait consommer ou exporter toute cette surabondance de produits fabriqués. Déjà avant la guerre, le rythme de l'économie allemande exigeait une exportation toujours croissante et la recherche de nouveaux débouchés était la préoccupation dominante de la diplomatie de Guillaume II. Après la guerre, la rationalisation n'a fait qu'accroître cette nécessité, tandis que l'inflation monétaire ruinait les classes moyennes et réduisait leur capacité d'achat. La surproduction allemande, comme un fleuve gonflé qui rejoint d'autres fleuves, rencontra la surproduction américaine, la surproduction anglaise, la production grandissante de tous les autres États pressés de se suffire à eux-mêmes; il se forma comme des remous économiques; les marchés saturés se fermèrent; la stagnation commença et s'étendit.

L'année qui vient de finir, comparée aux précédentes, marque sur toute la ligne une régression. Les exportations restent supérieures aux importations; mais le fléchissement général s'accroît avec les derniers mois de 1930. Les résultats sont encore relativement satisfaisants : 12 035 millions de marks aux exportations, 10 393 millions aux importations; c'est la courbe qui est inquiétante; la régression, sur 1929, est de un milliard et demi aux exportations, et de plus de 3 milliards de marks aux importations. Ce dernier chiffre est caractéristique du marasme d'une industrie qui achète moins de matières premières; il corrobore et explique le nombre des chômeurs. La diminution générale du mouvement du commerce extérieur serait supportable si elle ne s'accroissait pas et surtout si elle s'atténuait; mais rien ne fait prévoir une prochaine amélioration, car les concurrences ne cessent de grandir et les débouchés de se fermer.

En présence d'une situation difficile, le chancelier Brüning fait preuve de courage et d'initiative. Il est énergiquement soutenu par le président Hindenburg. Il a comprimé les dépenses, réduit les traitements, osé même s'attaquer aux salaires (1), établi l'équilibre du budget. Mais les prévisions du ministre des Finances, M. Dietrich, risquent fort de se trouver en défaut par la diminution des recettes et l'accroissement des dépenses. Le chômage est une plaie qui s'élargit chaque jour. Il n'est pas la seule. Le budget des assurances de toute nature est formidable et M. Brüning n'a pas osé y toucher parce qu'il a besoin, pour garder une majorité toujours précaire, de l'alliance de la social-démocratie et il craint de mécontenter ses propres troupes des syndicats chrétiens. S'il n'est jamais trop tard pour bien faire, il est cependant très tard pour enrayer cette frénésie de dépenses somptuaires, d'outillage luxueux, d'embellissements et de commodités de toute nature qui s'est emparée de l'Allemagne après la guerre. Le Reich, les « pays », les villes, ont rivalisé de prodigalité avec la secrète arrière-pensée que, si l'État faisait banqueroute, il aurait du moins la satisfaction de frustrer ses créanciers étrangers de tout paiement. Si la crise économique continue à s'aggraver, le chômage à augmenter, il en résultera fatalement un gros déficit budgétaire.

Au Reichstag, le chancelier Brüning l'a emporté dans toutes les rencontres. Il a obtenu successivement 72, 106 et 111 voix de ma-
 jorité.

(1) Les salaires des mineurs de la Ruhr ont été réduits de 6 pour 100 par décret du 11 janvier.

rité. Ce
listes q
rappor
démoc
tant, si
néce-s
toute
lutte o
plus i
verne
démoc
d'acie
dum
électi
riens
hésit
P
situa
cons
parle
créd
disc
con
Reich
prin
séar
rieu
les
des
et
le
le
pr
rép
il
le
m
n
co
ta
vo

rité. Ce succès est le résultat de l'appoint des bulletins des socialistes qui, en Allemagne, votent le budget. Le parti économique s'est rapproché du Gouvernement. Mais cette participation des social-démocrates à la majorité d'un cabinet où ils n'ont aucun représentant, si elle fait honneur à leur esprit politique, paralyse les réformes nécessaires et surtout éloigne certaines forces d'ordre qui ont mené toute leur campagne électorale contre le socialisme. L'enjeu de la lutte des partis est toujours le gouvernement de la Prusse, beaucoup plus important, au point de vue de l'influence intérieure, que le gouvernement du Reich. Contre la coalition catholique, socialiste et démocrate qui tient énergiquement le pouvoir en Prusse, le « Casque d'acier » a monté une offensive et déposé une demande de referendum tendant à dissoudre le Landtag dans l'espoir que de nouvelles élections amèneraient au pouvoir les nationalistes aidés des hitlériens. Le parti populiste, dont feu Stresemann était le chef, n'a pas hésité à soutenir cette initiative.

Pour attaquer le ministère, dont la victoire n'a pas modifié la situation générale, se groupent toutes les forces du nationalisme conservateur aussi bien que du nationalisme révolutionnaire, sans parler des communistes qui saisissent toutes les occasions de discréditer le régime parlementaire. Lorsque, le 10 février, après le discours de M. Curtius qui pourtant ne leur marchandait pas les concessions, les nationaux-socialistes de M. Müller quittèrent le Reichstag en déclarant qu'ils n'y reviendraient plus, les nationalistes prirent fait et cause pour eux et, sans se retirer de la salle des séances, refusèrent de participer aux débats sur la politique extérieure. La crise économique ne profite pas aux partis d'ordre, dans lesquels il faut ranger la social-démocratie ; elle grossit les rangs des fauteurs de désordre qui rêvent d'une dictature démagogique et nationaliste qui, déchirant d'abord le traité, apporterait au peuple le travail et l'abondance. Un bloc de 150 députés nationalistes est prêt à exécuter ou à appuyer les pires folies. Entre les institutions républicaines de Weimar et la révolution raciste et communiste, il n'y a que la fragile barrière du ministère Brüning appuyé sur le Président du Reich. Il n'est pas certain que, si la situation économique ne s'améliore pas, le torrent du mécontentement populaire n'emportera pas toutes les digues. Les nationaux-socialistes ne comptent guère, pour réaliser leurs desseins, sur l'action parlementaire ; la tribune du Reichstag ne leur sert qu'à faire entendre leur voix plus haut et plus loin ; mais ils organisent leurs troupes d'as-

saut selon les méthodes classiques de Lénine et de M. Mussolini. Leur chef, M. Hitler, qui n'est pas député et qui est sujet autrichien, prépare méthodiquement et secrètement son action. Certains incidents récents paraissent indiquer qu'il trouverait déjà des connivences dans quelques unités de la Reichswehr, surtout parmi les officiers.

Certes, les ministres du Reich ne sont pas sur un lit de roses. Personne ne prétendra que leur tâche soit aisée et que les efforts qu'ils ont réalisés soient sans mérite. On comprend qu'ils soient tentés de faire, aux passions nationalistes, quelques concessions verbales. Mais ces passions, ce serait une erreur de croire qu'ils ne les partagent pas. Les partis les plus modérés sont responsables comme les plus violents et avant eux, de leur déchainement; ils n'ont jamais rien fait pour les apaiser, ils ne cherchent qu'à les canaliser afin de les mieux diriger. Quoi d'étonnant qu'ils craignent aujourd'hui d'en être submergés? Ainsi, d'un côté, le ministère travaille à ramener à lui les socialistes et à constituer avec leur appui un front commun contre toute tentative de coup d'État hitlérien, mais, d'autre part, le ministre des Affaires étrangères, M. Curtius, tient un langage qui encourage toutes les revendications du nationalisme.

S'il est une puissance en Europe qui ait intérêt à se prémunir contre la concurrence désastreuse que la Russie soviétique, en organisant le travail forcé et en imposant à ses ouvriers un travail à prix réduit, fait à l'économie des pays qui ont conservé le respect de la personne humaine, c'est bien l'Allemagne. Elle fait, avec l'U. R. S. S., un commerce peu important et dont les bénéfices sont insignifiants. L'offensive économique que le dictateur Staline organise par le plan quinquennal menace l'industrie allemande plus que toute autre; le Reich aurait donc le plus grand intérêt à participer à une entente européenne qui organiserait la défense des États à économie « capitaliste » contre le *dumping* de l'économie bolchéviste. Mais la politique a des raisons que la raison économique ne connaît pas. On a vu, à Genève, M. Curtius s'associer à M. Grandi pour demander avec instance que le gouvernement de Moscou fût invité à participer aux travaux du Comité d'études pour l'union européenne. De quoi s'agissait-il? Avant tout de contrecarrer et de faire échouer une initiative française. Qu'il importe qu'elle puisse être salutaire? Le prétexte du commerce avec la Russie est spécieux, car il n'est pas question de boycotter les relations économiques

avec les
ne cont
l'économi
sive de M
talistes.
il est co

Tout
face d'
alleman
l'Italie
à ce qu
français
cière d
s'accro
comme
flattent
imagin

Les
qu'ils
dans s
réussi
péenn
très in
du na
des tr
qui fi
dans
A qu
man
de 19
réali
faire
et h
obli
de l
com
orie

cer
une

avec les bolchévistes et de couper tous rapports avec eux. Personne ne conteste que l'économie communiste soit incompatible avec l'économie capitaliste : c'est un fait avéré et proclamé que l'offensive de Moscou a pour objet de ruiner et de détruire les sociétés capitalistes, car, si le système communiste ne se fait pas conquérant, il est condamné à végéter et à mourir.

Toutes ces raisons de sens commun n'ont pas pesé un fêtu en face d'une satisfaction d'amour-propre à offrir aux nationalistes allemands : le spectacle d'une entente publiquement affirmée avec l'Italie fasciste et la Russie bolchéviste et le plaisir de faire échec à ce que l'imagination de la presse italienne appelle « l'hégémonie française » ! Est-ce ainsi que l'on espère organiser la solidarité financière de l'Europe, en face de la crise menaçante du chômage qui s'accroît et dont les moscovites se vantent d'utiliser l'extension comme l'instrument de cette révolution universelle d'où ils se flattent de faire sortir une hégémonie communiste qui serait moins imaginaire et d'une essence moins bénigne que celle de la France ?

Les sentiments allemands sont toujours si collectifs, si grégaires, qu'ils obnubilent souvent le sens critique individuel. M. Curtius, dans son discours du 10 février, se vante, comme d'un exploit, d'avoir réussi, à Genève, à introduire dans les projets d'organisation européenne la collaboration russe qui en est la négation. Son discours, très important, est le résumé officiel des revendications principales du nationalisme allemand ; elles ne laisseraient rien, ou peu de chose, des traités de 1919, elles aboutiraient à réaliser cette Mittel-Europa qui fut, après l'échec des grands projets de conquête en Belgique et dans la France du nord, le plan favori du gouvernement impérial. A quoi bon en reprendre, une fois de plus, la discussion ? Les Allemands savent très bien que nous ne laisserons pas détruire l'Europe de 1919, parce qu'elle est fondée sur un principe d'équité politique et réalise, même au profit des faibles, autant de justice qu'on en peut faire entrer dans les affaires humaines ; alors, pourquoi, à tout propos et hors de propos, chaque ministre ou homme politique se croit-il obligé de répéter l'interminable liste des griefs et des réclamations de l'Allemagne ? Rien ne nous paraît plus maladroit, s'il est vrai, comme nous le croyons, que les intentions du Gouvernement soient orientées vers la paix et l'entente.

« Les rapports franco allemands, dit M. Curtius, sont, en un certain sens, le point crucial des grands problèmes européens. C'est une impérieuse nécessité de se mettre à la réforme des éléments de

la situation qui apparaît comme intenable. Nous ne voulons pas que la nouvelle Europe soit édiflée sur la base de notre plus profond effonlement. » Tout l'essentiel du discours est dans cette phrase. C'est, croyons-nous, de la part d'un gouvernement raisonnable en lutte contre l'excès d'un nationalisme intransigeant, une faute que d'inculquer dans les cerveaux cette conviction que l'Allemagne est tombée au comble de l'abaissement : ce n'est vrai ni matériellement ni moralement. Que pourraient dire de plus les racistes ou les nationalistes ? Si le Gouvernement croit, par là, les apaiser, il se trompe gravement, car il ne fait que les encourager et il devient leur prisonnier. Si ces revendications constituent son programme effectif, il apparaît particulièrement difficile d'aboutir à une entente. Il faut choisir. Si l'on veut parvenir à une entente européenne qui, en face du grand danger que crée l'offensive économique de l'U.R.S.S., s'imposera à bref délai, il est nécessaire de laisser dormir les difficultés politiques, à plus forte raison les litiges de frontière. Il n'y a rien d'« intenable » dans l'Europe de 1919, à moins de considérer que la résurrection de la Pologne rende « intenable » l'existence de l'Allemagne. C'est en répétant de pareilles exagérations que l'on fait le jeu du hitlérisme et que l'on prépare au peuple allemand des déceptions dont il n'a pas besoin. A l'égard de la Société des nations, le langage de M. Curtius est hautain et aboutit à une menace : l'Allemagne ne restera pas à Genève, si elle n'obtient pas des satisfactions qu'elle estime suffisantes. Quant au plan Young, on n'en demandera la revision que « par les moyens de l'ordre juridique international » : et c'est, dans tout ce discours, le seul point raisonnable et conforme aux textes loyalement interprétés.

Le ministre des Affaires étrangères du Reich conduit un chœur bien stylé où chacun fait sa partie. Le 11 février, le Reichstag entendit le président du Centre, Mgr Kaas, reprendre les mêmes thèmes. Il esquisse une théorie philosophique du dynamisme, et c'est au nom de « la loi éternelle de la vie » qu'il entend reviser le traité et partager de nouveau la Pologne ; sans doute il ne lui dénie pas le droit à la vie, pourvu qu'elle n'occupe aucune terre qui ait appartenu à l'Allemagne. Au point de vue du désarmement, le chef du Centre pose nettement la question. Il s'en prend à lord Cecil qui a parlé de « l'obligation morale » de désarmer ; pour lui, il y a « obligation juridique » ; et si cette obligation n'est pas remplie dans une mesure qui paraisse suffisante à l'Allemagne, elle se croira en droit de se réarmer. Sur la Société des nations, accusée de n'avoir

pas fait
responsa
hitlerien
parti co
national
de diffé
du mini

Sans
tiné sur
rieur p
et, en F
le Gouv
lisme l
demain
élection
serait-il
ments
dans un

raison,
cace, es
son pro
a besoin
succès
ment

ment
vent r
— ou
et s'op
besoin
esprit
pourta

C'e
des ré
étroit
parlan
besoin
les tr
vers
rouvr
au fin

pas fait son devoir envers l'Allemagne, est rejetée une part de responsabilité dans les élections du 14 septembre et le succès des hitleriens. Un nouveau discours de M. Treviranus à la réunion du parti conservateur populaire, tout en critiquant la politique des nationalités et des nationaux-socialistes, ne laisse guère apercevoir de différence, si ce n'est dans le choix des moyens, entre la pensée du ministre et celle de l'opposition d'extrême-droite.

Sans doute, il faut comprendre que ce déluge de discours est destiné surtout à l'opinion allemande et aux besoins d'une politique intérieure particulièrement difficile, mais ils sont entendus en dehors et, en France aussi, il y a une opinion publique et des journaux. Si le Gouvernement se sent obligé à de telles concessions au nationalisme le plus exigeant, quelles garanties peut-il nous donner que demain le racisme ne s'emparera pas du pouvoir par de nouvelles élections ou par un coup de force? Et, dans ces conditions, ne serait-il pas téméraire pour nous de réduire encore des armements déjà très réduits? M. Thomas Mann, l'écrivain bien connu, dans un discours qu'il a prononcé à Berlin et intitulé *Appel à la raison*, dit que « la meilleure sécurité pour la France, et la plus efficace, est la santé morale du peuple allemand ». Sans doute, mais, de son propre aveu, il est en mal de racisme. Le Gouvernement allemand a besoin de crédits et de capitaux. M. Brüning a besoin de quelques succès dans la lutte courageuse qu'il a entreprise pour l'assainissement des finances et pour la répression des menées racistes. Comment obtiendraient-ils les uns ou les autres, après l'étalage si souvent répété d'un programme menaçant? La politique allemande, — ou plutôt son langage, — se dresse contre l'économie allemande et s'oppose à ce qu'elle puisse trouver les ressources dont elle a besoin. Redoutable cercle vicieux, auquel, dans l'état actuel des esprits en Europe, on n'aperçoit guère d'issue, et dont il faudra pourtant sortir.

C'est en pareille circonstance qu'il devrait appartenir à la Banque des règlements internationaux d'entrer en jeu, si des statuts trop étroits ne le lui interdisaient. Son éminent président, M. Mac Garrah, parlant, le 12 février, au club américain de Paris, définissait les besoins urgents auxquels la Banque désire faire face : « encourager les transferts de capitaux des marchés à court terme, où ils abondent, vers les marchés à long terme où ils font complètement défaut; rouvrir les grands marchés mondiaux, notamment celui de Paris, au financement des besoins étrangers, surtout en argent à moyen

et à long terme. » Et M. Mac Garrah ajoutait : « Je partage entièrement la manière de voir de M. le gouverneur de la Banque de France et je sais que le Gouvernement français la partage aussi. J'espère donc que l'Amérique, lorsqu'elle aura retrouvé sa confiance en elle-même, et la France, pourront jouer toutes deux le rôle nécessaire de créancières des autres pays et de prêteuses aux emprunteurs étrangers dignes de confiance. » Et, quelques jours après, M. Quesnay, directeur général de la même Banque, disait de son côté : « Il semble que le monde capitaliste moderne doive évoluer de l'économie nationale à l'économie internationale. » C'est dans cette voie, sur le terrain solide des intérêts, qu'il convient de chercher une issue aux difficultés politiques inextricables dans lesquelles se débat l'Europe et une garantie efficace contre l'offensive économique dont nous menace le bolchévisme.

L'Espagne est accoutumée aux crises politiques ; elles ne troublent guère la quiétude d'un peuple qui n'est nullement jaloux de gérer lui-même ses affaires et dont la hautaine et paresseuse indifférence au souci de ses intérêts nationaux s'accommode aisément d'être gouverné. Seule une minorité, divisée en clans hostiles les uns aux autres, se passionne pour une politique qui se présente presque toujours sous l'aspect d'une rivalité de personnes plutôt que d'une opposition de principes. La vie active, sérieuse et profonde du peuple espagnol n'est pas au centre, parmi les agitations des politiciens ; elle est dans les provinces. La masse du peuple est traditionnellement attachée à la monarchie. Dans un pays où jamais, de mémoire d'homme, des élections sincères n'ont exprimé une opinion qui soit vraiment celle de la nation, la République est un mythe ; elle est le mot de ralliement révolutionnaire d'un petit nombre de penseurs ou d'idéologues et des organisations socialistes de quelques centres ouvriers qui, pour la plupart, comme Barcelone, Bilbao, sont fort éloignés de Madrid. L'agitation, en Espagne, est toujours superficielle et elle n'a jamais réussi que lorsqu'elle a trouvé des complicités parmi les chefs militaires qui, depuis longtemps, sont trop enclins à intervenir dans la politique.

Depuis la fin de la dictature du général Primo de Rivera, qui a fait beaucoup pour l'équipement économique et la prospérité matérielle de l'Espagne, la crise politique est virtuellement ouverte et elle se complique, comme dans les autres pays, de difficultés économiques et monétaires. La dictature larvée du général Berenguer ne

pouvai
Mais,
les un
vern
commu
tiques
hailai
les de
nisme

Le
signa
15 m
parti
alors
dans
au ré
élect
appe
saire
cond
quel
et le
M. S
Pari
ne p
nuar

C
un
côté
les
rés
nu
dém
lui-
affi
mo
rec
l'at
sio
de

pouvait que ménager la transition vers un régime constitutionnel. Mais, parmi les hommes politiques, trois tendances se dessinaient : les uns voulaient greffer une crise de régime sur le retour au gouvernement parlementaire et s'attaquaient à la monarchie elle-même, comme si, en Angleterre par exemple, les partis les plus démocratiques ne s'accommodaient pas de la monarchie ; les autres ne souhaitaient que la restauration d'un régime constitutionnel très libéral ; les derniers enfin rêvaient révolution, désordre, socialisme, communisme.

Le 8 février, le roi, sur la proposition du général Berenguer, signait un décret fixant au 1^{er} mars les élections au Congrès, au 15 mars celle des sénateurs et au 25 mars la réunion des Cortès ; une partie des libertés dites constitutionnelles étaient rétablies. On vit alors la plupart des groupements républicains ou monarchistes qui, dans ces derniers mois, réclamaient avec le plus d'énergie le retour au régime parlementaire, se prononcer pour la non-participation aux élections. Des lors que le pouvoir, pour sortir d'embarras, faisait appel aux élections, les partis d'opposition devenaient les adversaires d'une consultation populaire. La représentation, dans ces conditions, ne se composerait donc que des conservateurs, de quelques régionalistes et d'un groupe de libéraux. M. de Romanones et le marquis d'Alhucemas formeraient ainsi l'extrême gauche. M. Santiago Alba, chef d'un important groupe libéral, publiait, de Paris où il séjourne, une note indiquant que, selon lui, les élections ne pouvaient être faites que par un ministère groupant toutes les nuances de l'opinion et qu'il conseillait l'abstention.

Cette tactique, appuyée par une sérieuse menace de grève, eut un résultat immédiat. MM. de Romanones et d'Alhucemas d'un côté, M. Cambo de l'autre, faisaient connaître, le 14 février, que les graves problèmes qui sont posés en Espagne ne pourraient être résolus que par un parlement où seraient représentées toutes les nuances de l'opinion. Le général Berenguer pria le roi d'accepter la démission du ministère. Une crise qui menaçait d'emporter le trône lui-même, était ouverte. Alphonse XIII, dont le sens politique affiné par une longue expérience connaît tous les ressorts qui font mouvoir les hommes de son pays, se comporta comme le plus correct des présidents de république ; il fit appel aux hommes dont l'attitude venait d'obliger le général Berenguer à donner sa démission, et même aux adversaires de ses prérogatives royales : à défaut de M. Santiago Alba qui se refusait et d'après ses conseils, il con-

fait le mandat de former un ministère à M. Sanchez Guerra qui, il y quelques mois, débarquait en Espagne pour tenter un coup d'état, et à M. Melquiades Alvarez. On put croire, pendant deux jours, que les élections et la nouvelle constitution seraient faites par les libéraux les plus avancés et par les républicains les plus compromis dans les dernières tentatives de révolution tels que MM. Alcalá Zamora, Fernando de Los Rios et Largo Calallero, détenus depuis l'insurrection de décembre. M. Sanchez Guerra essaya d'obtenir une sorte d'abdication provisoire du Roi jusqu'à la décision des Cortès constituantes et d'engagement de la part des partis républicain et socialiste de ne pas troubler la consultation populaire. Double impossibilité devant laquelle échouèrent les tentatives de M. Sanchez Guerra et de M. Alvarez.

Et puis, au matin du 18 février, on apprit sans étonnement que le roi avait appelé l'amiral Aznar, capitaine général de la flotte, qui avait aisément constitué, sous sa présidence, un ministère de concentration monarchiste avec le comte de Romanones, M. Garcia Prieto marquis d'Alhucemas, le général Berenguer, le marquis de Hoyos, le comte de Bugallal, le duc de Maura, M. La Cierva, M. Gascon y Marin, l'amiral Rivera, ami politique de M. Sanchez Guerra, et M. Ventosa, ce dernier aux lieu et place de M. Cambo, souffrant.

Le nouveau ministère est composé d'hommes de valeur et d'énergie : il peut sauver l'Espagne. Il annonce que les élections pour les Cortès auront lieu en juin, précédées par les élections municipales et provinciales. Les Cortès, sans disposer d'un pouvoir illimité, auront la faculté de modifier la constitution de 1876. La Catalogne sera dotée d'une autonomie administrative : l'Espagne entre dans la voie du régionalisme. L'ordre sera maintenu énergiquement, mais le régime dictatorial a pris fin. Le roi a joué sa partie, il l'a bien jouée et il l'a gagnée. Mais les partis de désordre et de révolution ne renoncent pas à la lutte.

RENÉ PINON.

V
2

M
A
R
1

3
1

XU